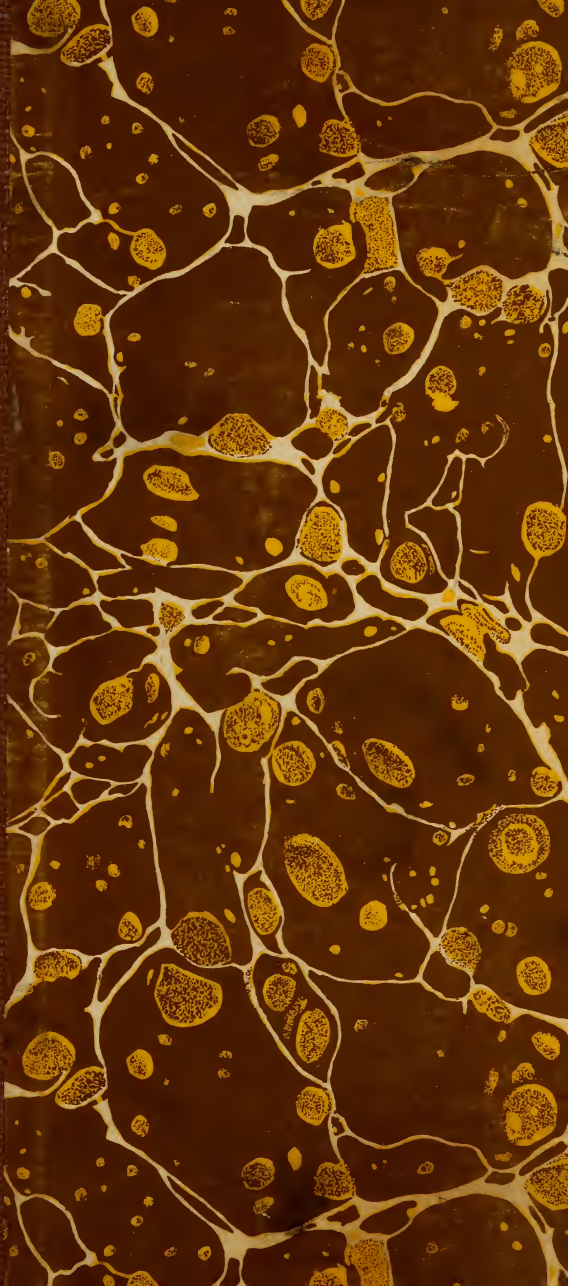

LIBRARY OF CONGRESS
1800

VARIÉTÉS
PITTORESQUES
EN VERS

PAR M. L.-J.-P. GRÉVIN

ANCIEN PROFESSEUR DE LITTÉRATURE.

Une morale nue apporte de l'ennui
Le conte fait passer le précepte avec lui.
LAFONTAINE.

MONTDIDIER

TYPOGRAPHIE MÉROT

1874

1

20545
178

196

VARIÉTÉS PITTORESQUES

EN VERS

Tout exemplaire non revêtu de la signature de l'Auteur, sera réputé contrefait, et poursuivi conformément aux lois.

VARIÉTÉS

PITTORESQUES

EN VERS

Par M. L.-J.-P. GRÉVIN

ANCIEN PROFESSEUR DE LITTÉRATURE

Une morale nue apporte de l'ennui;
Le conte fait passer le précepte avec lui.

LAFONTAINE.

MONTDIDIER
TYPOGRAPHIE MÉROT

1874

PQ2269
.G54V3

614558-A
F 17 '42

15 apr 42 HMR

PROLOGUE

« Ce champ qui ne se peut tellement moissonner
« Que les derniers venus n'y trouvent à glaner. »
Dans l'espoir du butin, je l'explorai moi-même,
M'y rendant fréquemment plein d'une ardeur
J'y pus bien ramasser quelques maigres épis [extrême.]
Qui n'avaient point paru dignes d'être cueillis;
Mais, malgré mes efforts pour rendre mes mains
Mes recherches, hélas! jusqu'ici restent vaines. [pleines]
J'offre donc au public ce que j'ai pu cueillir,
Trop heureux s'il daignait, par faveur, l'accueillir,
Et si ce que ma main, en tremblant, lui présente,
Pouvait être agréé de la France indulgente.
Cet ouvrage, d'ailleurs, n'a rien d'ambitieux;
La plupart des sujets y sont de simples jeux,
Badinage innocent d'une Muse champêtre
Qui fuit en ses leçons la gravité du Maître;
Quelques traits de satire où je ne nomme pas
En sont comme le sel. En politique, hélas!
Je suis moins indulgent et je dis ma pensée,
Plus d'une ambition peut en être blessée:
Ma Muse ose y médire et du tiers et du quart,
Tribun usurpateur, tout y trouve sa part;
Le vaisseau de l'Etat, privé de son pilote,
Depuis deux fois vingt ans à l'aventure flotte;
Un seul pourrait sauver son pays aux abois
Si ceux qui l'ont proscrit reconnaissaient ses droits,
Si le patriotisme inspiré du génie
Les enflammait d'ardeur pour leur noble Patrie.

Il a lui ce beau jour; par un bienfait du ciel
Nous voyons s'accomplir cet acte solennel,
Cet acte qu'à bon droit toute l'Europe admire
Et qui semble déjà faire trembler l'Empire!
Un puissant protecteur intercéda pour nous,
Et du ciel irrité désarma le courroux.
Exaltons ce bienfait; que par toute la France
Éclatent les transports de la reconnaissance.
La France dans son Roi trouverait un sauveur
Qui rendrait au pays son antique splendeur;
Entre les nations toujours la plus illustre,
On la verrait par lui briller d'un nouveau lustre.

Mais je m'arrête enfin; dans tout avant-propos
L'on ne doit qu'exposer son plan en peu de mots;
De son œuvre on ne doit qu'effleurer la surface,
Et se hâter toujours de clore sa préface.

VARIÉTÉS PITTORESQUES

LE PÉLERINAGE A LONDRES (1843)

A l'immortel BERRYER.

Ce noble sentiment qui naît d'une belle âme,
Quoi ! la reconnaissance est donc un crime infâme !
De lâches courtisans qu'aveugle l'intérêt,
Oseront le flétrir par un coupable arrêt !

L'illustre rejeton d'une race immortelle,
Des princes de nos jours l'honneur et le modèle,
A l'exil condamné par un sort rigoureux,
Henry, quoi qu'innocent, est proscrit, malheureux.
Mais voulant se montrer digne de sa naissance,
Digne de cent aïeux, digne enfin de la France,
En joignant au talent dont le ciel l'a pourvu,
Tout ce qui peut former l'héroïque vertu ;
Et forcer d'avouer que placé sur le trône,
Plus grand que lui jamais n'eût porté la couronne,
Ce prince généreux qu'admire l'univers,
Pour s'instruire parcourt les empires divers.

On apprend que venu sur un voisin rivage
De tout ce qui l'approche il obtient le suffrage ;
Que partout la grandeur se presse autour de lui ;
Et que pour voir ses traits tout s'empresse à l'envi ;
On l'apprend : aussitôt l'Élite de la France,
Pleine à la fois d'amour et de reconnaissance,

Vole aussi l'entourer de ses profonds respects ;
Et le prince est heureux de revoir des Français ;
Il est heureux surtout qu'on se souvienne en France
Des transports qu'autrefois excita sa naissance.

Mais des valets de cour l'engeance au cœur félon,
Donne au plus saint devoir le nom de trahison.
Tout s'émeut, tout s'agite, et jusque dans la chambre,
On entend invoquer les rigueurs de septembre ;
On dit qu'il faut flétrir des hommes éminents
Coupables d'éprouver de nobles sentiments,
Coupables d'honorer une haute infortune
Dont la seule pensée inquiète, importune.

Aussi les plus zélés de ces bons courtisans
Qui de tous les pouvoirs sont les chauds partisans ;
Esprits fameux dans l'art de crier la clôture,
Ou de faire à propos entendre un long murmure,
Transformant le devoir en un crime d'état,
Font d'un voyage à Londres un horrible attentat.

Mais chacun s'indignant de la perfide guerre
Qu'ose faire à l'honneur le zèle mercenaire,
Un incident devient un grave évènement
Qui n'a pour ses auteurs qu'un honteux dénouement.
Au grand juge en effet à peine on en appelle
Que l'arrêt est cassé par sentence formelle ;
Celui qui fait les rois mettant tout à néant,
Par un juste retour flétrit le flétrissant ;
Maintient la gratitude une vertu louable
Sans laquelle on ne peut se prétendre honorable ;
Et rend par ce moyen les zélés tout confus,
Et les valets de cour encor plus morfondus.

ITINÉRAIRE DE VIENNE A CARLSBAD

A M. le Vicomte BLIN DE BOURDON, Député

La campagne a repris sa plus riche parure,
Tout réjouit les yeux, tout charme en la nature
Et semble convier aux rendez-vous brillants
Où chaque année aux eaux se rassemblent les Grands.
D'Esculape déjà, l'oracle nécessaire
A permis d'en tracer l'aimable itinéraire;
C'est Carlsbad, dont les eaux, par leurs rares vertus,
Redonnent la vigueur à nos membres perclus,
Qui, cet an, par son ordre, aura la préférence;
« Là se trouve, dit-il, la vraie eau de Jouvence. »
Tout s'apprête à l'envi pour le prochain départ,
La jeunesse surtout ne souffre aucun retard.
A la porte déjà brille un riche équipage
Dont un beau phaéton dispose l'attelage.
Tout est prêt; nous partons, nous fuyons les remparts
De la grande Cité qu'habitent les Césars;
Déjà nous sommes loin du limoneux rivage
De l'immense Danube, à l'air mâle et sauvage.

Quel spectacle charmant bientôt s'offre à nos yeux!
Quand, entourés partout des trésors précieux
Que Cérès y prodigue avec tant de largesse,
Nous contemplons des champs l'abondante richesse!
L'œil ici ne voit plus de terres en repos;
Tout porte, chaque année, à force de travaux,
Sans que le sol produise avec moins d'abondance,
Que malgré la jachère, il ne le fait en France.
En ceci l'Allemand, par un noble progrès,
Se montre, à bon droit, fier de vaincre le Français.

Mais qu'aperçois-je au loin? Brünn et sa forteresse;
Que de crimes d'Etat est l'arme vengeresse:
Du Movarre pieux, c'est la grande cité,
Haut rang qui, par Olneütz peut être disputé.
Tout nous retrace ici le bonheur et l'aisance;
On y goûte la paix que donne l'innocence;
Tout réjouit, tout charme en ce sage pays
Que n'ont point infecté tant d'infames écrits;
La foi, qui mieux que nous sait l'art de bien instruire,
Sur ses heureux enfants conserve un doux empire.

Mais dans quel but voit-on ces nombreux jeunes
Se grouper sous ce porche avec des instruments? [gens]
C'est l'heure qu'en ces jours l'on doit dans cette
Célébrer les bienfaits de la victime sainte [enceinte]
Qui pour nous s'immola sur l'arbre rédempteur;
Ces pieux jeunes gens, s'y rassemblant en chœur,
Par les savants accords d'une riche harmonie,
Y forment des concerts dont l'oreille est ravie.
Ce qui, chez nous, serait un fait prodigieux,
Chez ce peuple avancé n'a rien de merveilleux;
Tout sujet allemand, exercé dès l'enfance,
Cultive, de Mozart, la sublime science;
Partout, dans chaque école, on inculque aux enfants
De son divin savoir, les premiers éléments.

Mais j'aperçois déjà l'ancienne capitale
Qui, de Vienne, longtemps fut l'heureuse rivale;
Je vois l'antique Prague, au pittoresque aspect;
Les flèches de ses tours qui, comme une forêt
De superbes sapins s'élancent dans les nues,
Semblent percer les cieux de leurs pointes aiguës.

Sur la ville domine un immense château
Le Hradschin qui s'élève au sommet d'un coteau,

Où l'œil se plaît à voir l'antique basilique
Qui s'y fait remarquer par sa beauté gothique,
Et dans laquelle brille un riche monument (1)
Qui redit d'un héros le triomphe éclatant.
C'est là que j'ai pu voir d'une race immortelle (2)
Les restes malheureux qu'une clique rebelle,
Par un nouveau forfait a lâchement proscrits,
Immolant à l'orgueil les destins du pays;
C'est là qne j'admirai ces illustres victimes
Qui partout font briller tant de vertus sublimes!

Cette ville, on le sait, se mire dans les flots
Que roule la Moldaw, aux transparentes eaux.
Sur le fleuve est un pont de superbe structure
Où maints groupes sacrés, enfants de la sculpture (3)
Font admirer de tous le sublime ciseau
Qui sut offrir aux yeux un si riche tableau.
Sur ce trop fameux pont, théâtre d'un grand crime,
Neuf fois l'an le Sauveur pour tous s'offre en victime.
Au lieu même du meurtre il s'élève un autel
D'où l'encens et les vœux montent vers l'Éternel,
Lorsqu'au beau mois de juin reparaît la neuvaine
Qu'on célèbre en l'honneur du grand Népomucène.
C'est du haut de ce pont que fut précipité,
Par l'ordre d'un tyran, monstre de cruauté,
Ce généreux martyr, dont en chaque village,
S'offre aux respects de tous la glorieuse image.

(1) Le tombeau de St Jean Népomucène en argent massif.

(2) En passant par Prague en 1833, où nous nous arrêtâmes quelques jours, m'étant rendu à la messe à la cathédrale, j'y pus voir, non sans émotion, toute la famille royale qui y assistait du haut d'une tribune.

(3) Ce sont des sujets religieux tirés des actes des apôtres.

Partout, lorsque le soir a mis fin aux travaux,
La jeunesse entourant le buste du héros,
Fait entendre, en ces jours, à l'oreille ravie,
Par ses pieux accords, la plus riche harmonie:
Jamais concert ne fut plus doux, plus ravissant;
Tout s'arrête immobile à ce charme puissant.

Mais déjà nous quittons la ville hospitalière
Qui du séjour d'Henry se montre heureuse et fière;
A regret pour Carlsbad je m'embarque et je pars
Non sans tourner souvent vers Prague mes regards.

La campagne toujours se montre plus riante;
L'épi naissant grandit sur sa tige flottante;
Et les riches moissons qu'agite le zéphir,
De l'œil qui les contemple augmente le plaisir:
Les ondulations de leurs immenses plaines
En font comme une mer aux vagues incertaines.

Mais l'œil voit plus souvent sur les coteaux voisins
S'élancer dans les airs la cime des sapins;
Le sol est parsemé de paillettes brillantes
Dont à peine on soutient les clartés scintillantes;
Tout annonce qu'enfin nous approchons du lieu
Où daigne nous conduire un Esculape, un Dieu
Un Dieu dont le savoir, la sublime science,
Changerait l'Achéron en source de Jouvence.

Mais comment parvenir au fond du gouffre affreux
Qu'environnent ces monts, aux sommets sourcilleux?
Quel immense escalier peut enfin nous conduire
Dans l'abîme profond qui touche au sombre Empire?
Toi seul, ô Phaéton, par ton divin talent,
Peut nous y transporter sans aucun accident.

Carlsbad! Carlsbad! j'en vois la source jaillissante;
Le Spradel (1) qui, dans l'air lance une onde écumante,
S'écrient avec transport maints charmants pélerins; (2)
Et tout répète en chœur l'agréable refrain!
Déjà l'écho redit la fanfare savante
Qui, des hôtes nouveaux, annonce la descente;
Nous entrons dans la ville aux merveilleuses eaux,
Qui, de mortels usés, font des mortels nouveaux;
Redonnent la santé, souvent même la vie,
Et rendent la vieillesse alerte et rajeunie.
Bientôt nous débarquons dans un modeste hôtel
Qu'arrose de ses flots la rapide Tœpel,
Où nous faisant servir un dîner confortable,
Sans se faire prier, chacun se met à table:
Nul ne lui fait défaut, et quoi qu'il soit bien las,
Tout noble pélerin fait honneur au repas.

Le dîner terminé, sans tarder je me couche,
Mais comme si Morphée eût enchanté ma couche,
A mon réveil Phébus a déjà fait le quart
Du cercle qu'il décrit sur son superbe char.
Impatient de voir tout ce qu'offre la ville,
J'en pousse, en me levant, maint soupir inutile.

Après le noir Hirschsprung, je gravis le Kreutzberg
D'où l'œil voit s'élancer le sapin toujours vert.
Des hauteurs de ces monts, à l'orgueilleuse cime,
La Wiese s'aperçoit comme au fond d'un abime.
La Tœpel, à l'onde pure, y fait parmi son cours;
Souvent mainte élégante y mire ses atours.
C'est là que chaque soir, une exquise musique
A l'oreille enchantée offre un concert magique.

(1) Source d'eau bouillante qui jaillit à 15 pieds de haut.

(2) Les jeunes comtes Alfred et Adam Potocki.

Suivant par maints détours la Tœpel au cristal pur
On parvient au Hammer, où le fer le plus dur,
Soumis à l'action de la houille enflammée
Qui lance dans les airs une épaisse fumée,
S'amollit, et pétri sous les coups des marteaux,
Se transforme soudain en mille objets nouveaux.

Mais qui me guidera dans cette immense enceinte
Où mille ardus sentiers forment un labyrinthe,
Sous la sombre épaisseur des sapins toujours verts
Dont tous les monts voisins ont leurs sommets couverts.
Après mille détours j'arrive enfin au Temple (1)
D'un cœur reconnaissant noble et touchant exemple,
Qui s'élève au milieu de ces sombres forêts,
Où l'on aime à venir souvent goûter le frais.

Mais, hors de l'épaisseur de cet immense ombrage,
Sur un mont moins couvert qu'offre le voisinage,
Quel Français n'aime à voir cet autre monument
Qu'en l'honneur de Thérèse érigea l'Allemand.
Il s'y fit en ce jour la plus pompeuse fête; (2)
Chacun y déploya sa plus riche toilette.
Un beau lys d'argent pur surmonte le granit
Qu'un illustre prélat de sa dexture bénit;
Et ce mont, au milieu de la publique ivresse,
Prit le glorieux nom de l'auguste Princesse.

(1) Pavillon qu'y fit élever un seigneur anglais du nom de Temple, en reconnaissance de sa guérison attribuée aux eaux.

(2) Une fête eut lieu à Carlsbad en l'honneur de la duchesse d'Angoulême, lorsqu'en 1834 elle y prenait les eaux, accompagnée de Mademoiselle. Toutes les hautes dames qui s'y trouvaient y assistèrent en robes blanches. L'archevêque de Vienne bénit le petit monument en granit qui fut élevé au haut d'une montagne en l'honneur de la Princesse, et prononça un discours; des vers allemands y furent lus au haut de la montagne qui prit le glorieux nom de l'auguste Princesse, *Theresieus-hohe,* montagne de Thérèse.

DE LA FORCE D'UN PRINCIPE

A M. BÉCHARD, ancien député.

La Monarchie a donné dix siècles de grandeur à la France; la République, c'est l'inconnu.

THIERS.

Quand le patriotisme enflamme seul ton zèle
Pour le principe auquel tu fus toujours fidèle,
Des sentiments si purs, ô généreux Béchard,
Aux titres les plus hauts peuvent te donner part,
Toi qui joins à l'éclat d'une vaste science,
D'un cœur vraiment chrétien, la rare bienfaisance
D'un zèle non moins pur me sentant inspiré,
Moi-même je souscris au principe sacré
Que défendait Berryer. Un trop fameux génie
Pour me donner raison, fonde sa Dynastie,
Et bien que méconnu, le droit pour son honneur,
Je vois ainsi vengé par son violateur ;
Pour m'appuyer encore l'ambitieux Philippe,
Après l'avoir brisé, proclame ce principe.
Mais qu'a besoin le droit qu'on le défende ainsi ;
N'est-il pas ici-bas de tous le ferme appui :
Peuples, grands, potentats, tout l'appelle à son aide,
Et c'est au nom du droit qu'ici-bas chacun plaide ;
De tous nos intérêts arbitre souverain,
Sa haute autorité règle notre destin.
Quel n'est pas son pouvoir ! vingt nations esclaves,
En l'invoquant jadis, ont brisé leurs entraves ;
Chez le Français surtout, dix siècles de grandeur,
Et cent bienfaits divers parlent en sa faveur ;
Car c'est ce droit sacré, le droit héréditaire,
Qui fit de ce pays le plus beau de la terre :

Puissance, libertés, civilisation,
C'est à lui que doit tout la grande nation,
Pour l'avoir rejeté chez un des peuples slaves,
Partout vous n'y voyez que vils troupeaux d'esclaves,
Dont les maîtres enfin, par un juste retour,
A de puissants voisins asservis à leur tour,
Par un destin pour eux pire que le servage,
Ont vu de leur pays le funeste partage !
De peur d'un sort pareil, rapprochons-nous, Français ;
Même cause toujours produit mêmes effets.
Relevons d'un droit saint la bannière fidèle ;
Que l'amour du pays nous unisse autour d'elle ;
Pour conjurer les maux dont le danger s'accroit,
Français, rangeons-nous sous l'égide du droit.
De Rome qui partout étendait sa puissance,
Nous-mêmes redoutons la triste décadence :
Vainqueur de l'univers, par un retour fatal,
On vit le peuple-roi courtiser un cheval ;
On le vit asservi par maint peuple sauvage,
Sous le joug le plus dur gémir dans l'esclavage !
L'eût-on cru, si quelqu'un, parlant comme mes vers,
Eût à Rome prédit sa honte et ses revers ;
On eût ri de pitié, comme on fit de Cassandre,
Quand seule elle était sage aux rives du Scamandre,
Comme on rira de moi qu'on croira sottement
S'alarmer sans sujet, comme fait un enfant.

RÉVOLUTION DANS UN ROYAUME DE LA LUNE

A M. le comte de MONTBEL, ancien Ministre.

D'Uranie, à bon droit, la sublime science
Etonne notre esprit, confond notre ignorance:
Connaître exactement le cercle que décrit,
En son cours vagabond, le flambeau de la nuit,
Et savoir, qui plus est, ainsi que sur la Terre,
Tous les évènements de ce monde lunaire,
Cela, certes, Montbel, est assez merveilleux,
Pour pouvoir, au lecteur, paraître fabuleux;
Si jamais cette Muse, en son docte langage,
Pouvait, comme Thalie, user de badinage;
Mais tout en elle est grave et n'a rien d'ambigu,
Et tout ce qu'elle dit comme oracle est reçu.
L'on peut donc hardiment croire ce qu'on va lire;
Arago de sa part voulut bien m'en instruire.

Ce bizarre flambeau, dont la pâle clarté
Sans cesse croît, décroît, et s'éclipse à la vue,
Pour renaître aussitôt et briller dans la nue,
Aussi bien que le nôtre, est un Monde habité.
Grâce aux puissants secours de l'optique science,
Nous en avons enfin la pleine connaissance:
L'œil y peut voir rouler, d'un cours majestueux,
En d'immenses bassins, maints fleuves sinueux.
Là se perd dans la nue, au-dessus des campagnes,
Le sommet sourcilleux des plus hautes montagnes.
Ici force troupeaux, à l'ombre ruminant,
Sur qui veillent les chiens de leurs pâtres dormant,
Plus loin des moissonneurs, sous l'ombrage des hêtres,
S'y repaissent gaiement de leurs repas champêtres.

Autour d'immenses mers, aux bouillons écumeux,
Qui, s'agitant soudain, s'élancent jusqu'aux cieux,
Cent vaisseaux s'élevant sur leur onde chenue,
De leurs mâts allongés vont affronter la nue;
Puis, retombant au fond de leurs gouffres béants,
Semblent ensevelis sous les flots écumants.

On y voit d'autre part maint vaillant capitaine,
Ranger leurs bataillons en ordre dans la plaine,
Se ruant l'un sur l'autre, en lions furieux.
Leurs cris, leurs hurlements font retentir les cieux;
La rage des combats, chez le peuple lunaire,
N'est pas moins en honneur qu'ici-bas sur la terre;
Tout vaillant coup de lance embellit leurs journaux;
L'assassinat, chez eux, fait aussi les héros.
Grâce, dis-je, aux savants de notre observatoire,
Qui de la lune enfin, savent même l'histoire,
Je pourrais faire entrer dans mes narrations,
Les tragiques effets des révolutions
Qui depuis soixante ans y troublent un empire,
Qui, de ses propres mains, lui-même se déchire;
Tant il est vrai toujours que les mêmes erreurs
Enfantent, en tous lieux, de semblables malheurs
Or, l'Empire de qui je dirai l'Iliade,
En langue du pays, se nomme Franciade.

Sous le sceptre adoré de ses rois valeureux,
Longtemps il avait eu le sort le plus heureux:
Arraché par leurs mains à l'antique esclavage,
Ils l'avaient affranchi d'un odieux servage;
Et c'était à leurs lois, autant qu'à leur valeur,
Qu'avec ses libertés, il devait sa Grandeur:
Tous les Etats voisins enviaient sa fortune;
Il servait de modèle aux peuples de la lune.

Mais d'indignes enfants de ce peuple vanté,
Dépravés par l'orgueil et par l'impiété,
Aux plus sanglants excès, en tigres se livrèrent:
Leurs parricides moins sur leur roi se portèrent!
Le dirai-je! un des siens joint à ces assassins,
Dans le sang du monarque ose tremper ses mains!!!
Mais de tels scélérats le trop digne complice,
Se voit bientôt frapper d'un plus juste supplice!

Après le meurtre affreux du plus juste des rois,
Lâchement immolé contre toutes les lois,
Franciade arrachée à l'état monarchique,
Tombe dans un chaos appelé République,
Dont la devise était: IMITE-NOUS OU MEURS!
Longtemps elle est en proie à toutes les horreurs:
Les plus affreux excès y glacent d'épouvante;
Des bourreaux, en tous lieux luit la hache sanglante;
Nul n'ose s'aborder: dans sa juste frayeur,
On se fuit, on se craint, tout est plein de terreur.
Dans son déchaînement, la farouche anarchie,
Même contre le ciel lève une tête impie!
Les temples sont fermés et le culte proscrit
Est, sous peine de mort, en tous lieux interdit:
Quiconque ose en gémir, on le traîne au supplice;
Pour un crime si grand, c'est peu que l'on périsse!
Tels sont donc les bienfaits que la fraternité
Leur prodigue là-haut de par la liberté!

Mais, poussé par l'orgueil, un vaillant capitaine,
Qu'on croyait animé d'une héroïque haine,
Ose enfin attaquer la horde d'assassins
Qui, du sang de leur roi s'étaient souillé les mains;
Son audace bientôt, du succès couronnée,
Ranime Franciade, à bon droit consternée;

Mais l'on se flatte en vain que rendue à ses rois,
Elle va respirer à l'ombre de leurs lois :
Ce ne fut pas, hélas ! l'amour de la patrie
Qui des tigres lui fit affronter la furie;
Son unique intérêt, non celui du pays,
Avait armé son bras contre d'affreux bandits;
La seule ambition l'avait rempli d'audace;
Des rois ses bienfaiteurs, il convoitait la place !
Quinze ans l'on dut souffrir ce soldat fortuné
Sur le trône sanglant du prince assassiné;
Quinze ans son joug de fer pesa sur Franciade,
Tout son règne ne fut qu'une longue Iliade.

Abusant du penchant de cette nation,
Il s'en fait le jouet de son ambition;
Ce prestige que donne une antique naissance,
Il prétend l'acquérir à force de vaillance :
Il roule en son esprit les plus vastes projets;
Déjà tout retentit du bruit de ses succès,
Partout tout est en proie aux plus vives alarmes;
On s'agite, on s'émeut, partout on vole aux armes :
En cent lieux de la lune, il répand la terreur;
Tel remplit tout d'effroi l'ouragan destructeur,
On n'entend plus là-haut que mères désolées,
Dont les fils sont par lui mis en coupes réglées;
Sous son règne l'hymen voit pâlir son flambeau;
Et toute joie a fui le sexe le plus beau;
Un long voile de deuil s'étend sur la patrie;
Il n'est point de parents qui n'aient l'âme flétrie :
Tout père apprend qu'un fils, l'espoir de ses vieux jours,
Vient d'être, à sa tendresse, enlevé pour toujours !
Pour la cause d'un seul plein d'ambition folle,
Il faut que tout périsse, il faut que tout s'immole !
Mais en vain le despote, en son enivrement,

Croit que tout doit céder à son bras triomphant :
Du céleste courroux la vengeance s'apprête ;
La foudre va briser cette orgueilleuse tête :
Ceux que son bras sans peine a vaincus désunis,
Avec les éléments contre lui sont unis ;
Au point que tous les coups sur lui fondant ensemble,
Il sent que, sous ses pieds, soudain la lune tremble !
Tombant avec fracas, du haut de sa grandeur,
Il est brisé par ceux dont il fut la terreur !
Voilà donc par quels traits, ô railleuse fortune,
Tu te plais à jouer les héros de la lune !

L'usurpateur proscrit, par un juste retour,
Éprouve les rigueurs de l'exil à son tour.
Partout on voit sa chute avec reconnaissance,
Surtout quand d'un grand roi, l'on connaît la clémence ;
En prince magnanime, oubliant tous les torts,
Son retour, en tous lieux, excite des transports.

Mais à peine on jouit, sous son roi légitime,
Des bienfaits de la paix, que par un nouveau crime,
Grâce à la trahison de quelques-uns des siens,
Après avoir brisé de trop faibles liens,
L'usurpateur proscrit, relevant sa bannière,
Au mépris de sa foi, repasse la frontière ;
Ne voyant applaudir à son lâche attentat
Que l'intérêt grossier et l'orgueil du soldat,
Et la stupidité qui, dans la populace,
Admire du félon la criminelle audace.

Mais en vain, s'appuyant sur de nombreux soldats,
Tente-t-il de nouveau, le destin des combats ;
Il reconnaît bientôt, trahi par la fortune,
Qu'il n'est plus la terreur des peuples de la lune :

Ses nombreux bataillons tout à coup renversés,
Sont bientôt dans leur fuite, en cent lieux dispersés ;
Lui-même, sans mourir et de rage et de honte,
S'échappe le premier, par une fuite prompte.
Mais, tombant au pouvoir d'un ancien ennemi,
Qui se montra toujours implacable envers lui,
Pour qu'il ne put songer à rompre encore sa chaîne,
Il le fait confiner dans une île lointaine,
Où, par une mort lente, expiant ses forfaits,
Il pleure, malgré lui, tous les maux qu'il a faits :
La suprême justice, à bon droit irritée,
En clouant sur ce roc, ce nouveau Prométhée,
Veut que, par la rigueur d'un affreux châtiment,
Il serve à tout jamais, de haut enseignement ;
Et qu'enfin, redoutant la vengeance suprême,
On préfère l'honneur au plus beau diadème.

Pervers qui le niez, à de si rudes coups,
Reconnaissez un Dieu terrible en son courroux,
Qui lui fait expier sur ces roches désertes,
Tant de calamités par vingt peuples souffertes !

Les anciens rois rendus aux vœux de leurs sujets,
De leur retour bientôt, tout ressent les effets :
Sous leur sceptre béni, retrouvant l'abondance,
Chacun goûte, en tous lieux, le bonheur et l'aisance;
Partout dans Franciade on jouit des bienfaits
Qu'aux peuples en repos, sait prodiguer la paix.

Mais distillant son fiel, la pâle et sombre envie
Souffle bientôt partout sa noire jalousie :
Maints fortunés commis, grâce au bonheur des temps,
Transformés, tout à coup, en patrons opulents,
Des plus hautes maisons les leurs bientôt rivales,

Prétendent follement qu'elles leur sont égales :
Maint tribun, chaque jour, se jouant du bourgeois,
Feint de croire au retour des plus funestes lois ;
Chaque jour, exploitant l'ignorance des hommes,
Le perfide, à dessein, évoque des fantômes ;
De la vanité folle il caresse l'erreur,
Et du bourgeois bientôt le mensonge est vainqueur:
De sa crédulité, fille de l'ignorance,
Sans peine du rhéteur triomphe l'impudence ;
A tel point que bientôt, en deux camps ennemis,
Le noble et le bourgeois partagent le pays.
L'on eût moins redouté leur discorde fatale,
Si fidèle au devoir, et l'âme plus loyale,
Un prince ambitieux eût dû prêter toujours,
A l'aîné de sa race un dévoué concours ;
Mais cet aveugle prince, ennemi de lui-même,
Aspirant sourdement au royal diadème,
En feignant pour son roi le plus beau dévouement,
A miner son pouvoir, travaille incessamment ;
Sans voir qu'un tel excès de lâche perfidie
Pouvait combler d'espoir une race ennemie, (1)
Et que lui-même un jour, et ses malheureux fils
Pourraient se voir encore expulsés du pays ;
Mais rien ne l'arrêtant sur la pente du crime,
Sa lâche ambition trouve tout légitime :
En indigne parent, foulant aux pieds sa foi,
Il ose s'emparer du trône de son roi !

Tous les maux de nouveau fondent sur la patrie ;
D'un horrible attentat Franciade est punie ;
Partout, en même temps, cessent tous les travaux ;
Sur le peuple aux abois retombent tous les maux :

(1) Certaine dynastie nouvelle.

Des attentats des grands (1) malheureuse victime,
Trop souvent sa vertu doit expier leur crime !

Jaloux donc d'affermir son usurpation,
Le Felon, a recours à la corruption,
Et bientôt, des fauteurs de ce pouvoir inique,
Accourt, de toute part, la horde famélique ;
Bientôt de fier tribun, rampant solliciteur,
On fond sur les emplois désertés par l'honneur.
Tels, après ces combats, où plein d'aveugle rage,
Deux peuples ont jonché la terre de carnage,
On voit mille vautours, aux ongles déchirants,
Fondre sur les corps morts encore tout palpitants ;
Ainsi maint fier Tribun, plein d'une avide joie
Fond partout, à l'envi, sur cette immense proie ;
La soif de l'or sachant enflammer nos Brutus,
Bien mieux que ne l'eût fait la haine des abus.

Sans peine reconnu par les rois de la lune,
Aveugles qui contre eux secondent sa fortune,
L'usurpateur tout fier d'un si puissant appui,
Se croyait pour jamais sur son trône affermi ;
Mais plus il a souffert son forfait exécrable,
Plus le Ciel envers lui se montre impitoyable,
Se servant pour briser le lâche usurpateur
De ceux par qui s'était élevé l'imposteur :
Pour qu'on comprenne mieux jusqu'où va sa colère,
C'est par eux que sur lui tombe enfin son tonnerre !
En vain le malheureux, défendu par des forts,
Dans lesquels il avait versé tant de trésors,
Se flatte de pouvoir échapper à la foudre
Dont le coup mérité devait le mettre en poudre ;

(1) On appelle grand dans la lune quiconque joue un rôle sur la scène politique.

On le voit, tout à coup, s'enfuir tout éperdu,
Seul, et sans que des siens aucun l'ait défendu ;
N'emportant avec lui que ce penser funeste
Qu'à bon droit l'a frappé la vengeance céleste !

C'est ainsi qu'en la lune, aussi bien qu'ici-bas,
Dieu venge tôt ou tard, les plus grands attentats :
Enfant de la révolte, on la subit soi-même ;
Celle qui l'a donné, reprend le diadème,
Sans qu'on puisse se plaindre au destin irrité
Qu'on reçoit de sa main un coup non mérité ;
Sans qu'on puisse douter qu'au Ciel il est un maître
Qui brise, tôt ou tard, le parjure et le traître !

Voulant aussi frapper le bourgeois insolent,
Qui, sottement jaloux des hommes d'un haut rang,
Dans son aveugle orgueil, par un dangereux crime,
Avait osé bannir son prince légitime ;
Non sans tout ébranler par la division
Que jette dans l'Etat toute usurpation,
Dieu veut que de nouveau, de l'état monarchique,
Pour expier son crime, il tombe en République !
Redoutant d'autrefois les excès pleins d'horreur,
Notre pauvre bourgeois en pâlit de frayeur ;
Il pâlit, quand il voit maint Lycurgue en démence,
Tenter de tout changer, par mainte expérience :
D'insensés novateurs, sur un plan tout nouveau,
Veulent, en tout brisant, tout mettre de niveau.

Le peuple, à qui sourit l'espoir de la fortune,
Croit déjà posséder tous les biens de la lune :
Nous pourrons donc, dit-il, en de vastes maisons,
Nourrir, à notre tour, vaches, chevaux, moutons,
Et nos femmes enfin, de simples ouvrières,

Vont toutes devenir d'opulentes fermières !
Quels repas nous ferons ! vive l'égalité !
Qui vient tout répartir avec plus d'équité !

Mais un fâcheux réveil dissipant ces doux songes,
On reconnaît bientôt qu'ils n'étaient que mensonges ;
Que dis-je! maints essais aggravant tous les maux,
Partout on voit périr industrie et travaux ;
Les biens réels font place aux biens imaginaires,
Et pour calmer sa faim, on n'a que des chimères !

Mais, quoique tout en proie à sa juste frayeur,
Le Bourgeois n'en est pas plus sage en son malheur ;
Bravant, en son orgueil, la vengeance céleste,
Il persiste toujours dans son erreur funeste ;
Jusques à s'irriter au seul nom d'union,
Et croire au prompt retour de l'usurpation ;
Maint journal empesté réchauffe sa folie,
Et le remplit toujours et de haine et d'envie ;
Ne voyant pas qu'enfin le céleste courroux
Peut l'accabler encor des plus terribles coups !
L'insensé ne voit pas que ce n'est qu'à lui-même
Qu'il doit d'être tombé dans ce malheur extrême ;
Qu'en ne respectant pas les droits du souverain,
Pour le pays entier, tout devient incertain ;
Que la propriété peut en être ébranlée,
Et se voir en péril d'être aussi violée ;
Tant sont nombreux les maux de l'usurpation
Qui partout met le trouble et la division,
Et qui, loin de montrer plus de libéralisme,
Courbe tout sous le joug d'un sombre despotisme ;
Redoutant à la fois et le nom d'un absent,
Et ceux même qui l'ont placée au premier rang.

Mais dans ce long récit, rien ne doit plus surprendre,
(L'énigme est, en effet, difficile à comprendre),
Que ce fait singulier qui se passe là-haut,
Et qui frappa surtout le célèbre Arago :
Que quand l'hérédité donne aux rois leur couronne,
Ce n'est pas l'héritier qu'on y voit sur le trône.
Aussi n'en pouvant croire à son long instrument,
Le tourna-t-il vingt fois vers l'astre au front d'argent ;
Tant qu'il ne douta plus de cette inconséquence
Qui ne peut procéder que du trop d'ignorance
D'un peuple qui, dans l'ombre encore enseveli,
De notre sens moral, n'est pourvu qu'à demi :
Il faut, dit le savant, qu'encore au moyen âge,
Les peuples n'aient là-haut qu'ignorance en partage,
Et que plongés toujours dans une épaisse nuit,
La matière chez eux, l'emporte sur l'esprit.
Ah ! ce n'est pas chez nous, grâce à nos lumières,
Qu'on verrait ce qu'on voit chez les peuples lunaires ;
Chez nous tout est justice, honneur, moralité,
Et le bon droit chez nous fut toujours respecté,
Jamais nul insolent, convoitant la couronne,
Ne songe, par un crime, à s'élever au trône,
Ni jamais, violant les droits du souverain,
A porter sur son sceptre une coupable main.

L'ITALIE ET LA PRUSSE

A M. GAULTIER DE CLAUBRY.

Qu'importe à ses enfants que la belle Italie,
Arrachée à ses chefs, sous un seul soit unie ;
La grandeur d'un Etat ne rend pas plus heureux ;
Elle ne peut charmer qu'un prince vaniteux.

Encor que divisé n'étant pas moins illustre,
Ce peuple dans les arts brilla du plus beau lustre
Et la gloire chez lui répandit plus d'éclat
Que sous le sceptre altier du plus haut potentat;
Comme on s'en peut convaincre au récit qu'on va lire,
Et qu'un plus haut génie eût chanté sur la lyre.

Compacte ou divisé, tout un peuple prend part
Aux glorieux destins que le ciel lui départ:
Quoique Napolitain, par son brillant génie
Le Tasse est l'ornement de toute l'Italie.

De Venise d'abord, fille et reine des mers,
Dont l'immortel renom étonna l'univers,
Qui de nous n'a relu la magnifique histoire
D'où sur le peuple entier rejaillit tant de gloire.
C'était sur ses vaisseaux qu'on volait aux lieux saints,
Braver jusque chez eux les cruels Sarasins.
Le commerce, les arts, une immense industrie
De cette République attestaient le génie,
Et sa flotte portait, avec son haut renom,
Aux plus lointains climats, son noble Gonfalon.

Puis le haut ascendant de Rome au moyen âge,
Qui des rois s'égorgeant, savait dompter la rage:
Rome était leur appui, leur guide, leur conseil,
Et, dans ces jours obscurs, leur servait de soleil;
Sans Rome tout tombait dans la nuit la plus sombre,
Tant l'ignorance alors couvrait tout de son ombre.

Je pourrais ajouter plus d'un trait glorieux
Qui de ce peuple a su rendre le nom fameux;
Florence m'offrirait plus d'une illustre page
Capable d'embellir et d'orner mon ouvrage.

Et Gènes la superbe, animant le tableau,
Y brillerait aussi de l'éclat le plus beau :
De Venise l'émule, et bientôt la rivale,
Partout on exaltait sa puissance navale.
C'est là que non moins brave au milieu des hasards,
Mais plus noble et plus grand que n'étaient les Césars,
Doria refusa, par un trait magnanime,
Le diadème offert à sa vertu sublime :
Par son mérite seul, dominant sur les siens,
Il ne veut voir chez lui que des concitoyens.
Rare et sublime trait dont se rit l'insolence,
Qui foule aux pieds le droit et ravit la puissance.

Des sciences, des arts autrefois le berceau,
L'Italie en a vu rallumer le flambeau ;
C'est chez elle qu'on vit renaître la lumière
Dont la France emprunta la clarté salutaire.

Loin donc d'être sans lustre, en sa division,
Nul peuple ne s'acquit un plus brillant renom,
Nul n'offrit plus d'éclat que la belle Italie
Plus illustre à jamais, encor que désunie,
Que celle à qui naguère osa donner le jour
Un calcul égoïste et l'orgueil de Cavour.

O honte ! ô lacheté ! pour comble d'infamie,
On ose à son orgueil immoler sa patrie !
Un prince, trafiquant de son propre pays,
En jette les lambeaux à ses dignes appuis !

Mais ce projet fatal que la démence inspire,
Et que contre soi-même ose accomplir l'empire,
L'italique unité quels sont ses partisans ?
Je vois d'abord Bismarck ; elle entre dans ses plans ;
Mais comment expliquer, ô funeste délire !

Que tout républicain seconde ici l'empire,
Sans deviner d'abord qu'à l'asservissement
De son propre pays, il court fatalement!
C'est qu'une haine impie, un honteux fanatisme,
Etouffe en lui l'ardeur de tout patriotisme;
Offusque sa raison et son entendement,
Et bannit de son cœur tout noble sentiment!

Mais pour nous enfanter la moderne Italie,
Œuvre d'iniquité, de brigandage impie,
Que d'illustres malheurs, que de droits violés,
Et, pour l'orgueil d'un seul, que d'enfants immolés!
Ah! la gloire pour moi n'est pas celle des armes.
Qui coûte trop de sang, fait verser trop de larmes,
Et pour laquelle, hélas! je vois tant d'innocents
Offerts en holocauste à l'orgueil des tyrans!
Cette gloire à mes yeux est une affreuse gloire
Dont le nom devrait être effacé de l'histoire:
Trop longtemps les mortels s'en montrèrent épris;
La raison doit enfin en guérir les esprits.

Qu'importe au genre humain que mal configurée,
La Prusse soit oblongue, ou qu'elle soit carrée:
Faudrait-il pour cela, brisant son doux repos,
Attirer sur l'Europe un déluge de maux!
Qui pourrait le penser? l'ambition coupable
Peut seule en concevoir le projet exécrable!
Bismarck, lachant la bride à ses fougueux instincts,
Peut seul porter son prince à de si noirs desseins.

Ah! loin d'être docile aux leçons d'un tel maître,
Guillaume de sa cour eût dû chasser le traître;
Tout prince vraiment grand l'eût fait sans hésiter,
Ni talent, ni savoir, rien n'eût pu l'arrêter.

Déjà de ces forfaits commis en Italie,
Guillaume reproduit l'horrible tragédie;
Fondant, sans nul respect, sur les Etats voisins,
Il ose dépouiller d'augustes souverains!
Comme autrefois des Huns les phalanges sauvages,
Les hordes de Guillaume exercent leurs ravages!

L'Europe de nos jours court les mêmes dangers,
Que jadis Rome en proie aux peuples étrangers:
Y bouleverser tout, par un affreux scandale
C'est saper à la fois toute base morale;
C'est aiguiser le fer dont s'armeront leurs mains,
Et dans d'affreux malheurs replonger les humains.
Vengez, grand Dieu, vengez d'épouvantables crimes;
Déjà coule le sang d'innombrables victimes!

Vainement avaient ils tous les droits respectés,
D'un auguste congrès on brise les traités! (1)
Cinquante ans de repos attestaient leur sagesse,
Et l'Europe par eux centupla sa richesse:

Mais le droit de la force est remis en honneur;
Il n'est plus d'autre droit que le droit du vainqueur:
Ce n'est plus l'équité, ce n'est plus la prudence
Qui préside aux États, c'est l'orgueil en démence
Aux bienfaits qu'à l'Europe a prodigués la paix,
Nous verrons succéder les plus sanglants excès!
Tout nous pousse à la guerre: un funeste génie,
Du fond de son tombeau, souffle une rage impie:
Ce fléau destructeur, la honte des humains,
Déjà, de toute part, leur met le glaive aux mains!

(1). Les traités de 1815 avaient été le triomphe de la justice et du droit; leur ruine nous reporte à ces jours néfastes où tous les droits étaient foulés aux pieds du despotisme.

Un monarque n'a droit au beau titre d'auguste,
Qu'autant qu'à ce haut titre, il joint celui de juste;
Qu'il a pour les traités un suprême respect;
Qu'à ses yeux les enfreindre est le plus grand forfait,
Et que pour nous prouver qu'il est digne du trône,
La plus haute vertu de ses mains le couronne;
L'honneur ennoblissant toutes ses actions,
Il offre au monde entier de sublimes leçons.
Sous un prince en qui brille une vertu si haute,
Tout réjouit, tout charme un libre patriote:
On y voit le mérite en tous lieux respecté;
Nulle entrave n'y gène en rien la liberté;
L'honneur qui s'en nourrit y respire un air libre;
De ses heureux destins tout un peuple est l'arbitre;
Nul n'y sent d'autre joug que celui de la Loi,
A qui prince et sujet ont engagé leur foi.

Tel doit être un grand roi, mais tel n'est pas
Jamais l'iniquité n'enfanta le grand homme [Guillaume].
En vain il s'applaudit de son rare bonheur,
Et pense seul du ciel mériter la faveur,
Quand enfin d'épervier, aigle aux puissantes serres,
Il plane non moins haut que ses augustes frères.

Mais quelque grand que soit le plus haut potentat,
Plus grand fut Léopold en son petit Etat!
Son peuple était heureux, parce qu'il était libre,
Et que de ses destins il se voyait l'arbitre:
Son roi condescendait à ses moindres désirs;
Nulle entrave pour lui; ni plaintes, ni soupirs
Ne pouvaient s'exhaler de son âme contente;
Du peuple et de son roi parfaite était l'entente:
Le rendre heureux faisait sa seule ambition;
Bismarck n'eût pas chez lui fait goûter son poison!

C'est par là qu'on est grand, non par le brigandage,
Non en tout inondant de sang et de carnage,
Fondant, comme un vautour, sur maint paisible Etat
Pour devenir soudain un puissant potentat;
Plus jaloux d'être grand que juste et sage prince
Dont le nom est béni de toute la province.

Mais ces iniquités, ces attentats sanglants
Bien souvent sont vengés par d'affreux châtiments:
A Rome on redoutait la Roche Tarpéienne;
Ailleurs doit effrayer le roc de Ste-Hélène !

LA RÉPUBLIQUE CONSERVATRICE

NOUVEL ENFANTEMENT DE M. THIERS

A M. LEVRIEN-DELACOUR, Manufacturier

Pour modérer le char de dame République
Plus d'un journal zélé lui sert de mécanique;
Pour plaire à M. Thiers l'on se fait *enrailleur*,
Ou, pour parler français, zélé modérateur.

Ce sage veut nous rendre, en sa mûre vieillesse,
L'heureux juste-milieu conçu dans sa jeunesse;
Sous l'inspiration d'un esprit supérieur,
Le pire des Etats deviendra le meilleur;
L'on n'en saurait douter lorsque pour garantie,
De l'infaillible Thiers nous avons le génie.
Si celui qu'autrefois son civisme enfanta,
Avec fracas soudain sous nos yeux s'écroula,
L'on n'en doit accuser que le défaut d'entente
De ceux qui, de concert, ont fait mil huit cent trente;
De ceux qui, s'ébattant, en d'imprudents banquets,

Troublèrent les esprits, les rendirent inquiets;
Mais celui dont enfin son immense génie,
Le fondant sur le roc, doit doter sa patrie,
Le flot démagogique en vain s'y brisera;
Jamais, au grand jamais, il ne l'ébranlera;
D'un populaire Etat l'honneur et la merveille,
Il doit faire mentir même le grand Corneille.

DE LA PUISSANCE TEMPORELLE DU PAPE

A Mademoiselle BLIN DE BOURDON

Vous à qui tout ici se plaît à rendre hommage,
Souffrez que votre nom décore mon ouvrage;
Noble Élise, souffrez qu'on vous offre des vers
Où l'on défend des droits chers à tout l'Univers.

A son pouvoir divin, bien loin d'être contraire,
La royauté du Pape en est l'auxiliaire:
Elle est le piédestal de l'immense pouvoir
Que tout peuple ici-bas doit un jour recevoir:
Percez l'isthme de Suez et bientôt Boudha même
De Rome bénira la puissance suprême.

Comme l'âme et le corps, ces deux pouvoirs unis
Seraient donc chers à tous, s'ils étaient mieux compris;
Si d'un indigne fils l'ambition funeste,
Bravant en son orgueil la vengeance céleste,
En aspirant à l'un dans son aveuglement,
Ne les sapait tous deux jusqu'en leur fondement;
Oubliant que déjà, du souffle de sa bouche,
Dieu brisa de l'orgueil l'insolence farouche,
Et que frappé d'en haut, plus d'un Antiochus
De sa puissance Impie expia les abus!

Monstrueux attentat qu'un fils dépouille un père,
Sans redouter du ciel la terrible colère!

Mais un brave à ces mots, transporté de fureur,
Me lance, en son dédain, maint sarcasme moqueur;
Et j'ose, cependant, chétif soldat du Pape,
Affronter son courroux, quelque coup qui me frappe.

Dis-moi donc, fier Docteur, et parle sans détour,
Pourquoi frapper plutôt Rome que Pétersbourg?
Ce qui te choque à Rome, existe chez le Russe,
Existe chez l'Anglais, existe même en Prusse;
On y voit, comme à Rome, unis en même main,
Le pouvoir politique et le pouvoir divin.

Mais ce n'est pas cela, grand Docteur, qui te blesse;
Un tel état plutôt excite ta tendresse;
Henri huit, à tes yeux, fut toujours un grand roi.
Écoute, à ce propos, ce que l'on dit de toi:
Sous ton masque on ne voit qu'un habile compère
Qui brûle du désir qu'on nous forge un saint Père;
C'est là ce qui t'enflamme et de zèle et d'ardeur;
C'est là de tes hauts faits le plus puissant moteur.

Mais dis-moi, fier tribun, héros de République,
Qu'y gagne alors la France en liberté publique?
Tes prêtres gallicans, relevant du pouvoir,
De lui complaire en tout, se font un saint devoir;
Leur zèle est si fervent pour que rien ne remue,
Qu'ils voient un tapageur dans quiconque éternue,
Au point que, comprimant ce qu'ils pensent un secret
Ainsi qu'un vil troupeau, tout un peuple est muet;
Et c'est toi, fier Brutus, en adroit Sycophante,
Que l'on voit préparer cette œuvre dégradante;
C'est toi qui, chaque jour, au Peuple tend ces lois;

Et l'amour du pays ne t'en détourne pas!
Ah! cesse de prôner ton fier libéralisme,
Une aveugle fureur te pousse au despotisme!

Mais envain, dans l'ardeur de ton zèle haineux,
Te flattes-tu qu'enfin tu vas triompher d'eux;
Quand, pressé par l'honneur, tout Evêque honnête
A la voix de son chef vole soudain à Rome: [homme,]
Ce concours imposant de fidèles prélats,
T'avertit de cesser d'inutiles combats.
La France, tu le sais, résiste à son Roi même,
S'il n'embrasse son culte, il perd son diadème;
Ton Henry huit, en France, eût rencontré l'honneur
Qui, de son despotisme eût bravé la fureur.

Cesse donc de rêver une Eglise nouvelle,
De toutes, ici-bas, la nôtre est la plus belle,
Et déments ces propos que par son ascendant,
L'or de Victor sur toi se montre tout-puissant.

BOMBARDEMENT DE CACHY

27 NOVEMBRE 1870.

Réveille-toi, Chiller, et suspendant ton somme,
Viens chanter les exploits des soldats de Guillaume.
Un fait d'armes si haut que nos derniers neveux
Pourraient le mettre au rang des récits fabuleux,
Vient d'immortaliser et de couvrir de gloire
Des héros qu'accompagne en tous lieux la victoire;
Bombarder un hameau des plus inoffensifs,
Et peuplé d'hahitants timides et craintifs,
C'est atteindre en effet au sommet de la gloire,
Et mériter de vivre à jamais dans l'histoire.

De cet humble hameau, sans frissonner d'horreur,
Je ne puis retracer quelle fut la terreur,
Quand en proie aux assauts d'une troupe vaillante,
Un tonnerre effrayant y jette l'épouvante !
Saisis et consternés, ses pâles habitants,
Que préserva le ciel des dangers les plus grands,
Sans deviner pourquoi l'espace de trois heures,
Entendent foudroyer et briser leurs demeures!
Tout n'offre plus chez eux qu'un horrible fracas;
Par la foudre brisé tout y vole en éclats:
Les vitres et les toits, les planchers et les portes,
Les meubles, les habits, mille objets de cent sortes,
Tout s'y voit abîmé sous les traits déchirants
Qu'y lancent à l'envi de cruels assaillants.
Pour comble de malheur leur aveugle furie
Sur quatre points divers allume l'incendie!
Aux désastres causés par leurs engins de mort,
Il en succède donc un plus terrible encor.
Plusieurs ainsi frappés se voient deux fois victimes
D'un fléau qui toujours cause les plus grands crimes,
D'un fléau qu'ici-bas ont vomi les enfers,
Et qui sera toujours l'effroi de l'univers.

C'est ainsi qu'on a vu les héros de la Sprée,
Pour s'immortaliser ravager la contrée;
C'est ainsi que souvent Messieurs les potentats
Prétendent s'illustrer, à force d'attentats;
C'est par de si hauts faits que se couvrant de gloire,
Guillaume au premier rang croit briller dans l'his-
Non sans nous imposer une immense rançon, [toire;]
Surpassant mille fois la fameuse toison;
Mais oser à la France arracher les entrailles,
Peut attirer un jour d'affreuses représailles;
Surtout, quant au mépris du droit le plus sacré,

Par lui mon beau pays est même démembré ;
Non sans qu'un peuple entier, redoutable puissance,
Ne nourrisse en son cœur des projets de vengeance!

LA DUCHESSE D'ANGOULÊME A CARLSBAD
(1834)

A Madame la Vicomtesse BLIN DE BOURDON

Je suis heureux, j'ai vu la fille de nos Rois ;
A ses hautes vertus tout ici rend hommage ;
Sur un beau monument j'en lus le témoignage ;
Pourquoi faut-il, hélas ! que je manque de voix
Quand tout peut m'inspirer dans l'auguste orpheline,
Qu'avait seule épargnée une horde assassine.

Dès l'enfance livrée à toutes les douleurs
On lui vit supporter d'innombrables malheurs,
Sans que rien n'ébranlât sa vertu magnanime,
Et n'altérât jamais sa piété sublime ;
Tant le sang généreux qui fait battre son cœur,
Sut toujours la remplir de force et de grandeur,
Et du grand St-Louis prouvant qu'elle est la fille,
Accroître encor l'éclat dont brille sa famille.

A son ombre grandit la noble sœur d'Henry,
Lys charmant où se peint l'image de Berry ;
Ange consolateur de la bonne duchesse,
Sous laquelle elle apprend la sublime sagesse ;
A la grâce joignant un air plein de candeur,
De son auguste race elle est déjà l'honneur.

Chaque jour, imitant le plus louable exemple,
Louise suit sa tante et l'accompagne au Temple :

Elle y fait mille vœux pour son frère chéri;
La France doit un jour se sauver par Henry.

Je vous vois en exil, ô Princes dont la France
Admiraît les vertus et la haute prudence.
Vous dis-je à qui sont dus tant d'immenses bienfaits,
Nous vous voyons proscrits par d'indignes sujets;
Mais l'honneur indigné d'un si monstrueux crime,
Redouble de ferveur pour son Roi légitime,
Et ce n'est qu'en Henry que l'honneur voit son Roi :
Tout autre est un intrus que réprouve sa foi.

Voir la note page 16.

ENFANTEMENT D'UNE NOUVELLE RÉPUBLIQUE

FÉVRIER 1848.

A M. Édouard DUMONT, Fabricant.

Tout en proie aux accès des plus vives douleurs,
Lutèce, tout-à-coup, pousse mille clameurs
Qui frappent l'univers d'une terreur panique,
Et déjà de ses flancs naît une République;
Déjà le télégraphe, agitant ses longs bras,
Se hâte de l'apprendre aux plus lointains climats.
Partout la joie éclate à l'heureuse nouvelle
De tous les biens promis sur la naissante Belle.
Le peuple, à qui sourit l'espoir d'un sort meilleur,
Par les plus vifs transports, exprime son bonheur;
Tant la jeune héroïne, à la foule inconstante,
Sait inspirer d'abord de ferveur délirante !

Tout en elle annonçait la magnanimité,
La candeur, la vertu, la parfaite équité,
Et remplissait chacun de la douce espérance
Des bienfaits dont allait jouir toute la France.

Mais on connut bientôt que ses feintes douceurs
Cachaient d'un temps affreux les sanglantes horreurs;
Ses plus chauds partisans, démons au noir génie,
Dans l'ombre préparant des fers à leur patrie,
Et poussés par l'orgueil au plus grand attentat,
Du peuple souverain, violent le sénat !
Leur sacrilège audace est bientôt refrénée,
Et des plus dangereux la horde est enchaînée.

Mais un plus noir complot, enfant de leur fureur,
Eclate, et jette au loin l'épouvante et l'horreur !
Tout le pays s'émeut, et ses justes alarmes,
Partout, en même temps, le font courir aux armes !
Tout vole sur Paris: d'un ramas d'assassins,
Tout veut rendre impuissants les criminels desseins :
Le plus timide sent naître en soi l'héroïsme,
Tout chacun est saisi d'un saint patriotisme !

Mais hélas! que de sang versé dans ce combat !
En vain pour l'étancher, un généreux prélat,
Une palme à la main, intervient et supplie :
Martyr du dévouement, il y laisse la vie !
Le dirai-je! un héros, tombant entre leurs mains,
Est lui-même égorgé par ces vils assassins !
Non sans en essuyer mille insultes atroces,
Et servir de jouet à leurs instincts féroces !

O cité trop féconde en aveugles fureurs,
Du trouble où je te vois que je plains les malheurs.

Tel est l'infortunée qu'une fièvre brûlante,
Jette dans des accès de fureur délirante :
Sur son lit de douleur, roulant des yeux ardents,
Il crie, il hurle, il chante et pleure en même temps;
Puis fougueux orateur, il déclame, il divague,

Philosophe parfois, et souvent extravague ;
Tout en proie au démon du prolétariat,
Tel est du grand Paris le déplorable état :
Ces terribles clameurs, frappant tout à la ronde,
Vont répandre l'effroi jusque au bout du monde !
Garottez bien surtout ce géant furieux ;
Seul il ébranlerait et la terre et les cieux !
Nuit et jour près de lui qu'une garde puissante
Le retienne enchaîné sur sa couche brûlante.
Redoutez de ses yeux les éclairs menaçants ;
La foudre en peut sortir et briser ses enfants !
Craignez, craignez les feux dont son œil étincelle,
Et qu'à veiller sur lui tout redouble de zèle,
Le tenant enchaîné jusqu'à sa guérison ;
Sa fureur a besoin de chaîne et de prison !

Mais quelle est, dira-t-on, la cause détestable
Qui rend du grand Paris le sort si déplorable ?
La cause ? cherchez-la dans le libéralisme,
Cet orgueilleux enfant, né du philosophisme.
Depuis trente ans, c'est lui qui sape et détruit tout,
C'est lui qu'on voit semer le désordre partout ;
Sa lache ambition, son orgueil indomptable,
En brisant tout lien, rendit tout intraitable :
Sauvage, en sa fierté, nul ne veut plus de frein ;
On s'irrite au seul nom de pouvoir souverain.
Aux leçons qu'il lui fit, lui-même trop docile,
L'allemand comme nous tombe en guerre civile.
C'est à vous, fiers tribuns, que sont dûs ces hauts faits ;
D'un triomphe si beau montrez-vous satisfaits ;
Ou plutôt consternés et saisis d'épouvante,
Pleurez d'avoir causé cette affreuse tourmente !
Grâce à vous, tout périt, tout s'écroule ici-bas,
Et l'univers sur nous va fondre avec fracas !

CONTRE LE SPECTACLE DE L'ÉCHAFAUD

A M. Alfred TASSART.

Quoi! l'échafaud toujours est donc un doux spectacle
Où l'on se plaît à voir immoler son semblable !
L'échafaud, dont l'aspect devrait glacer d'horreur,
Semble enivrer chacun d'un suprême bonheur ;
On y vole, à l'envi, poussant des cris de joie !
L'opulence elle-même y brille et s'y déploie :
Près du sarran grossier du rude travailleur,
La coquette en calèche, étale sa splendeur,
Savourant, à longs traits, les horreurs du supplice
De ceux qu'en gémissant, a frappés la justice !
Sois donc fier, homme vain, de tes beaux sentiments,
Vante encor de ton cœur les généreux élans,
Quand repaissant tes yeux du sang humain qui coule,
Avide spectateur, je te vois dans la foule !

C'est donc en vain, Alfred, qu'on veut le contester,
L'homme a le cœur cruel, on n'en saurait douter ;
La fureur qui le pousse à des scènes sanglantes,
Révèle en lui des mœurs perverses et méchantes.
Qui peut guérir en nous ce penchant inhumain
Du grave philosophe ou de l'homme divin ?

Aux sages d'autrefois réunis dans leurs cirques,
D'affreux drames causaient des transports frénétiques
Caton même goûtait, dans des jeux monstrueux,
Un charme tout puissant qui le rendait heureux.

Chez nous l'on ne voit plus que la foule ignorante
Qu'attire encor l'horreur d'une scène sanglante,
Et si plus d'un faux sage, en ébranlant la foi,

Du progrès parmi nous n'eût affaibli la loi,
Tous suivaient aujourd'hui le barbare spectacle
Où l'on ôte, à regret, la vie à son semblable ;
Tous fuiraient, en chrétien au cœur compatissant,
Le terrible appareil d'un spectacle sanglant !
Et je ne viendrais pas le cœur plein d'amertume,
Condamner aujourd'hui la barbare coutume
Qui pousse encor le peuple à des drames affreux
Qu'on ferait sagement de soustraire à ses yeux.

LE CHANT D'AMIENS

A mon Fils

C'est en vain que l'on ose attenter à la gloire
D'un prélat dont chacun vénère la mémoire;
Le noble chant qu'on doit à son zèle pieux,
Rend à jamais son nom illustre et glorieux.
Mais que voulut le saint par cette œuvre immortelle,
Sinon, en le charmant, dompter le plus rebelle:
En Évêque touché des intérêts des Cieux,
Toujours à les servir, il fut ingénieux.
Son esprit élevé comprit quelle influence
Le chant peut exercer sur nous par sa puissance;
Il comprit qu'un chant noble et plein d'expression,
En rehaussant l'éclat de la religion,
Peut amollir le cœur du mortel le plus rude,
Et l'élever à Dieu bien mieux que notre Etude.

Proses, hymnes sacrés, par quel charme puissant,
Vous savez nous remplir d'un doux ravissement,
Et, bannissant des cœurs les soucis et les peines,
Rendre nos sens calmes et nos âmes sereines!
Quiconque vous créa fut inspiré des Cieux;
Jamais on n'ouït rien de plus délicieux.

Mais outre vingt morceaux d'esquisse mélodie,
Rien n'égale d'Amiens la noble psalmodie;
Uni, grave, sublime en sa simplicité,
Nul chant n'offre en sa marche autant de majesté;
Quelque long que puisse être un chant si plein de [grâce,]
Jamais, de l'écouter, l'oreille ne se lasse,
Surtout quand, joint à l'orgue aux sons majestueux,
Il frappe les arceaux de ce temple fameux,
Chef-d'œuvre incomparable, étonnante merveille,
Qui doit être à jamais unique et sans pareille.

Mais qui n'admire aussi les sublimes accents
Qui redisent d'un Dieu les suprêmes instants!
On croit entendre alors, quittant leurs grottes sombres,
Des saints ressuscités les gémissantes ombres;
On croit, d'un peuple impie, aveugle en ses fureurs,
Entendre au Golgotha les féroces clameurs;
Ou si, mêlant sa plainte aux plaintes d'une mère,
Tout en proie à l'excès de sa douleur amère,
Ce noble chant n'est plus qu'un long gémissement;
Qui n'est alors frappé d'un charme si touchant!...

Mais ce chef-d'œuvre, hélas! c'est en vain qu'on [l'admire,]
Pour un chant suranné nous le verrons proscrire!
Moi donc que sa beauté doit enflammer d'ardeur,
Puis-je rester muet et lâche approbateur,
Déserter sa défense, en ce danger suprême?
En combattant pour lui, je combats pour Dieu même.
Quand la Religion, loin d'en bannir les arts,
Dans nos Temples partout les étale aux regards;
Quand elle admet le chant pour célébrer ses fêtes,
Pourrait-elle en trouver les beautés trop parfaites.

La foi n'exige pas cette uniformité
A laquelle on immole un chant plein de beauté;
Elle exige plutôt qu'enflammé d'un beau zèle,
Et jaloux que chacun soit à son Dieu fidèle,
On se montre non moins ardent qu'ingénieux
A faire que la foule assiége les saints lieux.
Bien loin donc de proscrire un si savant ouvrage,
Ou s'il se peut, eut dû l'embellir davantage;
On eut dû joindre encore à cent morceaux si beaux,
D'un art qui vient des Cieux cent morceaux plus [nouveaux.]

Quelque soit mon respect, je ne puis donc me taire,
Dût mon zèle paraître indiscret, téméraire:
Du chant religieux repousser les progrès,
C'est, du ciel, à mes yeux, trahir les intérêts;
C'est méconnaître, dis-je, un beau titre de gloire,
Et frapper à la fois et Lamotte et Grégoire.
L'un et l'autre, en effet, d'un saint zèle brûlant,
Par un noble progrès ont embelli le chant;
Pensant avec raison qu'il doit toucher et plaire,
Et qu'en l'honneur du ciel, on ne saurait trop faire.

Toi donc, qui plein d'éclat, jouis au haut des Cieux,
De l'éternel concert qui te rend bienheureux,
O grand Pape, dis-moi quel saint prélat des nôtres,
Après le grand Firmin, émule des Apôtres,
Pour nous faire bénir l'immortel Roi des Cieux,
Montra plus que Lamotte un zèle ingénieux;
Dis-moi si, pour loyer, d'un si généreux zèle,
Ton blâme eut pu frapper cet Evèque fidèle,
Ou plutôt, si charmé de ton chant ennobli,
Toi-même, en l'écoutant, n'en a pas tressailli;
Cetain que sa douceur, jointe aux plus saints exemples,
De peuples plus nombreux devait remplir nos Temples.

GRANDEUR DES HÉBREUX

A la Jeunesse.

Quand partout ici-bas règne l'idolâtrie ;
Quand au reptile, au bœuf on rend un culte impie,
Et que l'Egyptien, le Grec et le Romain,
Du ciel fermé pour eux, ont perdu le chemin ;
Quand toute nation aux faux Dieux asservie,
Dans la nuit la plus sombre est comme ensevelie,
Un peuple unique objet de la faveur des cieux,
Offre seul au vrai Dieu des hommages pieux.
L'Eternel a pour lui la plus vive tendresse ;
Il le suit en exil, fait briller sa sagesse,
L'accompagne en tous lieux et remet en ses mains
Les livres qui devront éclairer les humains ;
Tout peuple auprès de lui ne montre qu'ignorance ;
Ce n'est que chez l'Hébreu que brilla la science !

C'est à son chef que Dieu daigna dicter ses lois ;
Quand il parlait la foudre accompagnait sa voix,
Non sans que tout souple en fut saisi de crainte ;
On ne le rassura qu'en lisant la loi sainte.
Telle est alors sa joie et son enivrement
Qu'un immense hosanna retentit dans le camp ;
Tout bénit Jehova d'une faveur insigne
Et veut de ses bienfaits se rendre à jamais digne.

Les sages tant vantés que nous ont-ils appris ;
Pour éclairer les leurs qu'ont produits leurs écrits ?
L'homme à l'homme asservi leur parût-il un crime
Ou l'ont-ils regardé comme un droit légitime !
Sacrifier un coq au Dieu fils d'Apollon,
Loin de faire abhorrer la superstition,

C'est confirmer les Grecs dans leurs erreurs grossières
Et des sages enfin nous montrer les chimères.
La lumière ne luit que chez les seuls Hébreux ;
Dans leurs livres sacrés tout est grand, merveilleux :
Dieu parle et les instruit par les lois les plus sages ;
L'Etre immortel chez eux reçoit de purs hommages,
Quand partout ici-bas cet Etre est inconnu ;
Quand pour aller à lui tout sentier est perdu.

C'est d'ailleurs chez l'Hébreu que l'homme Dieu
De l'univers entier ce Dieu sera le Maître ; [doit naître ;]
Ses sages inspirés l'annoncent à l'envi ;
Le temps marqué par eux est enfin accompli,
Et le monde exaucé voit naître le Messie,
Il vient le transformer ; la justice bannie
Par lui revient enfin servir de règle à tous ;
Tout cède à sa douceur, plutôt qu'à son courroux.
Par lui sous le soleil tout doit changer de face ;
L'esclavage odieux aux libertés fait place.
Le père des humains ne les délaisse pas ;
Du plus profond abîme il tire des ingrats,
Et pour les éclairer il leur donne pour Maître
Son fils qui vient à tous apprendre à le connaître.

ÉTRANGE USURPATION

A Messieurs les Antiquaires

Oser trancher ici du savant antiquaire,
N'est-ce pas se montrer beaucoup trop téméraire ?
La rime et le savoir ont-ils rien de commun,
Et peut-on dire enfin que les deux ne font qu'un ?
Non, sans doute ; et pourtant, malgré mon ignorance,
Je prétends réparer l'oubli de la science.

Toujours j'ai fait la guerre à l'usurpation :
Pour m'enflammer, c'est trop d'en prononcer le nom ;
Celle que je signale aux savants de notre âge,
De la prescription a du moins l'avantage,
Et peut jouir en paix de son titre usurpé,
Comme d'un bien toujours par sa race occupé.

Vous donc qui, du passé, savez tous les mystères,
Ne portant pas en vain le titre d'àntiquaires,
Expliquez-nous comment l'orgueil du citadin,
Qui, pour nous, a toujours montré tant de dédain,
Renonçant follement au nom de ses ancêtres,
A pu prendre celui de nos villes champêtres ;
Sans voir qu'il n'abdiquait le nom de citadin,
Que pour le remplacer par celui de *Villain* ;
Comment, dis-je, une histoire étrange, singulière,
N'a chez nous jusqu'ici frappé nul antiquaire ;
Quoique le fait en soit tellement merveilleux,
Qu'il doit être à jamais unique sous les cieux.
Trop longtemps là-dessus on garda le silence ;
Rompez-le pour sauver l'honneur de la science,
Et dites-nous enfin quelle grave raison
Put porter nos cités à s'emparer d'un nom,
Qui, loin de leur donner plus d'éclat, plus de lustre,
Transformait en *villain* le citadin illustre ;
Mais non sans excuser, ô doctes antiquaires,
Mon audace à courir ce gibier sur vos terres.

Toutes nos localités rurales portaient le nom de ville, du latin *villa*, qu'elles conservèrent jusque vers le milieu du 15e siècle. Ce fut dans le moyen-âge que les Cités, je ne sais par quelle bizarrerie, commencèrent à s'emparer du nom de ville qu'elles furent obligées d'unir pendant plusieurs siècles à celui de cité ; ainsi l'on disait : la ville et cité d'Amiens, la ville et cité de Corbie. Il était impossible, en effet, de passer brusquement d'un nom à l'autre, on ne fut plus entendu.

Quand donc l'usurpation de leur nom primitif fut entièrement

consommée, les villes champêtres furent obligées d'ajouter *age* à leur ancien nom et de dire: Village. Aussi dit-on encore aujourd'hui, dans nos localités rurales, le Tour de Ville, pour désigner l'enceinte du village, et faire *clam ville* pour perquisition, *clam villam persecutari.* L'oubli ou l'ignorance que les villages s'appelaient autrefois villes, a fait tomber des hommes même lettrés dans de singulières méprises en leur faisant découvrir d'anciennes et fameuses villes dans ce qui n'avait été qu'une ferme ou un hameau. Ces vers ne seront donc pas inutiles et pourront instruire en amusant.

CÉSAR ET AUGUSTE

A Monsieur MERCIER, Manufacturier.

Quand parfois je repense au héros dont Virgile
Ose nous faire un Dieu, qu'il chante en si haut style,
Je dis : par quel abus du plus divin talent,
Peut-on déifier un féroce tyran!
Trop digne du tyran de qui l'audace impie
Mit Rome dans les fers, asservit sa patrie,
Lui dresser des autels et nous en faire un Dieu,
C'est se moquer de l'oncle ainsi que du neveu.

L'un et l'autre poussés par un affreux génie,
Au plus lâche égoïsme immolent leur patrie,
Et, l'osant asservir sous un joug odieux,
Provoquant le courroux des mortels et des Dieux!
Brutus, outré de voir renverser l'ordre antique,
Veut par un coup hardi sauver la République;
Mais le digne héritier du lâche usurpateur,
Comme lui bravant tout, se proclame empereur :
Dès lors tout est perdu; de Rome en décadence,
L'on doit voir, chaque jour, décliner la puissance ;
L'ordre antique brisé, Rome est frappée au cœur,
Et maint cruel tyran en devient l'oppresseur.

Octave nous le prouve ; en lui la violence
Nous montre comme il sait user de sa puissance :
La force destinée à protéger l'Etat
Lui sert à se porter au plus grand attentat ;
Poussé par son orgueil et son audace extrême,
C'est avec ses enfants qu'il combat Rome même,
Et que par Rome enfin, il veut Rome asservir,
Dût, pour l'orgueil d'un seul, tout l'univers périr !

Aux plus grands, par son ordre, on arrache la vie,
Et sa rage contre eux est à peine assouvie,
Qu'il fait même égorger l'immortel Cicéron ;
Plus heureux s'il fût mort de la mort de Caton !
Rien n'est sacré pour lui ; partout sa tyrannie
Contre tous, sans pitié, s'exerce avec furie :
D'innocents laboureurs, par ses ordres proscrits,
En des climats affreux pour jamais sont bannis ;
Et d'avides soldats leur champ est le partage !
Tout n'est plus en tous lieux qu'horrible brigandage !
Et c'est d'un tel héros qu'on ose faire un Dieu,
Quand tout doit abhorrer et l'oncle et le neveu !

D'un pouvoir usurpé telle est la conséquence :
Il divise l'Etat, affaiblit la puissance,
Et toujours la faiblesse engendre les tyrans :
Plus vieux sont les pouvoirs, plus ils sont excellents.

Qu'il soit républicain, ou qu'il soit monarchique,
Tout digne citoyen respecte l'ordre antique ; [reux;]
L'un ou l'autre, en effet, peut rendre un peuple heu-
Mais le plus excellent, est toujours le plus vieux :
On y peut redresser ce que l'âge y déforme ;
Par l'incessant progrès tout Etat se transforme ;
Sans en changer le fond, pivot fondamental,
On y peut ramener tout à l'état normal.

Loin qu'il veuille asservir tout à son fier génie,
Tout héros vraiment grand s'immole à sa patrie :
D'un dévouement égal à son affection,
Son zèle à la servir se change en passion ;
Malgré son nom fameux, toujours humble et modeste,
Scipion ne sent point d'ambition funeste ;
Il n'a devant les yeux que l'honneur du pays,
Qui seul a pour ses goûts des charmes infinis.

Du civisme telle est la marque véritable ;
César le foule aux pieds, et se rend exécrable !

Auguste fit égorger trois cents sénateurs, proscrivit des provinces entières pour en donner les biens à ses soldats, et trouva néanmoins des poètes pour chanter ses vertus ! et plus d'un professeur l'admire encore aujourd'hui et, pédant insensé, le fait admirer à nos enfants.

AFFREUX VANDALISME

OU RUINE DU MAGNIFIQUE DÔME D'HARBONNIÈRES

Aux Habitants de ce Bourg.

Heureux, si du vrai beau me sentant moins touché,
Je ressemblais un bœuf vers la terre penché,
Au bœuf qui n'est frappé ni de l'architecture,
Ni des riches tableaux qu'offre aux yeux la nature ;
Rien ne m'irriterait à l'aspect rebutant
D'une œuvre sans beauté, d'un hideux monument ;
Boves et son clocher hideusement comique
Ne provoqueraient point ma muse satirique,
Ni tant de temples saints dont les toits écrasés
Semblent avoir été par la foudre brisés ;
Ni tant d'autres surtout où la raison condamne
L'assemblage odieux du sacré, du profane ;
A tel point que souvent on prendrait par erreur
Pour Temple de Thalie, un temple du Seigneur ;

Et je ne viendrais pas, ignorant la satire,
M'écrier aujourd'hui plein de fureur et dire :
Honte au barbare Edile, au maire complaisant,
Sous qui fut renversé le plus beau monument ;
Honte à celui surtout dont l'attentat énorme
Osa le remplacer par une masse informe !

Quoi ! ce noble clocher, cet ouvrage achevé
Ne put donc plaire, Orphile, à ton goût dépravé !
Une œuvre triviale, en forme de guérite,
Dont l'aspect ridicule ou m'égaie, ou m'irrite,
Fut plus noble à tes yeux que ce dôme imposant
Qui couronnait si bien un vaste monument,
Œuvre insigne où régnait une exquise harmonie
Et dont l'ensemble enfin attestait le génie ;
Mais qui, grâce à l'orgueil jaloux présomptueux,
N'offre plus désormais qu'un disparate affreux !
O crime ! une merveille, irritant son envie,
On ose l'immoler à son maigre génie ;
Tant l'impuissant orgueil, à l'aspect du vrai beau,
Est prompt à se changer en vandale nouveau !

Mais ce titre pompeux qu'un sot vulgaire admire,
T'en crois-tu donc, Orphile, investi pour détruire ;
Crois-tu qu'à la faveur de l'honneur qu'on te fait,
Tu pouvais, bravant tout, commettre un tel forfait ;
Toi qui n'ignores pas qu'avec idolâtrie
Tout préfet voue un culte aux œuvres du génie,
Et qu'averti plus tôt, le nôtre assurément,
N'eût pas laissé détruire un noble monument ;
Joint que cet attentat, digne d'un Erostrate,
Te devait imprimer un infamant stigmate,
Et flétrir à jamais le barbare odieux
Par qui fut consommé ce vandalisme affreux !

MA PRISON POLITIQUE

A M. DU BOS, de Fransart

Toi qu'on voit chaque jour secourir l'indigence,
Du Bos, qu'un noble cœur porte à la bienfaisance,
Ta vertu peu commune est vantée en tous lieux;
Heureux si je pouvais en vers harmonieux,
Moi-même l'exalter et vanter ton mérite;
Mais un si haut projet rend ma Muse interdite.
Ne pouvant qu'admirer, dans un humble respect,
Je laisse à plus savant un si noble projet;
Me bornant à t'offrir le récit poétique
Où j'ose célébrer ma prison politique:
L'on te vit des premiers voler à mon secours;
Tant le plus noble zèle en toi brille toujours.

Tel ce poète (1) aux vers pleins de délices,
D'un sort bizarre essuyant les caprices,
Certain beau jour je me vis prisonnier,
Et tel aussi je veux chanter l'histoire
D'une prison pour moi pleine de gloire;
Mais mon esprit a beau s'ingénier,
Je ne saurais user du badinage,
Qu'avec tant d'art il mêle à son langage,
Quand il supplie, en délicieux vers,
Son vaillant Roi de rompre enfin des fers
Dont l'ont chargé, d'une main téméraire,
Trois gros pendards, vrais suppots de Cerbère,
Ne pouvant donc qu'admirer son talent,
Je dois me plaindre en style moins riant.

O que de gloire, illustre Jean Duquenne,

(1). Clément Marot.

Par ce haut-fait vient se joindre à la tienne !
Frappe l'airain, fais retentir les airs,
L'homme terrible est enfin dans les fers !
D'affreux mortels, perverse et sotte engeance,
Effrontément, par le plus lâche trait,
Avaient osé charger mon innocence,
Et sur mon front imprimer leur cachet ;
N'épargnant pas, dans leur aveugle rage,
A ma candeur leur insolent outrage.

Mais à l'instant cent voix en ma faveur,
Ont protesté pour venger mon honneur :
Doria, Bourdon, Du Bos, dont la belle âme,
Pour l'opprimé sent la plus noble flamme,
A mon secours ont volé plein d'ardeur,
L'outrage au mien, indignant leur honneur.
Du plus beau zèle à l'envi tout s'enflamme,
Jaloux de voir qu'une odieuse trame,
Loin de flétrir ma réputation,
D'éclat plutôt environne mon nom ;
Jaloux surtout que de nombreux suffrages
Où brillent ceux des plus hauts personnages
En confondant mes lâches ennemis,
Montrent quels sont mes illustres appuis.

A leur nom seul, voyant briser ma chaîne,
Libre, à bon droit, j'arpente encor la plaine.
Le doux aspect des trésors de Cérès
Dont, en tous lieux, se couvraient les guérets,
Me charme encore et réjouit mon âme
Qui, pour le bien, de plus en plus s'enflamme.
L'affreux Cerbère, au ton rude et poussif,
Ne roule plus sur moi son huis massif ;
Je n'entends plus l'affreux bruit des serrures

Sous les couloirs s'épandre en longs murmures,
Non sans remplir d'une sorte d'effroi,
Qu'innocent même, on ressent malgré soi ;
Je n'entends plus l'argot rude et sauvage
Du vil brigand que rien ne rend plus sage,
Ni l'aigre son d'un détestable airain
Qui, de l'oreille, est vraiment assassin.

Mais puisse au moins l'autorité surprise,
Ne plus tomber en si lourde méprise,
Et réserver l'excès de sa rigueur
Au vil brigand, à l'insigne voleur.
Moi j'aurais droit plutôt aux récompenses
Qu'aux châtiments des lois en leurs vengeances :
Toute ma vie épurée au malheur
Fut constamment le type de l'honneur.

J'ai donc pu dire au juge, en ma défense,
Ce trait naïf n'est pas sans éloquence,
Que si jamais quelque grave devin,
Son œil fixé dans le creux de ma main,
Cette aventure eut osé me prédire,
Au nez du fat, j'eusse éclaté de rire ;
Et cependant, grâce au trop de ferveur,
L'oracle enfin ne serait plus menteur ;
Tant il est vrai que pour l'excès de zèle,
La vertu même est souvent criminelle.

LE ROSSIGNOL DU PARC DE M. LE MARQUIS DORIA

Accouru par les airs du plus lointain rivage,
Pour chanter les vertus du maître de ces lieux,
Le rossignol se plaint, en son docte ramage,
De n'y plus rencontrer cet hôte généreux.

Hôte illustre, dit-il, quoi ! la belle nature
Ne te charme donc plus ! La riante verdure,
Le doux parfum des fleurs, des prés les verts tapis,
Tout éclipse, en ces lieux, les beautés de Paris.
Reviens donc, hôte illustre, en la noble retraite
Que Pauline (1) embellit de sa vertu parfaite ; [accents]
Reviens ; c'est pour vous seuls qu'aujourd'hui mes
S'y joignent aux beautés qu'étale le printemps.
Tout bonheur disparaît de ce séjour champêtre,
Quand on n'y trouve plus la présence du maître.

LES MEMBRES ET LEUR CHEF

A M. LANGLET-TONNEL

Toi qui ne permets pas que l'insolent orgueil
De ta maison jamais ose franchir le seuil,
Daigne souffrir, Langlet, que je t'offre une fable,
Dont le récit menteur cache un sens véritable !

Chaque membre d'un corps est nécessaire au tout :
Quand l'un souffre, le mal s'en fait sentir partout ;
On ne doit donc jamais, par un mépris injuste,
Estimer le plus bas, moins que le plus auguste.

Les pieds sont les appuis de tout le corps humain ;
Les regardant, un jour, avec un fier dédain,
La tête avait pitié de l'extrême misère
Qui les tient condamnés à ramper sur la terre ;
Tandis qu'elle, levant un front audacieux,
Comme un haut peuplier, elle affronte les cieux.
Que leur abjection me fait pitié, dit-elle ;
Que je souffre, en voyant leur disgrâce cruelle :
Se traîner dans la fange et ramper tristement,

(1) Nom de Madame la marquise.

Quel œil peut soutenir cet aspect rebutant!
A peine a-t-elle dit, que cette tête altière,
Ses appuis trébuchant, roule dans la poussière;
Les pieds, pour la punir de son injuste orgueil,
L'avaient ainsi jouée, en heurtant contre un seuil.
Elle comprit alors que, bien qu'au rang sublime,
On n'en doit pas à tous témoigner moins d'estime.

Vous aussi comprenez, superbes gouvernants,
Ces leçons qu'on nous fait depuis dix-huit cents ans,
Qu'il est au haut des cieux, pour tous un commun père,
Qui veut qu'au bien commun chacun travaille en frère;
Comprenez le bien, dis-je, et qu'un si grand devoir
Trouve toujours en vous un généreux vouloir.

HAUTE PROUESSE D'UN COMMISSAIRE RURAL

A M. Arsène GORET.

Sois attentif, Arsène, à ce que tu vas lire;
Mon but dans ce récit est de faire rire:
J'y chante un commissaire et rural et plaisant,
Type le plus parfait du sot impertinent.

Plein d'un beau feu, dit-il, je viens, nouvel Alcide,
De montrer ce que peut un courage intrépide:
Celui qui propageait d'abominables vers,
Le grand conspirateur est enfin dans les fers!

Mon zèle pour l'Etat, ma rare vigilance
Des plus affreux malheurs ont préservé la France:
Par de sombres récits de funestes oiseaux,
Le perfide eût sur nous attiré tous les maux!

Mais il apprit bientôt ce que peut le génie ;
De blanc je l'ai rendu plus noir qu'en Nigritie ;
M'assurant de la sorte, un mandat d'amener,
Sans quoi j'eusse envoyé tout enfin promener.
Car ce n'est pas en vain que l'on est commissaire ;
Il faut se signaler par quelque noble affaire
Qui, faisant mieux briller notre héroïque ardeur,
Attire enfin sur nous les yeux de la faveur.

Que d'autres soient donc fiers, ô le plaisant chef-
D'avoir su constater que la livre de beurre, [d'œuvre]
Pesée et repesée était loin de son poids ;
Moi je sais m'élever à de plus hauts exploits ;
Moi qui des plus savants puis me dire l'émule,
Connaissant le tréma, le point et la virgule ;
Outre que, sous le ciel, dans le procès-verbal,
Je dois être à jamais unique et sans rival ;
Surtout dans ceux où j'ose affronter la chenille
Et dont, grâce à moi, notre greffe fourmille.

Aussi qui ne dirait, si j'étais trépassé,
O combien le présent diffère du passé !
Chez nous quand il vivait, quelle exacte police ;
Jamais on n'avait vu régner plus de justice :
En dehors d'un logis tout sexin suspendu
Se voyait, par son ordre, à l'instant dépendu ;
L'incivil oisillon eût pu, par quelque crotte,
Du voisin circulant, polluer la calotte ;
Tout, dis-je, était alors dans l'ordre le plus beau,
Et nul n'osait enfin éternuer trop haut.

DE L'ÉTAT POPULAIRE

PÈRE DE LA COMMUNE

A M. MOIREZ, Filateur

Le pire des Etats, c'est l'Etat populaire ;
En désordres affreux souvent il dégénère :
Trois fois il nous fit voir d'effroyables excès ;
Trois fois il remplit des plus sanglants forfaits.
Par lui nous retombons dans l'horrible anarchie
Où d'affreux scélérats s'exercent la furie ;
On égorge, on massacre, ô monstrueux forfaits !
On surpasse en fureur les tigres des forêts !

Aux flots du plus pur sang se mêle l'incendie ;
L'Enfer, pour l'allumer, vomit mainte furie ;
L'Enfer semble sur nous tout entier déchaîné,
Tant nous cause d'effroi le monstre populaire
Auquel, dans tous les temps, la France fut contraire.

Le meurtre sacrilège, outre tant de forfaits,
Doit mettre enfin le comble à d'horribles excès ;
Et le Prêtre frappé par leur fureur impie,
Doit surtout, dans ses chefs, éprouver leur furie :
Tout ce qui peut en nous graver le sens moral,
Irrite ces pervers en leur antre infernal !

Quoi ! quand la nation est seule souveraine,
Quand tout doit s'incliner devant l'auguste Reine,
Par un consentement qui ne se conçoit pas,
Elle laisser fonder le pire des Etats ;
Par une politique et louche et vacillante,
Elle semble approuver cette œuvre dissolvante !
D'un trop fameux docteur, aveuglement fatal,
Il prétend nous guérir par la cause du mal !

MAHOMET A CONSTANTINOPLE

OU QUATRE SIÈCLES DE HONTE POUR L'EUROPE.

A M. le Comte DE RIENCOURT.

Rougissant d'elle-même, on avait vu l'Europe,
Bien loin de l'admirer, se railler d'une époque,
Où ses fils, s'illustrant par les faits les plus beaux,
S'étaient montrés jadis d'intrépides héros,
Dont la gloire inspira le sublime génie
D'un poëte, à bon droit, l'orgueil de l'Italie.

Mais revenant enfin d'un tel égarement,
Pour ces temps d'héroïsme, on est plus indulgent ;
On fait même l'aveu que ces pieuses guerres
Ont produit ici-bas des effets salutaires.
Eh ! qui peut en douter quand l'affreux musulman
Egorge les chrétiens, se baigne dans leur sang !
Entendez-vous les cris de vos malheureux frères
Que déchire ce tigre. aux griffes meurtrières !

Lève-toi ! cours venger tes frères égorgés !
Vole briser les fers dont les tiens sont chargés,
Europe, et repoussant une horde sauvage,
Rentre en possession de ton saint héritage !
Pour visiter des lieux empreints des pas du Christ,
O honte ! il faut qu'un Turc te donne un sauf-conduit.
Ah ! lave un tel affront, remets en ta puissance
Des lieux, à bon droit, chers à ta sainte croyance !
Dieu le voulait jadis, il le veut aujourd'hui,
Et le sang des chrétiens le réclame avec lui.
Qui ne frémit d'horreur, au récit du carnage
Qu'ose faire des tiens leur fanatique rage !

Trop longtemps tu souffris que l'affreux musulman
Tînt tes frères courbés sous un joug dégradant ;
Trop longtemps ta valeur, lâchement endormie,
Souffrit qu'on le chargeât de trop d'ignominie !
Lève-toi ! donc enfin ; ranime la ferveur
Qui t'enflamma jadis d'une si noble ardeur ;
Du vaillant Godefroy, d'immortelle mémoire,
Relève l'étendard, et, le couvrant de gloire,
Repousse comme lui ces hordes d'assassins ;
Et de leur race impure, affranchis les lieux saints ;
Jalouse de laver quatre siècles de honte,
Par un commun effort, à l'expulser, sois prompte !
Et rends à tes enfants ces lieux chers à leur foi
Que leur avait conquis le vaillant Godefroy.

L'Empire chrétien de Constantinople serait une puissante barrière opposée à l'ambition moscovite.

LE MESSIE OU LE SERVAGE ENFIN ABOLI

A M. le Vicomte Raoul BLIN DE BOURDON, Député.

Le Messie a paru, tout doit changer de face,
L'esclavage odieux, aux libertés fait place,
Rappelant les mortels aux primitives lois,
En réprouvant les Grands, Christ affirme nos droits ;
Et son auguste Mère, en langue prophétique,
Annonce aussi la fin de leur connaissance inique.
Un terrible anathème est prononcé contre eux ;
Le ciel veut délivrer ses enfants malheureux ;
Il veut venger enfin ceux qu'oppriment des frères ;
Il ne saurait user de peines trop sévères.

La force avait brisé tous les droits ici-bas,
Et réduit les mortels au sort des vils forçats :

Partout tout gémissait sous un dur esclavage ;
Mars avait tout courbé sous l'odieux servage :
C'est à lui qu'était dû tout l'empire des Grands ;
Sa faveur sut toujours les rendre tout-puissants ;
Il n'existait de droit que le droit de la guerre ;
Le glaive seul était l'arbitre de la terre.

Des maîtres inhumains traitaient en vils troupeaux
Leurs serfs qu'ils accablaient des plus rudes travaux :
Envers ces malheureux tyrans impitoyables,
Ils leur faisaient souffrir des maux intolérables,
Les livrant au bâton de conducteurs brutaux,
Qui ne leur accordaient jamais aucun repos ;
Toujours il leur fallait travailler sans relâche,
Dussent-ils succomber au milieu de leur tâche ;
Et puis rentré chez eux, d'un pain grossier nourris,
Sous leurs toits en fumée, la terre était leurs lits !

Mais le ciel en courroux apprête sa vengeance ;
La foudre va briser l'orgueil et l'insolence.

Un Pape à jamais grand revendiquant nos droits,
Fait entendre à l'Europe une imposante voix :
« O princes, Dieu, dit-il, nous a tous créés libres ;
« Aux peuples rendez donc et leur droits et leurs [titres. »]
Et l'empire usurpé par d'insolents mortels
Qui des leurs s'étaient faits les oppresseurs cruels ;
Le despotisme affreux qu'exerce l'insolence,
Rome enfin le condamne et brise sa puissance.

Pour détruire à jamais tant d'abus monstrueux,
Le ciel sait faire choix de princes généreux :
La France offre à propos plus d'un roi magnanime
Capable de briser cet odieux régime,
Le pouvoir absolu qui résidait en eux,

Pouvait seul triompher de tant de maux affreux ;
Pour arracher aux Grands un excès de puissance,
Un fort pouvoir devait seconder leur vaillance.

Bientôt dans maints combats ces fiers mortels
Aux peuples délivrés tous leurs droits rendus [vaincus,]
Christ qui combat pour eux, donne aux rois la victoire ;
Jamais ils n'ont acquis une plus pure gloire.

L'enseignement divin pénétrant les esprits,
De ses iniques droits chacun se sent épris ;
A l'exemple d'un roi pieux et magnanime,
Plus d'un grand subjugué par sa vertu sublime,
Vole près du héros pour combattre avec lui,
Et bientôt la plupart y volent à l'envi :
Tout cède à l'ascendant d'une vertu parfaite,
Jusqu'à se voir heureux de sa propre défaite :
L'antique iniquité se dévoile à leurs yeux ;
Ils voient leur injustice et celle des aïeux.

Ce noble mouvement qui brisait nos entraves,
Chez maint peuple à la fois délivrait les esclaves.
Mais l'Europe offre encor plus d'un vaste pays
Où le servage affreux blesse les yeux surpris ;
Plus d'un peuple offre encor de hideux nuages
Qui courroucent le ciel et contristent les sages.

Mais un puissant monarque, émule des rois francs,
Y brise enfin les fers qu'avaient forgé les Grands ;
Il est choisi d'en haut pour une œuvre si sainte ;
Des peuples opprimés il entendit la plainte,
Et par lui nous voyons s'étendre les bienfaits
Dont le ciel sur tout autre a comblé le Français.

Que tout exalte donc une action si belle
Qui couvre son grand nom d'une gloire immortelle :

Par lui l'on voit un terme aux erreurs du passé ;
Ce que l'aveugle orgueil a toujours repoussé,
Alexandre l'ordonne et des millions d'esclaves
Dans ses vastes états voient briser leurs entraves ;
D'un mot son vaste empire est soudain affranchi.
Ton nom, ô puissant prince, est à jamais béni ;
Tes peuples à jamais exalteront ta gloire
Qui du plus vif éclat doit briller dans l'histoire ;
Toujours ils béniront l'immortel empereur
Qui de sa nation fut le libérateur.

Mais combien ont tardé ces biens inestimables ;
Que leur fut le réveil des libertés aimables !
Huit siècles en ont vu différer les effets ,
Tant le schisme se montre ennemi du progrès ;
Le schisme qui nous offre un éternel scandale,
En persistant toujours dans son erreur fatale.

Puisse un prince aussi grand qu'ennemi de l'erreur,
L'abattre enfin aux pieds du suprême pasteur ;
Et nouveau Constantin, en se couvrant de gloire,
Se rendre par ce trait non moins grand dans l'histoire,
Par cet acte sublime, à la division,
Qu'il serait beau de voir succéder l'union ;
Qu'il serait beau de voir les chrétiens vivre en frères,
Offrant, sous un seul chef, au seul Dieu leurs prières ;
Tout leur prescrit d'ailleurs cette sainte union ;
C'est le but le plus haut de la religion.

DE LA SUPERBE TOUR ET DE L'EGLISE DE CAIX

A M. T. COURTOIS, Manufacturier

D'un chef-d'œuvre (1) vanté j'ai pleuré la ruine;
Que ne puis-je, aux accords d'une lyre divine,
En célébrer un autre encor plus imposant:
La noble tour de Caix, insigne monument.
Tout y charme les yeux; une heureuse harmonie
Des auteurs de cette œuvre atteste le génie;
Tout est majestueux en son brillant aspect;
L'œil, en la contemplant, est saisi de respect.

Mais l'on admire aussi sa magnifique Eglise,
Dont la façade aux yeux présente une œuvre exquise,
Sa rosace, surtout, son élégant portail,
Et tant d'autres beautés dont j'omets le détail.

Des aïeux tout ici doit bénir la mémoire;
Un monument insigne en célèbre la gloire.
Toi donc, leur digne émule, ô généreux Courtois,
Excuse les accents de ma trop faible voix;
Pour chanter dignement une insigne merveille,
Il faudrait l'art divin de l'immortel Corneille.

Bâtir ou restaurer les temples du Seigneur,
De toute âme bien née atteste la grandeur.

(1) Le magnifique dôme d'Harbonnières.

LES TABLES TOURNANTES

A M. Cléomène DUMONT

O prodige! éclipsant les plus fameux devins,
Ma table bien mieux qu'eux m'instruit de mes destins;
Me dévoile des Rois les annales futures,
Et des simples mortels les moindres aventures;
Toute table, aujourd'hui, peut, sans jamais faillir,
Nous dire le présent, le passé, l'avenir.

Voulez-vous, tout épris d'une céleste belle,
Savoir si vous l'aurez pour compagne fidèle?
Consultez votre table et bientôt s'agitant,
Son fatidique pied vous l'apprend à l'instant;
Vous rend fou de bonheur où, tout prêt à vous pendre,
Selon ce que l'oracle a pu vous faire entendre;
Dans l'art de deviner, nouvelle Lenormand,
Aucun secret n'échappe à son œil pénétrant.

L'avenir donc, enfin, pour nous n'a plus de voile;
On peut, dès qu'on est né, savoir sous quelle étoile;
Des destins tout nouveaux naissent pour les humains;
Notre œil perce la nuit des temps les plus lointains,
Et l'on peut désormais des flots bravant la rage,
Parcourir l'Océan sans craindre aucun naufrage.

Que de maux évités quand on peut les prévoir!
Tous les biens désormais sur nous s'en vont pleuvoir!
Ces bouleversements des Trônes, des Empires,
Qui rendent nos destins souvent mille fois pires,
En tarissant toujours la source du bonheur
Que prodigue aux mortels un incessant labeur,
Nous ne les craignons plus, grâce aux parlantes tables,
Les Empires divers seront à jamais stables.

Son trône, disait-on, serait encore debout,
Si le grand Capitaine eut pu prévoir ce coup;
De nos jours il n'est plus d'écueils cachés sous l'onde,
Tout est à découvert pour nous en ce bas monde,
Et si quelqu'accident nous est encore fatal,
C'est que nous négligeons de consulter nos tables,
Qui, de notre destin, infaillibles oracles,
Peuvent, en l'annonçant, nous garder de tout mal.

Que de funestes oui se sont dits dans le monde,
Dont on peut se garder, grâce à sa table ronde;
Nous ne verrons donc plus, par nos tables instruits,
Tant d'époux mécontents, d'hymens mal assortis.

LES ABEILLES

A M. Albéric MORTIER, Manufacturier.

L'on ne saurait assez admirer les abeilles;
Il n'est point ici-bas de plus rares merveilles:
Des chefs-d'œuvre sortis des mains du tout puissant,
C'est le plus merveilleux, c'est le plus surprenant,
D'un infaillible instinct l'admirable finesse
En elles fait briller la suprême sagesse.

A peine dans la ruche un essaim est éclos,
Que pour lui, renonçant aux fruits de leurs travaux,
Les mères s'envolant où leur reine les guide,
Vont repeupler plus loin une demeure vide.
Là, leur savant labeur recommençant soudain,
Toutes, sans se tromper, apportent leur butin;
Tandis que l'homme, fier de son intelligence,
A peine à retrouver sa propre résidence :
Pour reconnaître un lieu chaque jour fréquenté,
Souvent il a besoin qu'il soit numéroté !

Mais de l'abeille, à tort, on blâme la colère;
Faible elle a plus besoin de se montrer sévère :
Afin de préserver d'un facile larcin,
Le précieux trésor de son nectar divin,
Du souverain auteur l'ineffable sagesse
D'un terrible aiguillon dut armer sa faiblesse.

Mais ces filles du ciel, en nous servant un mets
Que l'art du confiseur n'égalera jamais,
Par l'ordre merveilleux qui règne en leur police,
D'où l'on bannit toujours jusqu'à l'ombre du vice,
Sont encor pour nous de vivantes leçons
Qu'impunément jamais nous ne dédaignerons.
Pleines de dévouement envers leur souveraine,
A ce qu'elle prescrit tout obéit sans peine ;
Car chez elle jamais aucune faction
N'altère le bonheur de leur douce union :
Il ne s'y trouve point de ces tribuns perfides
Qui n'écoutent jamais que leurs instincts cupides;
Point de lâche parent, d'Hippophile au cœur faux,
Qui, des fourbes du temps, sans peine est le héros ;
C'est là qu'on peut toujours retrouver le modèle
De l'ordre qui périt chez tout peuple rebelle;
C'est là, quoique l'orgueil tente de découvrir,
Après de vains essais qu'il en faut revenir ;
Car d'un ordre parfait la ruche étant l'image,
Elle offrira toujours la leçon la plus sage.

NUÉE DE CORBEAUX SUR LES TOITS DE PARIS

Qui n'a lu qu'autrefois, du haut d'un chêne creux,
La corneille aux Romains prédit des maux affreux,

Des troubles, des combats dont fut exempt Titire
Qu'un Dieu préserva seul des malheurs de l'empire ;
Non sans qu'il en reçut, sur ses sacrés autels,
Au moins douze fois l'an, des tributs solennels.

Mais si, dans sa grandeur, à nulle autre pareille,
Rome tremble à l'aspect d'une seule corneille,
Combien plus ne doit pas, devant mille corbeaux,
Lutèce redouter de malheurs et de maux ;
Surtout quand ces oiseaux, en sinistres prophètes,
Assiègent ses palais, perchés au haut des faîtes.

Tremblez donc, Parisiens, en voyant sur vos toits,
Ces funestes oiseaux, à la sinistre voix ; [augure,]
Tremblez ! des plus grands maux c'est peut-être un
Le ciel pourrait sur vous venger plus d'une injure !

Tables rondes, parlez, et vous, fils de Mesmer,
Qui, plus vous dormez fort, et plus vous voyez clair,
De grâce, enseignez-nous ce que nous devons faire ;
Donnez-nous, en ces jours, quelqu'avis salutaire :
Ces sinistres oiseaux, sur les toits de Paris,
Alarment, à bon droit, les plus fermes esprits.
Celui-ci, convaincu que c'est la fin du monde,
Fait déjà sous ses pieds, trembler la masse ronde ;
Cet autre dit, hélas ! je crains que ces gourmands,
Qu'en langage français, nous nommons allemands,
Ne viennent de nouveau rendre nos poules veuves,
Et de leur appétit nous donner trop de preuves ;
Me souvenant encor de ces jours de forfaits
Où l'incubation demeura sans effet ;
Usant en affamés, de dures représailles,
Ils se sont en Ajas rués sur nos volailles !

PLAINTES DES CORBEAUX CONTRE LE DEBOISEMENT

De tout temps nous avions, en ces cantons chéris,
Trouvé, dans les beaux jours, où construire nos nids;
Mais d'avides mortels, aux instincts faméliques,
Y renversent partout nos demeures antiques;
Partout la soif de l'or fait la guerre aux forêts;
On renverse, on détruit, tout se change en guérets.

Le souverain auteur en bon et tendre père,
De mille biens divers avait pourvu la terre,
La partageant en bois, en fertiles guérets,
Et prodiguant partout ses dons et ses bienfaits.
Les guérets aux humains offraient leur nourriture;
Les bois les abritaient contre l'âpre froidure,
Leur servaient à bâtir leurs habitations,
Ainsi qu'à se chauffer dans les froides saisons,
Cuisaient leurs aliments, servaient à mille usages,
Et procuraient à tous d'immenses avantages;
Mais ils servaient aussi de refuge aux oiseaux,
Et c'est dans les forêts qu'habitent les corbeaux;
Les corbeaux qui ne sont certes pas inutiles,
Et sans lesquels vos champs deviendraient infertiles.

Suivant, dans le sillon, les pas du laboureur,
On leur voit dévorer l'insecte destructeur,
Ce gros ver qui détruit la plante en sa racine,
Et qui, sans nous, souvent, causerait la famine.
Mais si vous renversez nos habitations,
O hommes trop ingrats nous vous délaisserons;
Nous porterons ailleurs notre utile service;
Vous ne renversez tout que par pure avarice;

L'avidité vous fait travailler contre vous; [fous;]
Tant les hommes toujours se montrent de grands
Vous vous repentirez de si funestes œuvres!
Adieu! nous trouverons ailleurs d'autres demeures.

PUISSANCE DU JEU DE CARTES

L'univers, Jacquemin, te devrait des autels;
Nul jeu sous le soleil n'est plus cher aux mortels,
Que l'héroïque jeu que ton pinceau fit naître:
Peuple, grands, potentats dont la main tient le sceptre,
Tout ici rend hommage à ce jeu merveilleux.
Par lui se signalent, dans maints combats fameux,
Soit le noble étendard du vaillant roi de pique,
De cent traits de valeur, plus d'un poltron se pique;
Car ce jeu d'un poltron fait souvent un héros.
C'est lui, lorsque parfois je bâille, ou je sommeille,
Par son charme puissant, qui soudain me réveille;
C'est lui qui sait tromper nos soucis et nos maux;
C'est lui qui fait partout les délices des veilles;
Même par sa puissance, il produit des merveilles.

Il me peinait de voir ce gros garçon joufflu,
Seul, pensif en un coin, l'air sombre et morfondu;
Mais son partenaire entre, aussitôt son œil brille,
Et la plus vive joie en ses regards pétille;
Tant ce jeu merveilleux, des jeux le plus goûté,
Par ses puissants attraits, cause de volupté!

Mais outre ces moments qu'il rend si délectables,
Il sait encor bannir tous les pensers coupables:
Par lui l'homme de bien, détesté du méchant,
De sa malignité redoute moins la dent;
Par lui moins d'attentats, tramés dans les ténèbres,

Remplissent l'univers d'aventures funèbres ;
Car ce jeu plein d'attraits, en captivant nos sens,
Sait maîtriser en nous de funestes penchants.

Ainsi donc, sans parler du plaisir qu'il procure,
Il peut, sous sa puissance, asservir la nature,
Et loin d'être jamais funeste, corrupteur,
Ce jeu plus qu'aucun autre est moralisateur ;
Au point que de tous ceux que s'est créés le monde,
Il n'en existe aucun en la machine ronde,
Qui puisse comme lui servir d'amusement,
Et concourir ensemble à notre amendement.

M. THÉODORE-ARSÈNE DELACOUR

A Madame POIRÉ-DELACOUR

Pleurez, pleurez ! baignez de larmes son cercueil ;
Arsène est, à bon droit, l'objet de votre deuil !
En lui vous trouviez tous l'ami le plus sincère ;
Du malheureux toujours Arsène fut le père :
Affable, généreux, compatissant et bon,
Ses bienfaits, en tous lieux, faisaient bénir son nom ;
Partout on admirait sa rare bienfaisance ;
Le ciel faisait par lui sentir sa Providence.

Mais celui qui toujours fut si compatissant,
Ne se montre pas moins libéral en mourant :
Par un sublime trait de sa munificence,
Du plus riche (1) secours, il dote l'indigence,
Ne crains rien, si frappé du coup le plus soudain,
Ton bienfaiteur n'a pu la sceller de sa main ;

(1) M. Delacour a donné, en mourant, cinquante mille francs aux pauvres de Villers.

Une sœur digne en tout d'un si généreux frère,
O peuple, a recueilli sa volonté dernière :
Connaissant leurs vertus, repose-toi sur ceux
Que la faveur du ciel conserve aux malheureux.

Car Arsène n'est pas tout entier dans la tombe ;
A son généreux frère, au moment qu'il succombe,
Sa tendresse remet le soin de l'ouvrier :
« Quand le malheur des temps l'a rendu nécessaire,
« On doit pour lui, dit-il, tout gain sacrifier; [père. »]
« Dieu veut qu'en nous toujours l'ouvrier trouve un

Descendant sur sa couche à ces mots si touchants,
Le Christ admire en lui de si beaux sentiments,
Et ranimant soudain la foi dans sa belle âme,
Il l'embrasse, à l'instant, d'une céleste flamme :
Et pour prix d'un bienfait si grand, si généreux,
Lui-même il la transporte au sein des bienheureux.
Le ciel, à son aspect, tressaille d'allégresse,
Et ta céleste cour redit avec ivresse :
« Tout bienfaiteur du pauvre a le Christ pour appui;
« Il trouvera en lui toujours, un indulgent ami :
« Pour prix de cent bienfaits prodigués à la terre,
« Il ouvre à sa vertu l'éternel sanctuaire. »

LA NOUVELLE LUCRÈCE

Au Docteur DUBOIS.

Un conte qu'avec joie eût célébré Boccace,
Et qui dans ses écrits, serait bien à sa place,
Vient s'offrir à ma muse, et je veux le rimer,
Je le veux, dût maint sot hautement m'en blâmer.

Lecteur, attention; jamais par plus d'adresse,
On n'avait fait briller sa vertu, sa sagesse.

Une femme à l'esprit aussi rusé que fin,
Trouvait fort de son goût le Docteur son voisin,
Qui pour elle brûlant d'une ardeur non moins belle,
Aimait à soupirer aux pieds de la Donzelle;
Mais elle qui craignait que son nigaud d'époux
Ne troublât tôt ou tard un commerce si doux,
Par un trait de finesse, ou plutôt de génie,
Elle sut endormir ainsi sa jalousie.
L'aurait-on cru, dit-elle, ô mon cher Jeannotin,
Ce que pour me séduire osa ton médecin;
Ce qu'il m'osa conter, non sans que ma colère
N'éclatât à l'instant, de la belle manière!
Grand Dieu! me proposer de manquer à l'honneur,
C'est me faire frémir et frissonner d'horreur,
Il n'est monstre pareil à cette affreuse idée!
A m'étrangler plutôt, je serais décidée;
Oui plutôt endurer mille fois le trépas,
Que de céder jamais à de tels attentats!
Bravo! dit Jeannotin; croyait-il le beau sire,
Que pour prendre bichette, il n'avait qu'à sourire;
Ha! ha! s'en sera-t-il retiré bien camus,
Et certes, je suis sûr qu'il n'y reviendra plus!

A quelques jours de là, sortant du saint office,
Le Docteur, par hasard, rencontre le Jocrisse;
Ah! bonjour, lui dit-il, bonjour, mon cher voisin,
Comment va la santé, s'il vous plaît, ce matin?

La santé! que t'importe, homme perfide et traître,
Qui d'un plat de ton goût, voudrais bien te repaître!
Le Docteur interdit d'un pareil compliment,

Aussitôt qu'il le peut, chez la belle se rend.
Ah! dit-elle, voici: pour lui donner le change,
Et l'endormir, j'usai d'un moyen fort étrange;
D'un moyen dont jamais ne s'était avisé,
Dans l'empire amoureux, l'esprit le plus rusé :
Moi-même, cher Docteur, j'eus le front de lui dire
Que vous aviez osé tenter de me séduire ;
Mais qu'entrant aussitôt dans un affreux courroux,
Je vous avais banni pour jamais de chez nous ;
Que j'aurais préféré mille fois la mort même,
Plutôt que de trahir l'honnête époux que j'aime !
Et mon benêt, charmé d'une si belle ardeur,
Croit que comme serpent, j'abhorre le Docteur ;
Que dans le monde entier, il n'est pas de Lucrèce
Dont on puisse à la mienne égaler la sagesse ;
Jusqu'à chanter partout que jamais empereur
N'a mieux de sa moitié su posséder le cœur !

Par St-Côme! j'admire et la ruse et l'adresse
Qui redoublent pour vous mes feux et ma tendresse,
Dit alors le Docteur; bien fâché seulement
De ne pouvoir à tous dire un trait si charmant.

PLAINTES DU BOURG DE MOREUIL

Ne consultant que sa pauvre cervelle,
Qu'un sot se montre au sens commun rebelle,
Cela pour moi n'a rien de surprenant,
Et je le vois sans nul étonnement;
Mais qu'un Conseil qui se pense plus sage,
Que ne le fut l'antique aréopage,
Me fasse voir si peu de jugement,
Un pareil trait me confond justement.

Boileau l'a dit, souvent un nom bizarre
Rend un poëme, ou burlesque, ou barbare ;
On peut le dire aujourd'hui de Moreuil.
En vain ce bourg disait avec orgueil :
A m'embellir chacun met son étude ;
Je suis l'objet d'une sollicitude
Qui doit me faire éclipser mes rivaux ;
Par sa structure un temple des plus beaux
A nos regards fait briller la merveille
D'une œuvre exquise, unique et sans pareille ;
Ses beaux portails, aux riches ornements,
Charment les yeux par leurs aspects brillants,
Et rehaussant une œuvre magnifique,
Tout y produit comme un effet magique ;
Par sa splendeur ce vaste monument,
Donne à Moreuil un aspect imposant.
Puissent mes fils s'exciter par l'exemple
A fréquenter ce magnifique temple,
Et, pour bénir le père des mortels,
A flots pressés assiéger ses autels.

Quant au château, son unique mérite
N'est dû qu'au nom du maître qui l'habite ;
L'architecture en est lourde et sans prix ;
L'œil n'y voit rien de digne d'un marquis.

Outre le soin qu'a pris l'architecture,
Au nom du goût d'embellir ma parure,
On m'a doté de bains si gracieux
Que leur éclat y charme tous les yeux,
De bains auxquels tout doit rendre les armes,
Tant leur aspect offre aux yeux de doux charmes.

Mais, ô douleur ! ternissant mes attraits,
Maints noms hideux défigurent mes traits !

Quoi donc ! au lieu du beau nom de chaussée,
Encor qu'il soit aussi vrai qu'il est doux,
On m'en forge un dont l'oreille est blessée,
Comme à dessein d'enflammer mon courroux !
Puis qu'entendrai-je, à ce nom de Compiègne,
Quand l'étranger déchiffrant cette enseigne,
Dira : quel bien de se lever matin !
Nous avons fait déjà bien du chemin ;
S'imaginant, grâce à cette brioche,
Que de Compiègne on est ici fort proche !

Mais entre tant de noms malencontreux,
Il n'en est point ici de plus hideux,
Ni de plus plat, en sa mesquinerie,
Que ce sot nom : place de la Mairie.

O que ceux-là furent mal inspirés
Qui m'ont ainsi les traits défigurés !
Pleins de pitié pour les faits des vieux âges,
Et s'estimant des mortels les plus sages,
Pour nous montrer leur haute habileté,
Tout était bien, et l'on a tout gâté !

Revenant donc de son erreur extrême,
Qu'en fils bien né, chacun prouve qu'il m'aime,
En me rendant ces noms harmonieux
Que je devais au bon goût des aïeux,
Et qu'on épargne à sa chère patrie
D'être l'objet de mainte raillerie ;
C'est bien assez qu'un grave agent-voyer,
Pour tout gâter qui se voit bien payer,
Fou de lui-même et de sa ligne droite,
Pensant l'orner, rende ma rue étroite,
Sans qu'un sot nom la défigure encor,
Et mette ici tout en plein désaccord.

LE FISC

A M. LEVRIEN Aîné, Manufacturier.

Toi, dont rien n'assouvit la dévorante faim,
Insatiable fisc, tyran du genre humain,
Et dont la cruauté qu'aucun malheur ne touche,
Arrache à l'indigent les morceaux de sa bouche.
Ta fureur de taxer rend le bon percepteur
Impitoyable et dur envers le laboureur :
De l'argent ! de l'argent ! dit-il, ou la contrainte
Vous ferait, mon ami, pousser plus d'une plainte ;
L'Etat en a besoin ! Vous savez qu'envers vous
L'on se montre toujours non moins zélé que doux.

Mais outre cet agent si plein de bienveillance,
Il en est par milliers qui pressurent la France.

D'abord le Receveur de l'enregistrement,
Qui, dans chaque canton, rempli d'un zèle ardent,
Sait attirer au fisc de très notables sommes.
Que quelqu'un pour jamais soit retranché des hommes,
Il réclame aussitôt une part de son bien,
Comme héritier direct de chaque citoyen.
Par cent canaux divers s'alimente sa caisse ;
A flot de toute part, l'or y coule sans cesse :
La puissante vertu de la fiscalité
Transforme tout en or par sa dextérité.

Puis au grave employé qui le traite en esclave,
L'humble débitant doit bien vite ouvrir sa cave.
Pas de fraude surtout ; l'amende et la prison
De ce crime odieux feraient bientôt raison !
Au fisc, son souverain, tout doit être fidèle ;
Ce n'est pas sans danger qu'on s'y montre rebelle.

Les octrois ont aussi maints employés fervents
Qui prélèvent des droits sur tous nos aliments ;
Car l'empire du fisc, ainsi le veut sa gloire,
S'étend à tout chez nous, au manger comme au boire.

La régie a d'ailleurs beaucoup d'autres agents
Qui se montrent non moins zélés qu'intelligents :
Il en est pour veiller sur la distillerie ;
Il en est d'autres qui gardent la sucrerie.
Mais c'est là que le fisc est dans son élément ;
C'est là, qu'à pleines mains, il puise largement :
Il semble de l'usine, associé fidèle,
Pour moitié dans le gain, tant sa part en est belle ;
La fureur de taxer le fait aller si loin,
Qu'il soumet à l'impôt, même ce qui n'est point,
Et veut que les *manquants*, tyrannique exigence,
Lui paient maints beaux tributs pour leur non-existence.

Tout, dis-je, parmi nous, du fisc subit les lois ;
On n'y peut faire un pas sans lui payer des droits :
Nul chez soi n'y saurait jouir de la lumière,
Sans devenir du fisc vassal et tributaire ;
Nul n'y peut pénétrer dans sa propre maison,
Sans payer, chaque année, une honnête rançon ;
Car pour entrer chez soi, pour voir par sa fenêtre,
Il faut qu'ici le fisc daigne nous le permettre ;
Tout, enfin, jusqu'aux nez friands de fin tabac,
En France doit payer des tributs à l'Etat :
Les pipes et les nez y sont contribuables,
Et rapportent au fisc des sommes très notables ;
Tout, sans rien excepter, est sujet à ses lois,
Et le fidèle chien lui paie aussi des droits.

Quand donc chacun nous croit libres et sans entraves,
Des appétits du fisc nous sommes les esclaves ;

Son joug, de plus en plus, sur nous s'appesantit ;
En despote inhumain, le fisc nous asservit.

Sans autres facultés que celles du génie,
Qu'un homme ose créer une honnête industrie,
Un fier suppôt du fisc, exacteur insolent,
Vient bientôt la frapper d'un droit exorbitant,
Et faire renoncer à suivre une carrière,
Où peut-être on eût fait vivre une ville entière ;
Tant, par trop de rigueur, l'avidité du fisc
Peut devenir funeste à l'intérêt public.

Que dirait Mézerai, revenant à la vie,
En voyant par le fisc sa patrie asservie ;
Il briserait sa plume, en son juste courroux,
Indigné de ne voir que des lâches en nous !
Tel journal, dirait-il, n'use de son génie,
Que pour tout infecter de son venin impie:
On le voit, chaque jour, sous maints prétextes vains,
En perfide ennemi, saper nos temples saints ;
On croirait que l'enfer lui soufflant sa malice,
Il veut nous transformer en compagnons d'Ulysse.
Au lieu d'armer son bras contre un affreux tyran,
Le fisc qui courbe tout son joug dégradant ;
Dans son aveugle haine, il combat des chimères ;
Il se crée, à plaisir, cent torts imaginaires,
Quand il a sous les yeux tant de réalités,
Ou, pour mieux dire enfin, de monstruosités !

DE L'ALLIANCE D'UN PRINCE VOISIN

OU LA HALLEBARDE DU GARDE CHAMPÊTRE.

D'un monarque voisin nous vantant l'alliance,
On dit qu'elle est pour nous d'un avantage immense ;

Qu'aux nôtres s'unissant ses valeureux soldats
Nous feraient triompher des plus grands potentats,
Et qu'enfin nous rendant les arbitres du monde,
Tout nous le céderait sur la terre et sur l'onde.

Je veux, à ce propos, narrer un trait plaisant
Que mon père jadis a raconté souvent.

Maire de son village, il voit un jour paraître
Chez lui tout effaré, le vieux garde champêtre :
Quoique brave, dit-il, l'on peut bien avoir peur ;
(On était, en effet, au temps de la Terreur.)
Pour me rassurer donc, en faisant mon service,
Et détourner de moi l'audace et la malice,
J'aurais besoin qu'une arme, affermissant mon bras,
Put me faire affronter les plus grands scélérats.

Fort bien ; armez-vous donc de cette hallebarde,
Qui contre tout brigand, peut vous tenir en garde.
Mon brave s'en saisit, et fier comme un César,
Bat la plaine aussitôt, sans craindre aucun hasard ;
Mais cela dura peu : s'effrayant de son arme,
Au lieu de braver tout, mon héros s'en alarme ;
Revenant donc soudain : je rapporte, dit-il,
Votre arme ; vous savez que le diable est subtil ;
Il peut, me l'arrachant des mains par artifice,
La tourner contre moi, tant il a de malice !

De même on pourrait bien nous arracher aussi
Le puissant allié que chacun vante ici ;
Le tourner contre nous et montrer l'imprudence
Qu'en l'élevant si haut, put commettre la France.

La chose est déjà faite : cette fameuse alliance existe au profit de la Prusse.

CONTRE LA GUERRE

A M. Eugène LEROY.

L'ignorance et l'orgueil ont travesti l'histoire ;
Le crime y prend souvent le pompeux nom de gloire.
Loin d'y voir abhorrer le plus grand des fléaux,
On y vante partout les haut-faits des héros :
L'annaliste ne voit rien de grand sur la terre
Que les sanglants exploits de nos hommes de guerre ;
Il n'admire que ceux dont l'homicide bras
Verse des flots de sang au milieu des combats ;
Que ceux que l'on voit joindre à d'horribles carnages
De monstrueux excès et d'affreux brigandages.

Alexandre, César, le grand Napoléon
Ravagent l'Univers pour se faire un vain nom ;
Erostrate, non moins amoureux de la gloire,
Comme eux ose prétendre aux honneurs de l'histoire,
Et, bravant le courroux des mortels et des Dieux,
Pour s'immortaliser, brûle un temple fameux.
Nos héros n'ont jamais connu d'autres mobiles ;
Pour se couvrir de gloire, ils saccagent les villes,
Brûlent, renversent tout, inondent tout de sang ;
Erostrate est plus fou, mais non pas plus méchant.

Source de tous les maux, la guerre en fait éclore
Plus que n'en renfermait la boîte de Pandore.
Nos héros se portant aux plus grands attentats,
Brisent dans leur orgueil tous les droits ici-bas :
Partout terrifié par l'incessant carnage,
Tout peuple doit subir le joug de l'esclavage ;
Les hommes ne sont plus qu'un ramas de troupeaux,

Dont les chefs insolents s'appellent les héros ;
Tout, dis-je, sous le ciel n'est peuplé que d'esclaves,
Dont un Dieu bienfaisant doit briser les entraves.

Cependant l'annaliste, en ses récits pompeux,
Vante les seuls guerriers, les porte jusqu'aux cieux :
Ces transformations à jamais mémorables
Qui jadis ont détruit tant d'abus effroyables ;
Ce qu'un grand pape a fait pour briser nos liens,
N'est pas même cité par nos historiens : [verve]
Les faits d'armes sanglants enflamment seuls leur
Mars est sur leur esprit plus puissant que Minerve.
Ces bons historiens que charment les combats
N'admirent sous le ciel que ces vaillants soldats
Qui, fondant en lions, font mordre la poussière
A tant d'infortunés dont ils jonchent la terre ;
C'est par là selon eux que l'on est vraiment grand,
C'est par là que l'on peut monter au premier rang.

Cent mille hommes défaits ! quelle moisson de gloire ;
Jamais rien de plus grand n'a brillé dans l'histoire !
Heureux le peuple qui produit de tels héros !
Tels sont de nos pédants les dangereux propos ;
Telles sont les leçons qu'on fait à la jeunesse
Et qu'on ose appeler des leçons de sagesse.
Dangereux précepteurs, vils flatteurs des tyrans,
Trop dignes du fouet qu'on donnait aux enfants,
Au lieu de déplorer les horreurs de la guerre,
Vous vantez un fléau, l'opprobre de la terre ;
Vous l'exaltez sans cesse en vos pompeux récits,
Non sans en infecter tant de jeunes esprits.
La guerre, c'est le crime, il faut enfin le dire,
Trop longtemps du contraire on osa nous instruire ;
Trop longtemps les mortels se virent les jouets

De l'orgueil des tyrans, bourreaux de leurs sujets;
De tant de maux affreux qui désolent la terre,
Le plus affreux de tous sera toujours la guerre.
C'est en vain qu'un pédant vante un art meurtrier,
Et veut faire admirer l'héroïsme guerrier;
Jamais je ne croirai, quoi qu'en dise l'histoire,
Qu'en tuant son semblable on se couvre de gloire.

Quoi! pour revendiquer de légitimes biens,
Nous voit-on recourir à de pareils moyens;
Nous voit-on, pour vider de funestes querelles,
Nous entre-déchirer dans des guerres cruelles!
Non; des hommes d'élite, interprètes des lois,
Règlent nos différends, au nom même des Rois.

Jaloux d'entrer enfin dans un ordre si sage,
Princes, établissez un haut aréopage
Qui, chargé de régler chez vous tout différend,
Vous fasse renoncer à répandre le sang;
De vos propres sujets suivez le noble exemple,
Et méritez ainsi qu'on vous élève un temple:
Trop longtemps un démon, ennemi des humains,
Dans le sang des mortels vous fit tremper les mains;
Renoncez désormais à d'horribles carnages,
Vous obtiendrez alors d'unanimes suffrages,
Et l'on dira partout que vos peuples chéris,
Ne trouvent dans leurs chefs que d'augustes amis.

LES TOURS DE FORCE

OU LE VOLEUR QUI NE VOLE PAS.

Un célèbre filou de la grande cité,
Des limiers de Vidoc chaque jour dépisté,
Crut qu'il devait porter ailleurs son industrie,

Et pour nouveau théâtre, il prit la Normandie.
Il s'adressa d'abord aux riches métayers [coursiers,]
Qui font paître en des parcs maints beaux jeunes
Dont les uns pour les chars, les autres pour la selle,
Et bientôt il vous happe d'une jument fort belle,
Sans qu'on pût néanmoins l'accuser de larcin,
Tant, en ses tours de force, il savait être fin.
Voici son haut secret : quand quel qu'enfant du maître
Chassait aux papillons où les coursiers vont paître,
Il l'abordait soudain, et, d'un air gracieux,
De maints jouets brillants il lui frappait les yeux ;
Non sans dire : acceptez, ô bel enfant que j'aime,
Vous le plus cher objet de ma tendresse extrême !...
Oh! combien sont charmants ces beaux jeunes coursiers!
M'en donneriez-vous un pris entre les derniers ?
Il me servirait bien pour faire mon voyage,
Et de votre amitié me serait un doux gage.
Prenez, Monsieur, dit-il ; papa n'en manque pas ;
D'ailleurs ils doivent tous périr dans les combats :
Le grand Napoléon, qui n'aime que la guerre,
Veut, grâce à nos chevaux, dompter toute la terre.
Ah ! merci mille fois, merci, mon noble enfant,
Vous qui n'êtes pas moins généreux que charmant !

Après maints hauts exploits de sa noble industrie,
Mon héros fut happé par la gendarmerie,
Qui le mit en lieu sûr, pour qu'il ne déclinât,
Trop modeste, l'honneur d'être un digne forçat.
Bientôt il fut jugé ; mais malgré sa défense
Qui fit rire aux éclats un auditoire immense,
Lorsqu'il dit : mais on m'a fait don de ces chevaux,
Il ne put se soustraire à dix ans de travaux.

C'est par de tels secrets qu'on peut, en politique,

Faire approuver de tous le fait le plus inique ;
On ne compte, en effet, que trop de ces enfants
Qu'un fourbe peut charmer avec de tels présents,
Non sans se prévaloir que c'est par leur choix libre,
Que du plus noble empire, il fut créé l'arbitre.

LE CONGRÈS DE VIENNE

A M. Émile GORET.

Un auguste congrès en sa haute sagesse,
Sut rendre le repos à l'Europe en détresse ;
Par son haut ascendant il pacifia tout,
Et le calme soudain fut rétabli partout ;
Cette œuvre de sagesse à jamais immortelle,
Assurait à l'Europe une paix éternelle.

Cinquante ans nous avons joui de ses bienfaits,
Et goûté les douceurs que prodigue la paix ;
Cinquante ans délivrés du tumulte des armes,
Le calme et le bonheur nous offraient de doux charmes.

Le commerce d'abord renaissant en tous lieux,
On voit renaître aussi les plaisirs et les jeux :
Un fructueux labeur y ramène l'aisance ;
A ses privations succède l'abondance ;
L'âge d'or en bannit bientôt l'âge de fer ;
Un parfum de bonheur y semble embaumer l'air ,
L'industrie en tous lieux grandit, se développe ;
Partout l'on s'enrichit, tout prospère en Europe ;
Les champs y sont couverts de plus riches moissons,
Et le fer n'y sert plus qu'à tracer des sillons.

Mais hélas? qui l'eût cru, cette œuvre incomparable
Se vit enfin briser par un orgueil coupable ;

D'aveugles courtisans, loin de la respecter,
Persuadent qu'on doit plutôt la détester ;
Que la France, en ses mains tient le sceptre du monde,
Et que tout, à sa voix, doit trembler à la ronde.

Dès lors tout n'offre plus que meurtriers engins,
Que fer pour égorger les malheureux humains :
Partout des cris de guerre y frappent les oreilles ;
Les douceurs de la paix, les arts et leurs merveilles,
Tout est terrifié par ces cris belliqueux.

Mais si l'on put briser ces traités glorieux,
L'Europe, en le souffrant, dut s'en rendre complice ;
Elle eût pu s'opposer à l'aveugle caprice :
Ces immortels traités étaient l'œuvre de tous,
Un seul les sacrifie à son haineux courroux,
Dût-il nous ramener les horreurs de la guerre
Et tous les maux cruels qui désolent la terre.

Tout en effet déjà nous rejette en ces maux,
Et le sang de nos fils va couler à grands flots.
En vain la raison cherche à détourner l'orage,
L'aveugle en son orgueil pense seul être sage.
Tout bonheur parmi nous disparaît de nouveau.
L'insensé nous ramène un horrible fléau,
Cet insolent despote, en proie à sa démence,
Dans un gouffre de maux replonge enfin la France ;
Aveugle en ses desseins cet homme a tout perdu ;
Notre immense malheur son orgueil l'a conçu.
Un vain peuple croyait voir en lui le génie,
Quand il n'y fallait voir que l'insigne folie.
Tout dans sa politique offrait un insensé ;
Par elle tout chez nous se voyait menacé,
La France en voit trop tard les effets déplorables ;
Tout n'offre plus chez nous que scènes lamentables !

VILLERS-BRETONNEUX ET SA MAGNIFIQUE ÉGLISE

A M. François DELACOUR, Manufacturier

Lieu devenu fameux, enfant de l'industrie,
Des affaires, en toi, j'admire le génie ;
Mais j'admire surtout ces nobles sentiments
Que font briller chez toi tes généreux enfants :
Qui pourrait oublier par quel trait magnanime
L'un d'eux sut en donner une preuve sublime :
Du malheureux toujours noble et parfait ami,
Pour jamais en mourant il s'en montre l'appui.

Quand osant tout braver, sans pudeur et sans crainte,
L'industrie, en cent lieux, foule aux pieds la loi sainte,
Villers, pour rendre hommage à la Divinité,
Fait élever un temple éclatant de beauté ;
Un temple dont l'aspect, par sa magnificence,
En y faisant d'un Dieu mieux sentir la présence
Y révéle un génie en qui l'on voit briller
De l'immortel Robert (1) l'émule et l'héritier,
Tout en effet retrace en son auguste enceinte,
Du plus rare talent la magnifique empreinte ;
Tout y charme et ravit : d'admirables vitraux
Offrent aux yeux surpris les plus riches tableaux.

Ici brille l'éclat de cette œuvre sublime
Où s'immole pour tous la céleste victime ;
Là reluit ce chef-d'œuvre (2) aux riches ornements
D'où le ministre saint, par ses pieux accents,

(1). Robert de Luzarches.

(2). La chaire a été donnée par M. Albert Hareux.

En embrasant les cœurs de la foule attendrie,
Fait admirer d'un Dieu la puissance infinie;
Tout, dis je, en ce pourpris, enchante les regards
Tant on y voit briller d'éclat de toutes parts.

Mais si tout au dedans nous offre une merveille,
En sa riche splendeur, unique et sans pareille,
Non moins riche au dehors, ce vaste monument
Ne nous charme pas moins par son aspect brillant.

Le voyageur frappé par ces tours imposantes
Qui lèvent dans les airs leur cimes élégantes,
Se demande, surpris, quel est l'endroit fameux
Qui, par ce monument, se révèle à ses yeux;
Trompé par son aspect de vaste cathédrale,
Il croit voir du pays la ville épiscopale;
Tant son architecture, au style si pompeux,
Sait donner à cette œuvre un air majestueux;
Car malgré ses défauts ce monument insigne,
D'un génie excellent paraîtra toujours digne;
Toujours on doit vanter, avec ses fondateurs,
Et l'auteur de ce temple et ses riches splendeurs.

Qui peut donc, à l'aspect de cette œuvre immor-
De Villers pour son Dieu méconnaître le zèle. [telle,]
L'avare impiété n'eut point fait ce présent,
La foi seule éleva ce riche monument;
Aussi tout en ce lieu par un louable exemple,
Quand le ciel nous l'ordonne aime à voler au temple,
Bravant ainsi toujours ces sarcasmes moqueurs,
Qui, de tant de poltrons, sont aujourd'hui vainqueurs.
Combien donc je gémis que ma voix impuissante
N'en puisse mieux chanter l'action éclatante:
Ces nobles sentiments que montre ici Villers,
Seuls lui mériteraient l'encens des plus beaux vers.

DE LA MAGNIFIQUE ÉGLISE DE QUESNEL

A M. le Vicomte Charles BLIN DE BOURDON

Toi, dont le goût exquis, arbitre du vrai beau,
Sut de tant d'ornements décorer ton château,
Daigne souffrir, Bourdon, que je t'offre l'hommage
De vers où je célèbre un magnifique ouvrage.
C'est aux tiens que l'on doit ce chef-d'œuvre brillant;
L'héroïsme pieux fit ce rare présent,
Qui donne un nouveau lustre à ta noble famille
Dont la gloire déjà d'un si vif éclat brille:
Tout retrace chez toi la plus pure Grandeur
D'où s'exhale un parfum d'une exquise douceur;
Tout, dis-je, y peut servir de modèle et d'exemple.
Qui pourrait en douter à l'aspect de ce temple,
De cette œuvre sublime, incomparable don,
Qui, d'Élise, en ces lieux, éternise le nom;
Elle qui, par sa foi, sa vertu singulière,
D'un père magnanime est la digne héritière.

Déjà, frappé de loin par l'aspect imposant
Qu'offre aux regards surpris ce riche monument,
Chacun désire voir cette œuvre merveilleuse,
Et contempler surtout l'héroïne pieuse
Qui, par un trait sublime, en dote son pays,
Non sans gagner de tous les cœurs et les esprits;
Déjà chacun accourt admirer la merveille
Dont le touchant récit frappe partout l'oreille;
Et, soudain, l'œil ravi, l'on se sent transporté,
A l'aspect de ce temple éclatant de beauté:
Son élévation, d'une insigne hardiesse,
Cet ensemble où partout règne tant de noblesse,

Tout y charme à l'envie, tout enchante les yeux,
Tant le spectacle en est noble et majestueux.

Mais si tout doit vanter la vertu magnanime
Qui décore ce lieu d'un monument sublime,
Aucun trait de grandeur à celui-ci pareil,
N'ayant peut-être encore brillé sous le soleil,
Ne doit-on pas aussi rendre hommage au génie
Qui sut, fidèle au goût, faire une œuvre accomplie,
Et de Delefortry, n'omettant pas le nom,
Le placer à côté de celui de Bourdon :
Ces deux noms confondus dans une œuvre immortelle
Se prêtent l'un ou l'autre une aide mutuelle,
Sans Élise on eut moins vanté Delefortry,
Et la gloire d'Élise eut moins brillé sans lui ;
Mais par leur union, ces noms inséparables
Rediront à jamais des faits incomparables.

ORIGINE DE LA FORTUNE

Mes plaintes ont cessé : la fortune ennemie,
Par un retour soudain, s'est enfin adoucie.
Vingt ans elle eut pour moi d'excessives rigueurs ;
Mais je suis maintenant l'objet de ses faveurs.

Voilà comme l'on parle, et ce commun langage,
Se trouve dans la bouche et du fol et du sage ;
Comme si ces vains mots de fortune et de sort,
A qui l'orgueil se plaît à donner toujours tort,
Désignaient rien, sinon des êtres chimériques,
Vains enfants nés jadis des cerveaux poétiques :
Ne pouvant convenir de ses travers honteux,
L'homme, pour s'excuser, les rejette sur eux ;

A des fantômes vains imputant ses folies,
Notre orgueil rougit moins de ses bizarreries.
Or, voilà d'où naquit la folle Déité,
Qui se trahit d'ailleurs par sa mobilité :
Cette inconstante humeur qui fait son caractère,
Prouve suffisamment que l'homme fut son père.

RECETTE D'UN CÉLÈBRE MÉDECIN POUR LA GUÉRISON DES CATARRHES

Un illustre héros qu'un catarrhe rebelle,
Après quatre ans et plus de toux continuelle,
Avait exténué, le privant de repos,
Et redoublant ainsi l'âpreté de ses maux,
Fit appeler enfin un célèbre Esculape
Qui se qualifiait de médecin du Pape.

Après qu'il eut tâté le pouls à son héros :
Abstenons-nous, dit-il, mon fils, de tout propos ;
Le silence peut seul vous sauver de la tombe ;
Pour peu qu'on le viole, il faut que l'on succombe !
Un oncle m'enseigna le secret merveilleux
De triompher ainsi de tout mal catarrheux ;
De paroles, mon fils, faisons donc abstinence,
Et que partout chez vous règne un profond silence.
Pour guérir de ses maux et conserver ses jours,
On doit, sans raisonner, accepter nos secours ;
Notre art ne prescrit rien qui ne soit nécessaire ;
Pour l'avoir méprisé, beaucoup gisent sous terre !
Ah ! gardez-vous, mon fils, d'un semblable malheur
La tendresse parfois nous arme de rigueur,
Tant nous sommes jaloux de conserver la vie
A quiconque, sans crainte, à nos mains se confie.

Afin donc d'arrêter le mal en son progrès,
Soyez, mon fils, soyez docile à nos décrets,
Fuyant comme serpent toute langue maudite,
Ou bien n'attendez plus de moi nulle visite;
Vous livrant à vos maux auxquels je serais sourd,
La haine dans mon cœur remplacerait l'amour!

CÉLÈBRE BATAILLE ÉLECTORALE

Dans la guerre fameuse où pour quelques galettes,
Pichrocole (1) à sa rage, immola tant de têtes,
Quoique toujours vainqueur, l'immortel Grandgou-
N'égala pourtant point le courage guerrier [sier],
Qu'ont déployé chez nous, par leur vaillance rare,
En deux combats fameux, les soldats de Lamare;
Au point que frère Jean, ce héros si vanté,
Leur eût cédé lui-même en intrépidité.

Afin de triompher, tout fut mis en usage;
Force présents devaient enflammer leur courage:
Pour prix de sa valeur, tout généreux soldat
Recevrait de son chef quelqu'insigne verrat,
Quelque noble bélier, quelque poule si belle,
Que d'un seul de ses œufs on emplit sa gamelle.
Plusieurs en pleuraient d'aise, et déjà Babichon
Voyait en son étable, un superbe cochon;
Renand croyait déjà savourer l'omelette
Des œufs que lui pondrait sa sublime poulette;
Argan ne parlait plus que du noble bélier

(1). On lit dans Rabelais, qu'au sujet de six douzaines de fouaces ou galettes, il éclata une furieuse guerre entre Pichrocole et Grangousier. Le moine frère Jean des Entomures, armé d'un bâton de croix, était l'un des plus fameux capitaines de Grandgousier.

Surpassant en hauteur le plus beau limonier,
Et maints preux décorés s'en léchaient les babines.
Mais malgré tant d'engins, de puissantes machines,
Qu'appuyaient les exploits du grand Servatius
Qui se montra toujours digne d'un nom en *us;*
Malgré la noble ardeur de la haute culture
Et des preux qui sous cap, rêvaient sous-préfecture,
Notre camp, s'appuyant sur sa seule valeur,
De tant de fiers héros se vit bientôt vainqueur.

Alors déconcertés, se cachant le visage,
Nos braves ne sont plus si fiers en leur langage;
Plus d'un s'en voulait pendre, et maint riche Crassus
N'ose plus se montrer, tant il en est confus;
Si bien que de cent dans leur troupe ainsi privée,
Pourrait dire: Adieu veau, vache, cochon, couvée!

L'ARCHITECTE ET LE LEVIER

Un architecte un jour fut plein d'étonnement
D'entendre un fier levier lui tenir ce langage:
N'ai-je pas, à mon gré, comme un frêle équipage,
Fait rouler devant moi ce vaste bâtiment,
Cette construction superbe et grandiose, [chose.]
Et qui n'est pas, Seigneur, comme on dit, peu de
Certes, je sais toujours, en levier tout-puissant,
Vous faire, où je le veux, trotter un bâtiment!

Trop superbe levier, répond le maître d'œuvre,
Oses-tu t'applaudir de mon plus beau chef-d'œuvre!
Savais-tu seulement où j'avais le dessein
De placer de nouveau l'immense magasin,
Toi qui, vile matière, et sans intelligence,

N'as qu'une force inerte, une aveugle puissance!
Cesse donc d'être fier de ce que tu n'est pas,
Et laisse au constructeur la règle et le compas.

Ceci peut s'appliquer à la foule ignorante,
Levier toujours docile, en la main trop savante
De ces ambitieux qui pullulent partout
Et qui, pour s'élever, veulent renverser tout;
Tribuns, usurpateurs, tous mettent leur étude,
A séduire, à tromper l'aveugle multitude.

BEAU TRIOMPHE ÉLECTORAL

DU CANTON DE MOREUIL

A M. le Comte DE RIENCOURT, Conseiller général.

Du canton de Moreuil vantons l'intelligence;
On voulait que, feignant une extrême indigence,
Il allât au dehors bassement mendier
Un valet du pouvoir pour digne conseiller;
Comme s'il eût manqué chez lui d'hommes capables,
De dignes citoyens, de sujets honorables;
L'heureux choix qu'il a fait prouve suffisamment
Qu'on peut trouver chez lui plus d'un homme éminent;
D'autant plus qu'il n'est pas le seul homme d'élite;
Qu'il s'y rencontre encor plus d'un rare mérite:
De Rougé, Doria, Bourdon que tant de voix
Eussent pu préférer à M. Jolibois.

Honneur donc à Moreuil qui, par un choix très digne,
Sut vaincre et faire voir une sagesse insigne.

LES CHIENS DE LA SOMME

A M. le PRÉFET

Devenus sans sujet, l'objet de votre haine,
Vous nous traitez, seigneur, bien rigoureusement,
Quand vous nous condamnez à rester à la chaîne!
Nous ne méritons pas un pareil traitement.
Mais quoi! pour nous frapper de rigueurs si cruelles,
Avons-nous conspiré, sommes-nous des rebelles?
Le parjure chez nous fut toujours inconnu:
Jamais nul n'a pu voir broncher notre vertu.
L'homme qui, trop souvent, foule aux pieds sa parole,
De la fidélité vante en nous le symbole:
Il sait que, quelque soit son rigoureux destin,
Du tyran qui le frappe un chien lèche la main.

Dirai-je en quelle estime, autrefois dans la Grèce,
Nous tenait hautement la cynique sagesse,
Diogène, Ménippe et tant de fiers rivaux
Qui se glorifiaient d'être en tout nos égaux,
Cela, certes, pour nous n'est pas petite gloire:
Vous ne l'ignorez pas, vous qui savez l'histoire.
Cependant quelque traître, en mouchard odieux,
Aura pu lâchement nous noircir à vos yeux,
Nous aura fait passer pour des fusionnistes,
Des ennemis de l'ordre, ou des socialistes;
Nous que cite un auteur pour confondre Proudhon
Ce brutal ennemi de la possession;
Nous les défenseurs nés du maître et de la chose,
Et qui veillons pour lui la nuit quand il repose.
Vos lois sans nous, seigneur, resteraient sans effets,
Tant serait infini le nombre des méfaits; [darmes:]
Sans nous, dis-je, il faudrait d'innombrables gen-

C'est à nous chaque jour que Mandrin rend les armes;
Le plus hardi voleur de la grande Cité,
Par le moindre de nous se voit déconcerté.

Je l'ai prouvé, seigneur, c'est donc une injustice
Qui nous force à subir un si rude supplice;
Révoquez donc enfin un arrêt trop cruel,
Ou craignez à bon droit le sort de Jézabel!

PROUDHON ET LE CHIEN

Oui, le Ciel, ô Proudhon, veut la propriété,
Et le chien contre toi prouve cette vérité.

Dans quel but, en effet, cet animal fidèle
Fut-il mis près de nous comme une sentinelle,
Sinon pour protéger ce que nous possédons,
Contre les attentats des Cartouches proudhons.

Je moissonne mon champ, et la chaleur brûlante
M'oblige à déposer ma veste trop pesante.
Mon chien, qui le remarque, en gardien prévenant,
Va vite se poster auprès du vêtement:
Tout voyageur alors, à bon droit le redoute,
Et l'évite avec soin, en poursuivant sa route;
Vainement je m'éloigne et porte ailleurs mes pas,
Toujours près du dépôt, Fox ne le quitte pas.

Lorsque tout dort, c'est lui qui veille sur la ferme,
Dont il est seul alors le rempart le plus ferme:
Nul n'en peut approcher, que par ses aboiements,
Il n'en donne aussitôt l'alerte à tous mes gens,
Ne permettant jamais, par un lâche mutisme,
Qu'on me fasse visite au nom du communisme.

Que quelqu'animal même, au logis étranger,
Ose venir des miens le dîner partager,
Fox aussitôt s'élance, et lui donnant la chasse,
Par maint et maint aboi, le repousse et le chasse !
Il sait donc, par instinct, ô Proudhon, que ce bien
N'est pas comme tu dis à tous, mais qu'il est mien ;
Il le sait, et c'est Dieu qui le lui fait connaître : [maître,]
Le chien donc, mieux que toi, peut nous servir de
Etant beaucoup plus clair en ses doctes leçons,
Que ne le sont chez nous tant d'orgueilleux Proudhons.

LES JOYEUX COUPS DE BATON.

Un niais qui certain soir, regagnant sa maison,
Par méprise, reçut force coups de bâton,
Dit en faisant entendre un grand éclat de rire :
Ha ! ha ! sera-t-il bien attrapé le beau sire ;
Il m'a pris pour un autre, en frappant comme un sourd.
Ce que c'est de n'y voir pas plus clair qu'en un four !

ÉTRANGE LETTRE PASTORALE

OU LE SUFFRAGE UNIVERSEL AU MONT SINAÏ

Pour mieux servir de lumineux fanal,
Montez, Ximène, au rang de cardinal;
Nul jusqu'ici, par sa rare science,
N'eut plus de droit au titre d'éminence.

Venez ouïr un éloquent prélat
Parler du ciel en grand homme d'Etat;
Comme soudain un torrent de lumière,
A flots pressés frappe votre paupière.

Tel, quand Phébus perce un nuage épais,
Tout brille alors de l'éclat de ses rais;
Telle du saint l'abondante faconde,
Comme un torrent tout-à-coup nous inonde.

O vous l'honneur des beaux siècles passés,
Claude et Jurieux vous êtes éclipsés;
Vous dites bien: la tourbe est souveraine,
Mais non que Dieu lui-même la fit reine;
Ximène a seul dévoilé ce secret:
Pour les humains quel immense bienfait!
Puisque par lui cessent tous les orages
Qui, trop souvent, causent tant de naufrages.

Que le pouvoir, dit-il, est précieux,
Et qu'à la fois il est mystérieux!
Mais pour quiconque aspire au rang suprême,
Diversement s'acquiert le diadème.
Saül jadis ne l'obtint chez l'Hébreu,
Qu'à la faveur d'un port majestueux.
Le voyez-vous, leur dit le saint prophète,
Comme sur tous, il élève la tête!

Tant que dura l'Empire des Germains,
L'élection y fit les souverains;
Même chez nous, pour parvenir au trône,
C'était au choix qu'on devait la couronne;
Mais admettant enfin l'hérédité,
Ce droit nouveau fut longtemps respecté.
Le trône alors rendu beaucoup plus stable,
Avec le temps devint inébranlable.
Aussi, dès lors, les rois mieux affermis,
Ne songent plus qu'à l'honneur du Pays;
A réunir province par province,

Incessamment travaille chaque prince,
Créant ensemble et sa vaste unité,
Et tous les biens nés de la liberté;
De leurs sujets qu'ils ont trouvés esclaves,
Ces Rois tribuns briseront les entraves;
Non sans gagner, par de si grands bienfaits,
L'affection de ces mêmes sujets,
De qui l'amour et la reconnaissance,
Faisaient l'appui de leur vaste puissance;
Tout gravitant vers un centre commun,
Les cœurs de tous alors ne faisaient qu'un.

Mais depuis que maint funeste génie,
Au nom menteur de la philosophie,
Semant le trouble et la division,
A parmi nous brisé cette union,
Et qu'en prêchant l'amitié fraternelle,
Il n'a soufflé qu'une haine mortelle,
Sapant ensemble avec l'antique foi,
De tout pouvoir l'indispensable loi;
Depuis le jour qu'un effroyable crime
A sous nos pas entrouvert un abîme,
Et que du choc d'un coup si violent,
Tout s'ébranla jusqu'en son fondement;
A tel point que plus mourant que le sable,
On ne peut plus y rien fonder de stable;
Pour y rasseoir l'antique fondement
Dieu fera-t-il un miracle éclatant!
Quand, dis-je, enfin le droit héréditaire,
Brisé, rompu, semble mis en poussière,
Les vains débris de l'antique pouvoir,
D'être rejoints ne laissant plus d'espoir,
Que pouvons-nous, hélas! mon très cher frère,

Que nous ranger sous l'appui tutélaire
Qui nous sauva des monstres dévorants
Qui nous allaient engloutir dans leurs flancs :
L'affreux Dragon, aux têtes renaissantes,
Il l'a dompté par ses armes puissantes !

Mais quand, touché d'un service si grand,
Le monde entier en est reconnaissant ;
Quand tout exalte une action si belle
D'où rejaillit une gloire immortelle,
Par un parti, trop fier de sa vertu,
Un tel bienfait est pourtant méconnu !
Granier et moi, malgré tout notre zèle,
Ne pouvons rien sur ce parti rebelle ;
Plus on lui parle et plus il semble sourd ;
Il vous nierait la lumière en plein jour.
Mais laissons là cette caste indocile,
Seule à l'écart bouder avec Achille :
Ayant pour lui huit millions de voix,
César peut bien s'en consoler, je crois !
Ces fiers mortels ne savent pas comprendre,
Et rien jamais ne peut leur faire entendre,
Que quand le droit proscrit depuis longtemps,
Voit déserter ses plus chauds partisans,
L'homme prudent, jaloux de son bien-être,
Sans hésiter, s'attache au nouveau Maître.

Mais, dira-t-on, reconnaître un pouvoir,
Contre le droit, l'honneur et le devoir,
Que votre erreur, ô mon fils, est extrême !
Le Peuple seul donne le diadème :
Je vais prouver, l'Écriture à la main,
Que de tout temps le Peuple est souverain,

Et qu'en lui seul, la suprême puissance,
Comme en sa source a toujours pris naissance.

Lorsque Moïse, au haut du mont Sina,
Eut recueilli ce que Dieu lui dicta,
Ne dit-il pas à la foule assemblée,
Et de frayeur éperdue et troublée :
Prêtez l'oreille, ô peuple, écoutez-moi ;
L'approuvez-vous cette divine loi ?
Venez sans crainte au pied de la tribune,
Déposer tous vos bulletins dans l'urne ;
Par oui, par non, votez tous librement,
Dieu veut avoir votre consentement.

S'ils ont dit oui, par peur de son tonnerre,
Toujours est-il qu'ils pouvaient le contraire.
Donc c'est au peuple à donner le pouvoir ;
Donc, s'y soumettre est pour tous un devoir.

Soit ; mais le sens qu'on prête à l'Écriture,
Renverse ici l'ordre de la nature :
Un père alors, soumis à son enfant,
Ne peut plus rien sans son consentement ;
A son valet doit obéir le maître,
Et les troupeaux mènent leurs gardiens paître.
Donc, il est clair qu'en ceci, Monseigneur,
Votre science a joué de malheur,
Et qu'abusant par trop de votre étude,
Vous vous jetez tout entier dans l'absurde ;
Vous faites plus, votre citation,
Met l'écriture en contradiction.

Donc, Monseigneur, par un excès de zèle,
Pour une cause humaine et temporelle,
Plus ennemi que ne le fut Jurieux,

Vous trahissez et la terre et les cieux;
Et ravalant la majesté suprême,
Vous l'outragez par un affreux blasphême.

Ah! si Bossuet renaissait tout-à-coup,
Sa foudre ici frapperait plus d'un coup!
Il vengerait la trop funeste injure
Faite par vous à la sainte Écriture;
Il vengerait le coupable abandon
Du droit trahi par votre ambition,
Qui, recourant à maint lâche artifice,
Veut se donner Dieu même pour complice!...

Mais je me tais; de ce trop long récit,
J'ai pu, du moins, tirer que profit;
En combattant l'énorme extravagance,
Ou si l'on veut l'incroyable démence,
J'ai retiré quelque chose de bon,
Puisque par là j'ai vengé la raison.

L'ÉMULE DE BISMARK.

Un fervent patriote, émule de Bismark,
Qui se nomme en patois Granier de Cassagnac,
Comme lui rêve aussi de plus vastes frontières;
Du haut de la tribune, à nos forces guerrières,
Ce héros ose dire: en avant! en avant!
Que l'Empire par vous reprenne enfin son rang;
Jusques aux bords du Rhin reportez nos frontières,
Rendez-nous, mes amis, d'invincibles barrières:
La gloire vous sourit; un geste de sa main,
Vers un si noble but, vous montre le chemin.

Qu'il est beau, mes amis, de mourir pour la gloire,
Quel charme, par sa mort, d'enfanter la victoire !
D'un glorieux trépas soyez fiers, mes amis ;
Si je deviens Préfet dans ce pays conquis,
Je vous promets à tous un solennel service ;
Le trombonne allemand y fera son office : [morts,]
Quel charme alors pour vous, quel charme pour des
De nous avoir du Rhin fait conquérir les bords.

Ainsi, dans sa démence, aux troupes qu'il cajole,
Parle dans Rabelais, le héros Pichrocole.

LE LIBRE-PENSEUR

De ce culte où reluit la plus haute science,
Le pédant Ste-Beuve abjure la croyance,
Ou plutôt fait semblant de briser un lien
Chimérique à ses yeux, puisqu'il ne croit à rien.
Il fait sonner bien haut qu'il est un penseur libre;
Tout mortel ici-bas jouit du même titre;
Mais l'on sait qu'il n'est rien qu'un singe d'arouet,
Qu'il cite à tout propos, un docte perroquet,
Et que malgré son ton de haute suffisance,
Ce n'est jamais par lui, c'est par autrui qu'il pense.

Déjà maints jeunes fous, ennemis de tout frein,
Répètent à l'envie ces grands mots pour refrain :
Je suis libre-penseur, le fait est authentique,
Et j'en possède même un titre magnifique;
Je suis libre-penseur ; grâce au bon Alcénas,
Un flambeau lumineux éclaire enfin mes pas.
Et nos gens n'ayant plus ni culte, ni morale,
Et vivant désormais d'une vie animale,

Sont enfin transformés, séduits par de grands mots,
En bêtes sans raison, en pauvres animaux.

Un journal progressant, comme fait l'écrevisse,
Se plaît à patronner nos compagnons d'Ulysse,
Qui, goûtant les douceurs d'un breuvage enchanté,
Et mêle d'un poison avec art apprêté,
Reproduisent chez nous cette métamorphose
Qui mit le pauvre Ulysse aux abois, non sans cause.

Tel se posant déjà l'égal de son cheval,
Prétend n'être rien plus que n'est cet animal;
Et son journal soudain de célébrer sa gloire,
Non sans flatter mon fou d'un haut rang dans l'histoire;
Tel autre non moins vain, se pose en renégat,
Et d'obscur qu'il était, le voilà plein d'éclat :
Il s'établit entre eux un combat de démence,
Où l'on donne au plus fou le haut prix d'excellence;
Bref, comme dit Reignier, nos faquins vaniteux
Pissent au bénitier afin qu'on parle d'eux.

Mais quoi qu'en dise enfin l'orgueil de Ste-Beuve,
Le culte du chrétien, tout en offre la preuve,
Sur tout autre ici-bas, est fécond en bienfaits;
L'Europe et l'Amérique en goûtent les effets;
Ce culte, œuvre sublime, est si plein d'excellence,
Il renferme en son sein tant de haute science,
Que quiconque, abhorrant les leçons d'un faquin,
De son impiété n'a pas bu le venin,
Fait des vœux pour qu'un jour il embrasse le monde,
Et de son influence, en tout lieu le féconde.

Que de peuples encor privés de ses bienfaits;
Que d'hommes opprimés conduits à coups de fouets,
Sous des maîtres cruels tenus en servitude,

Ou sous des dieux grossiers, des prêtres sans étude,
Abrutis par un culte absurde, extravagant,
Où tout choque l'esprit, où tout est rebutant!
Nos penseurs pensent-ils aux biens dont ils jouissent;
Veulent-ils que des fous enfin les leur ravissent.
C'est au culte chrétien qu'ils doivent des bienfaits
Dont tout homme de sens doit bénir les effets;
C'est ce culte chez nous qui bannit l'esclavage,
Et qu'exalte à bon droit tout véritable sage.

Cessons donc, mes amis, de croire aux charlatans;
Repoussons loin de nous ces docteurs impudents;
Le culte du chrétien est un culte sublime
Qui doit nous enflammer d'un zèle magnanime.

LE SUISSE DE PAROISSE.

Que nous puissions d'un suisse, en son riche équipage,
Sans rire, envisager le plaisant personnage,
Sans trop d'étonnement on peut le concevoir ;
Tant la longue habitude a sur nous de pouvoir ;
Mais jamais étranger, présent à nos offices,
Sans rire n'a pu voir l'attirail de nos suisses ;
Surtout quand il comprit quel rôle extravagant
Joue en nos temples saints, cet officier plaisant,
Qui tantôt l'arme au poing, gravement s'y promène,
Pour y servir à tous de brave croquemitaine ;
Tantôt, pour s'y donner une pose d'acteur,
Les deux bras étendus, semble un indicateur
Qui montre de la main au voyageur sa route,
Et met, par ce moyen, son esprit hors de doute.

Aussi demande-t-on si le clergé français
Se plait à rendre ainsi ses paroissiens distraits ;

S'il veut les divertir par l'image grotesque
Du travestissement héroïco-burlesque
De ce preux suranné dont l'énorme chapeau
N'abrite bien souvent qu'un fort étroit cerveau,
Et qui mêlant aux voix, cent coups de hallebarde,
Aux carreaux ébranlés cause mainte lézarde ;
Et pour tout dire enfin, si ce bel officier
Est payé dans le but d'empêcher de prier ;
Car pour nous y distraire et troubler un office,
Personne assurément ne l'entend mieux qu'un suisse.

LE VOLEUR QUI SE VOLE LUI-MÊME

A ma Mère.

Un bon vieux laboureur, homme juste et pieux,
Dont le ciel se plaisait à combler tous les vœux,
Lui prodiguant toujours ses dons et ses largesses,
Voyait ses champs couverts d'abondantes richesses,
Et louait Dieu surtout des superbes froments
Dont les guérets pour lui se chargeaient tous les ans.
Un autre en fut jaloux, et poussé par ce vice
Si commun de nos jours, et qu'on nomme avarice,
Le malheureux conçut le coupable dessein
D'aller piller de nuit le champ de son voisin.
Il a double moisson, dit-il, et l'Abondance
Semble lui prodiguer ses dons de préférence ;
La terre est pour moi seul d'un si mince rapport,
Qu'il faut que le sournois m'ait jeté quelque sort ;
Rien ne me tourne à bien, hélas ! quoique je fasse ;
Mais je veux, cette nuit, tout remettre à sa place,
Et me venger enfin. Ainsi dit l'envieux,
Croyant justifier son dessein odieux.

Leurs champs étant voisins, et leurs blés en javelle,
Jamais occasion n'avait été plus belle.
Quand il croit donc qu'enfin tout sommeille, tout dort,
Seul et sans nul témoin, à pas de loup il sort ;
Se dirige éclairé par une sombre lune,
Vers les deux champs couverts de leur moisson
Et là, sans perdre temps, vite de vous raffler [commune];
Ce que l'autre a de trop, pour les parts égaler ;
Mais en voleur modeste et sans gloutonnerie,
Qui n'en veut enlever qu'une honnête partie,
Environ la moitié, sans rien prendre de plus,
N'étant pas de ces gens aux appétits goulus.
Mais le trouble où le jette une action coupable,
Vous fait prendre le change à cet homme damnable,
Qui, croyant du voisin la javelle éclaircir,
Lui-même de son blé travaille à la grossir.
Aussi le lendemain, oh! quelle est sa surprise,
En voyant, au grand jour, sa fatale méprise !
Immobile d'abord à peine il croit ses yeux;
Puis il pleure, il se bat, s'arrache les cheveux ;
Et cédant à l'excès de sa douleur poignante,
Il exhale en ces mots, sa plainte déchirante :
Quoi! de ses propres mains, dit-il, s'être volé,
Et dans le champ d'un autre avoir porté son blé !
Ah! nuit, cruelle nuit! et toi, lune trop pâle,
Que ta sombre lueur, hélas! me fut fatale.
Ah! trop funeste erreur! Non, jamais rien de tel
N'avait jusqu'à ce jour été vu sous le ciel !
C'est vous traîtresses mains par votre aide perfide
Qui m'avez enfoncé le poignard homicide.

Son mortel déplaisir est d'autant plus cuisant,
Qu'il n'en saurait choisir que lui pour confident,
Et qu'il ne doute pas qu'une telle méprise

Aux railleurs pour jamais ne doive donner prise :
Aussi pour se punir d'une semblable erreur,
On dit que d'un long jeûne il doubla la rigueur.

Puissent toujours ainsi se prendre dans leur piége
Ces fripons dont le nombre en tous lieux nous assiége;
Car rien n'est plus commun, et ce métier nouveau
A gens de tous états semble aujourd'hui si beau,
Que moi qui contre lui prends ici la férule,
J'en serai par beaucoup traité de ridicule.

LA BATTUE MUSICALE.

Dans une antique auberge, habitacle sauvage,
Située en plein air sous la voûte des cieux,
Deux fiers chasseurs un jour humaient à qui mieux
D'un jus doux et vermeil, délicieux breuvage; [mieux]
Quand l'un de nos héros, de fatigue perclus,
Et croyant pour jamais tous ses membres rompus
D'avoir, encore à jeûn, franchi tant de rigoles,
Tant de fossés, tant de ravins,
Tant d'ornières et de chemins.
Je n'en puis plus, dit-il, et pour mille pistoles,
Je ne voudrais refaire un semblable trajet :
Pieds, chevilles, talons, tout est en marmelade ;
Heureux si j'en sortais pour n'être que malade ;
Mais j'en mourrai, mon cher! tiens, mon pauvre mollet
Me bat si fortement et la douleur est telle
Qu'on ne souffre pas plus même de la gravelle.
Là-dessus par bonheur survient un savoyard,
Fort à propos pour rendre à nos chasseurs la joie :
Car ce gai pélerin, digne enfant de Savoie,
Était, selon l'histoire, un habile Mozart.

A son col suspendu, par une humble bretelle,
Il portait l'instrument que nous appelons vielle ;
Et fier de son talent, il essayait parfois,
Certains airs montagnards, au moins du bout des doigts.
Tu boiras bien, dit l'un, un coup ou deux, je gage ?
Sans doute tu reviens de fêter au village ?
Eût-on force danseurs ? fit-on doubles profits ?
Ah ! Messieurs, je reviens d'un bien triste pays
Où j'ai donné pour Dieu, ma musique et ma peine.
— Faisons une battue à travers cette plaine,
Au son mélodieux de ton noble instrument,
Ajoute, tout-à-coup, le chasseur en riant ;
Prends le large, compère, et, chatouillant ta vielle,
Fais faire à nos levrauts de si nobles élans,
Que, plus prompts que la flèche, ou l'agile hirondelle,
Ils semblent, comme on dit, voler à tire-d'aile :
Tu recevras le prix de tes rares talents ;
Car ce qu'on fait pour nous, on sait le reconnaître.

Voilà donc mon vielleur qui se jette en pleins champs ;
Et, courant en zig-zags les plus divertissants,
De manier sa vielle en virtuose, en maître,
Ou tel qu'il croit du moins bonnement le paraître.
Sitôt la gent peureuse, à ce bruit surprenant,
Bondissant à l'envi, petite queue au vent,
En manière d'aigrette,
De plume ou de cornette,
De voler, comme un trait, droit à nos preux chasseurs,
Ses bourreaux, ses tyrans, ses exterminateurs,
Qui sourdement postés au bord d'une ravine,
De leur terrible carabine,
Vous couchent raide morts, maints lièvres malheureux
Dont les corps palpitants jonchent bientôt ces lieux.

Or, comme vite après l'héroïque tuerie,
Mon vielleur s'en venait réclamer du chasseur
Le légitime prix d'un pénible labeur :
Ingrat, dit ce dernier, as-tu l'effronterie
D'oser nous demander, après avoir vidé
Deux cruches de vin pleines,
Ce que tu viens nommer le loyer de tes peines !
Malheureux savoyard, songe à ton procédé,
Et bénis Jupiter si je te fais la grâce
De ne t'étendre pas tout raide sur la place !
Vraiment je suis trop bon ;
Je devrais l'envoyer là-bas, de compagnie,
Demander son salaire au farouche Pluton ;
Mais je veux par pitié lui conserver la vie.

C'est ainsi qu'au Mogol, on voit les grands seigneurs
Récompenser les soins de leurs vieux précepteurs.

LE PLAIDEUR

OU LA TRAPPE AUX SANGLIERS.

A mon Père

C'est à bon droit que l'on fuit les procès ;
Ils ont parfois de funestes effets,
Ainsi que va le prouver une histoire
Que le lecteur à peine pourra croire,
Tant le récit en paraît surprenant.
Rien de plus vrai que ce fait cependant.

Certain picard, en dépit de sa dame,
Voulut plaider, pour la laver du blame
Dont la chargeait un voisin insolent,
Qui la frondait partout indignement.

Oui, dit l'époux, transporté de furie,
Je vengerai l'honneur de mon amie,
De mon Agnès qui m'a toujours chéri,
Plus que jamais ne fut aucun mari ;
De mon Agnès si sage, si parfaite ;
Je me pendrais plutôt à mon poirier,
Que de l'entendre ainsi calomnier ;
Je plaiderai, j'en jure sur ma tête,
Oui, foi de Jean, quand je devrais manger
Notre maison et notre potager.
Ainsi conclut dans sa cervelle chaude,
Notre picard qui ne se croit pas Claude.

Au jour marqué voilà donc mon plaideur,
D'un pied léger qui vole à l'audience,
Devant Thémis à la juste balance,
Pour faire rendre à sa femme l'honneur
Qu'on lui ravit avec tant d'impudence.
Mais en chemin plus tôt qu'il ne fallait,
Pour mieux jouir de la belle nature
Qui lors avait sa plus riche parure,
Il se détourne et prend par la forêt (1),
Se proposant d'y cueillir la fleurette,
Et d'écouter la joyeuse fauvette,

Arrivé donc en ces aimables lieux,
D'explorer tout d'un regard curieux,
Mêlant sa voix retentissante et claire,
Aux doux concerts des oiseaux de ces bois;
Il voudrait être en cent lieux à la fois,
Tant chaque objet à son âme sait plaire.
Ombrages frais, gazons semés de fleurs
Dont les parfums ont d'exquises douceurs ;

(1) La forêt de Boves.

Ramiers perchés sur les sombres allées ;
Daims et chevreuils, fuyant par les foulées,
Tout a pour lui d'invincibles appas.
Mais, ô danger d'un plaisir éphémère,
Soudain notre homme a trébuché sous terre !
L'abîme noir s'est ouvert sous ses pas !
Il n'attend plus qu'un horrible trépas !
Jamais des cieux la clarté bienfaisante
Ne doit frapper sa paupière tremblante ;
Tout n'est qu'horreur en cet affreux séjour
D'où l'on n'espère, hélas ! aucun retour !
O chère Agnès ! ô moitié de moi-même !
Que ne sais-tu mon désespoir extrême !
Que ne sais-tu... pour surcroît de frayeur,
Tombe à l'instant un sanglier énorme.
L'homme à ce coup sent la froide sueur :
Il n'est de vœux qu'en son cœur il ne forme,
Pour détourner la rage et la fureur
Du monstre affreux, qui, de ses dents tranchantes,
Va déchirer ses entrailles fumantes,
Va l'immoler à sa férocité !
Mais l'animal, non moins déconcerté,
Ne songe à rien qu'à sa captivité.
Coups de boutoir de pleuvoir par centaine,
Pour démolir la prison souterraine :
En vrai sapeur il décharge ses coups.
Son compagnon, cependant à genoux,
Loin de l'aider, s'épuise en litanies,
En oraisons, en plaintes infinies.
Mon Saint-Patron, redit-il en son cœur,
Saintes et Saints, ô quel est mon malheur !
Je vais périr englouti sous la terre !
Reine des cieux, des affligés la mère,

Des malheureux et des pauvres reclus,
Ah! secours-moi, je ne plaiderai plus!

Le sanglier cependant touche au terme
De se tirer du gouffre qui l'enferme :
Il est dehors; et, sans lui dire adieu,
Il laisse seul le plaideur en ce lieu,
Qui n'ose encor dissiper ses alarmes.
Sortant enfin, il lève vers les cieux
Des yeux contents bien qu'encor plein de larmes
Pour bénir Dieu d'un don miraculeux ;
Puis, maudissant les procès en son âme,
En toute hâte, il retourne à sa dame
De son histoire apprendre le récit,
Mille fois mieux que je ne l'ai redit.

BONNE LEÇON

D'UN DOMESTIQUE A SON MAITRE.

Au comique voleur qui par erreur extrême,
Crut voler son voisin et se vola lui-même,
Je veux joindre celui qui fut également,
Pris en son propre piége, encor plus joliment.
C'était un aubergiste, à ce que dit l'histoire,
Et le récit suivant, sans peine le fait croire.
Il dit donc un beau jour à l'un de ses valets :
C'est bientôt, notre ami, la fête du village ;
En l'honneur de Margot il faut se mettre en frais,
Payer les violons, tirer, selon l'usage,
A maints jeux différents; sans parler des cadeaux
Que doivent aux beautés les jeunes damoiseaux.
Aurais-tu dans ta bourse, ô mon pauvre Champagne,

De quoi faire ces frais, en généreux amant ?
Hélas! non! — Mets-nous donc aux limons la jument,
Et va t'en, de ce pas, dîmer vers la montagne.
Hem! — Quoi! hem! n'ai-je pas moi-même plusieurs [champs]
Qui peuvent, sur ce point donner le change aux gens ;
Va donc, et, sans rien craindre, exerce le dîmage,
En habile garçon, dans tout le voisinage :
Je n'exige de toi, quel que soit ton butin,
Tant je t'aime, mon fils, que la moitié du gain.
Le valet peu surpris d'un semblable langage,
(Car il n'en était plus à son apprentissage)
Fait semblant d'y souscrire; et, déployant son fouet,
Est en moins d'un instant par delà la forêt,
Impatient qu'il est de donner à son maître
L'excellente leçon que mérite le traître.
Arrivé sur les lieux, il va donc bravement
De celui-ci tout droit dîmer le propre champ ;
Après quoi, sans rien craindre, il revient plein de joie
Vers ce maître charmé d'une si bonne proie,
Et qui, pour en marquer tout son contentement,
Dans ses bras paternels le serre étroitement.

Le dîmage battu, sans plus longtemps attendre,
On le porte au plus vite au marché pour le vendre ;
Et déjà nos gaillards s'en partagent le prix,
Sans noise, et comme il sied à d'honnêtes amis.
Tout va bien jusqu'au jour de serrer dans la grange
Les présents de Cérès; mais ce jour là tout change.
Comment! si peu d'avoine en ce fertile champ,
Quand partout l'abondance est si grande cet an,
Dit le maître : Aurais-tu par hasard pris le change,
Et dîmé sur le mien, faute d'attention ?
— Me serais-je, Monsieur, fait fourrer en prison ?

Vous m'avez commandé de voler; par prudence,
Je crus vous en devoir donner la préférence.

Pour un tout autre cas le maître furieux,
Contre ce domestique eût fait un bruit affreux;
Mais il fallut ici dévorer en silence,
Et sa friponnerie, et son impertinence.

L'AMANT SOURD A ÉLISE

Il était une belle à nulle autre pareille
Qu'on vantait en tous lieux ainsi qu'une merveille,
Et qui pourtant s'éprit pour un stupide sourd,
Pour un franc malotru de corps et d'esprit lourd,
Et des plus idiots le jouet ordinaire.
Tels sont souvent les jeux de l'enfant de Cythère.
La mère de la belle en était aux abois:
Prières, pleurs, soupirs, tout y perdait ses droits.
En vain elle espérait, à force d'éloquence,
Éteindre de ses feux l'ardeur, la violence,
Rien n'en venait à bout. Hélas! s'écriait-on,
Voir cette pauvre enfant, plus douce qu'un mouton,
Devenir tout-à-coup indocile, entêtée,
Et pour semblable souche à tel point emportée!
J'en mourrai de douleur! Fatal aveuglement
De s'obstiner ainsi, seule en son sentiment,
Sans consulter que soi, malgré sa pauvre mère.
Hé quoi! je verrai donc une fille si chère
S'épuiser à souffler dans un affreux cornet
Sans pouvoir faire entendre un seul mot au benêt;
Une souche, un tronc d'arbre ayant meilleure ouïe,
Que l'homme auquel, hélas! elle veut être unie?
Mais avez-vous songé qu'avec un tel époux,

Il faut sacrifier les plaisirs les plus doux :
Jamais aucun propos sans une extrême peine ;
Quatre mots décousus, tout au plus, par semaine ;
Une bouche béante et des yeux effarés,
Voilà, ma belle enfant, ce que vous obtiendrez.
Et si dans son esprit entre la jalousie,
Ah ! redoutez alors sa brutale furie.
Vous savez le proverbe, il frappe comme un sourd.
Il n'est point pour ces gens de bâton assez lourd.
Une épouse, il est vrai, par quelque propos tendre,
Peut calmer un mari, mais faut qu'il puisse entendre.

Malgré ce beau sermon, la belle, au même instant,
Œillades recevait, en rendait tout autant ;
A tel point que la flamme en son âme épandue
Agitait tous ses sens, la rendait éperdue ;
Si bien que craignant tout pour un objet si beau,
La mère résolut de laisser couler l'eau ;
Mais déjà notre amant n'a plus rien qui sait plaire,
Ni rien qui sait charmer, depuis que la maman,
Au lieu de le chasser le souffre à chaque instant.
Tout choque en sa personne, ainsi qu'en sa manière,
Son nez, ses yeux, sa bouche et son geste et son ris
Excitent de la belle un superbe mépris ;
En moins de quatre jours l'on reçoit même en forme
De la capricieuse un congé de réforme.

Tel est souvent l'esprit de contradiction
D'une folle jeunesse, à l'âme un peu trop fière,
Que pour lui faire rompre une inclination,
Il faut bien se garder de s'y montrer contraire.

LES ÉPOUX ÉCONOMES

L'ÉPOUX.

Ma fille, il ne faut pas prodiguer notre foin :
Jusqu'en juin bien souvent nous en avons besoin ;
On ne saurait user de trop de prévoyance,
Et qui vit sans prévoir, trouve enfin l'indigence.
Le printemps d'ordinaire a des retours fâcheux ;
Quelquefois même avril se montre rigoureux :
Et l'on dit en picard qu'il suffit qu'une vache
Soit assez forte en mars pour porter une *agache*.

L'ÉPOUSE.

Donnez-nous donc l'exemple, ô mon cher Bonavoine:
Je viens de ramasser encor trois grains d'avoine
Que les poules tantôt avaient laissés là-bas,
N'ayant pu terminer leur copieux repas;
Soyez donc moins prodigue : une main dépensière
Conduit en peu de temps les gens à la misère.

L'ÉPOUX.

Funeste erreur!... Peut-être un épervier là-haut,
En planant les aura fait déloger trop tôt;
Mais du moins voyons-nous, grâce à ta vigilance,
Combien il faut en tout de soin et de prudence:
Mets ces grains dans le sac, ce sera pour demain.

L'ÉPOUSE.

Une autre fois, mon fils, chargez moins votre main.
Mais quand on est tombé dans un tel gaspillage,
On doit se retrancher et vivre de ménage.
Ainsi contentons-nous durant ce mois entier,
D'un fromage entamé le vingt du mois dernier :

Je le trouve excellent, et j'aime les marolles
Cent fois mieux que ces mêts cuits dans des casserolles.
D'ailleurs tout renchérit: œufs, beurre, fruits, pru-
Oignons, carottes, choux, lentilles, haricots; [neaux,]
Et la viande est d'un prix qui veut que par prudence,
Mon fils, nous en fassions une longue abstinence.

L'ÉPOUX.

Ma bonne, c'est bien dit, j'approuve tes raisons,
Et pense aussi qu'il faut que nous nous retranchions:
On ne peut à ce prix user de ces denrées,
Et leur grande cherté doit les rendre sacrées.

L'ÉPOUSE *(avec transport)*.

Bonavoine, ô mon fils, que deux cœurs sont heureux,
Quand ainsi pour leur bien ils sont unis entre eux,
Faisant paraître en tout la sage économie
Qui fait seule, ici-bas, le bonheur de la vie.
Mais il est temps déjà de penser au dîner:
Servons donc le restant de notre déjeûner;
Car vous savez, mon fils, que l'on n'est vraiment sage
Qu'en ne laissant jamais rien perdre en son ménage.

L'ÉPOUX *(avec transport)*.

Que béni soit le jour où le ciel me fit don
Du trésor précieux de ma tendre Suzon!
Ah! viens que je t'embrasse, aimable tourterelle,
Qui sait pour notre bien brûler d'un si beau zèle,
Viens, je veux t'assurer que désormais m'amour,
Tu ne trouveras plus aucun grain dans la cour;
Que poules ni dindons, tant je tiens à te plaire,
Ne recevront jamais plus que leur nécessaire;
Et qu'enfin tu n'auras, foi d'économe époux,
Jamais, au grand jamais, à te plaindre de nous.

INCONSÉQUENCE DE L'ORGUEIL

L'homme superbe et vain, dans son aveuglement,
De lui-même toujours se montre fort content;
Et, malgré ses défauts et sa malice extrême,
Il se croit volontiers la perfection même.

Ecoutez ce docteur en tous lieux si vanté,
Et qui passe à ses yeux pour un grand philosophe
Que Minerve habilla de sa plus fine étoffe.
Le chat, vous dira-t-il, est plein de cruauté;
Il tient du tigre, et semble être encor plus féroce:
Se jouer de sa proie, ô barbarie atroce?

Ayant philosophé de la sorte, Rousseau
Appelle au même instant son fidèle Mireau,
Prend son fusil et part explorer la campagne,
Se dirigeant d'abord tout droit vers la montagne.
Bientôt d'un plomb mortel il atteint trois perdreaux
Dont l'aile n'avait pu les soustraire à sa rage;
Haut exploit qui le rend plus ardent au carnage.
Mireau, l'instant d'après, fait partir deux levrauts;
Notre sage les suit, et, de deux coups de foudre,
Au détour d'un bosquet, les étend sur la poudre.
Las enfin et tout fier de ses assassinats,
Il revient en blâmant la cruauté des chats; [quence.]
Tant l'homme en son orgueil est plein d'inconsé-
Le plus fou bien souvent nous prêche la prudence.

Tel craint de déroger, dans sa sotte fierté,
En soulageant les maux de notre infirmité,
Qui ne dédaigne pas, infirmier d'écurie,
De veiller son cheval durant sa maladie;

Un père est délaissé par des enfants ingrats
Qui servent volontiers aux troupeaux leur repas;
Car malgré ses dédains pour l'homme son semblable,
L'homme est l'humble valet du bœuf en son étable.

On ne saurait nombrer les contradictions
Où nous jette l'orgueil, père des noirs démons;
Par lui le monde est plein des plus fausses maximes
Qui seules fourniraient des volumes de rimes.

Mais un sujet si vaste à bon droit m'effrayant,
Je n'en dois qu'effleurer la matière en passant,
Content de l'indiquer à ces muses savantes,
Capables d'en tracer des peintures frappantes.

L'ENFANT CURIEUX

Il était un enfant qu'on surnomma Furet,
A cause du travers auquel il fut sujet:
Curieux, il voulait tout voir et tout entendre;
Défaut dont on songea trop tard à le reprendre.
Les parents, on le sait, toujours trop indulgents,
Font souvent le malheur de leurs propres enfants;
Ne pouvant surmonter cet excès de faiblesse
Qu'on décore du nom de louable tendresse.
Redoutant à bon droit ce petit espion,
Partout on lui fermait l'accès de sa maison;
Mais on le vit enfin se corriger d'un vice
Qui trop longtemps, hélas! avait fait son supplice.

Voulant savoir un jour ce que dit un voisin,
Il va prêter l'oreille aux volets du jardin.
On parlait justement de lui dans l'instant même:
Chacun se récriait de son audace extrême

A venir écouter aux portes chaque jour;
Qu'on pourrait bien aussi l'épier à son tour,
Le surprendre dans l'ombre, et de vingt coups de gaule,
Fort rudement enfin lui caresser l'épaule.
Tandis qu'on parle ainsi, d'un liquide vidé,
Tout-à-coup sur sa tête, il se voit inondé.
Furet, se trémoussant, prend aussitôt la fuite,
Et retourne au galop se sécher dans son gîte;
Heureux que son papa, qui ne soupçonnait rien,
Laissât sans l'étriller passer notre vaurien;
Car la souple escourgée, au trumeau suspendue,
Le soir pour son service est souvent descendue.

Mais le drôle n'est pas des siens moins redouté,
Qu'il n'est de ses voisins à bon droit détesté,
Et l'on use envers lui de tant de défiance,
Qu'il n'a jamais de rien la moindre connaissance.
Cet excès de prudence, au lieu de l'affaiblir,
Ne pouvait qu'augmenter son curieux désir.

Un levraut qu'en un piége il avait pris naguère,
Avait dans un panier été mis par son père:
Jaloux de reconnaître un service important,
Il gardait ce gibier pour en faire un présent.
Comme au logis de tout on lui faisait mystère,
L'enfant ne savait pas le dessein de son père;
Mais découvrant bientôt le malheureux panier
Qui retient tristement le levraut prisonnier,
Il le remue, et sent, en approchant l'oreille,
Que quelqu'être animé respire en la corbeille.
Enflammé du désir de connaître l'objet
Dont avec tant de soin on lui fait un secret,
Il l'ouvre, et mon levraut, en se tirant de peine,
Lui fait voir ce qu'il est, en regagnant la plaine.

Furet d'étonnement semble pétrifié,
D'autant plus qu'il ne peut espérer de pitié;
C'est en vain qu'il médite une honnête défaite,
Pour détourner de lui l'orage et la tempête;
En vain qu'aux pieds d'un père, il tombe à deux ge-
Il ne peut éviter une grêle de coups. [noux:]
Qu'as-tu donc fait encore, ô cervelle enragée,
Qui, trente fois le jour, mérites l'escourgée,
Dit le père, en tremblant pour son pauvre gibier;
Aurais-tu, malheureux, découvert le panier
Et mis étourdiment notre lièvre à la vole!
Il faut donc sur ton dos rompre enfin cette gaule!
Pardon, criait l'enfant, pardon, mon cher papa;
Je ne le savais pas si leste que cela!

Malheureux! j'aurais pu m'acquitter d'une dette
Dont avec soin toujours s'acquitte une âme honnête,
Dit le père, et tu viens retarder le moment
Où j'allais me montrer enfin reconnaissant.

L'enfant parut changé pour plus d'une semaine;
Mais son penchant bientôt plus fort que lui l'entraîne.

Sur le haut d'un buffet était un vase plein
Du potage servant au repas du matin.
Le curieux marmot, se faisant une échelle
De siéges l'un sur l'autre, arrive à la gamelle.
A peine est-il au haut, que, l'échafaud croûlant,
En entraînant le vase, il retombe en criant,
Non sans se déchirer et le nez et l'oreille
D'où sort en abondance une liqueur vermeille;
Du liquide gluant sont empreints ses habits,
Et le vase en morceaux n'est plus qu'un vain débris.
Ah! malheureux Furet! s'écrie alors la mère,

Que va dire en rentrant, que va dire ton père !
Plus de soupe à manger ! petit mulet têtu,
Qui mérites vingt fois le jour d'être battu !
Mais qu'avais-tu besoin, vilain magot de foire,
D'aller fourrer le nez au haut de cette armoire ;
Quelle nécessité de toucher à ce plat,
Et, pour t'estropier, de grimper comme un chat !
De grâce, ne dis pas cette triste aventure,
O maman, je serai plus sage, je te jure,
Dit l'enfant tout en pleurs. La mère donc se tut,
Et pour cacher cela fit tout ce qu'elle put.
Une femme toujours sait trouver en sa tête,
Pour sortir d'embarras, quelque honnête défaite,
Et d'une mère faible on connaît le penchant
A toujours excuser les fautes d'un enfant :
Elle a bientôt trouvé de quoi tirer d'affaire
Le fils qui redoutait la colère d'un père.

J'ai faim, dit son mari, revenant de bêcher ;
A nous servir la soupe, il faut se dépêcher.
Hélas ! répond la femme, une triste aventure
Vient d'avoir lieu céans, dont tout mon sang murmure :
Grâce à ton favori, le vieux matou sournois,
Nous devons nous passer de soupe cette fois :
S'étant coulé là-haut pour lécher la soupière
Il vient, avec fracas, de tout jeter par terre ;
Mais je vais me hâter de suppléer un plat
Dont nous prive aujourd'hui ce matou scélérat.
Son mari la croyant attend donc sans mot dire,
Ce que sa chère femme à la hâte fait frire.

Je pourrais ajouter d'autres faits glorieux
Qui partout, de Furet, rendaient le nom fameux ;

Mas je veux me borner à la seule aventure
Qu pour toujours enfin corrigea sa nature.

I était un château, la merveille des arts,
Où le porphyre et l'or brillaient de toutes parts,
Et dont l'architecture, en sa magnificence,
Eût sans peine éclipsé tout ce qu'offre Florence;
Mas on vantait surtout ce qu'aux regards surpris
Etalait ce chef-d'œuvre en son riche pourpris.

Bâti sur le sommet d'une haute colline,
Une esplanade à l'est, qui mollement s'incline,
Facilite l'accès de ce palais charmant,
Et dont la vue au loin de tous côtés s'étend.
On admire surtout la longue colonnade
Qui de ce monument enrichit la façade,
Et l'œil jouit de voir qu'à maint noble soutien
Lionique élégant s'y joint au corinthien.
Un superbe portique, enrichi de sculptures,
Frappe les yeux surpris par l'éclat des peintures;
Puis s'offre un escalier, aux balustrades d'or,
Par lequel on s'élève au riche corridor,
Eblouissant bazar dont la magnificence
Du maître de ce lieu révèle l'opulence.

Nul monument jamais ne devint plus fameux:
Tout ce qu'on en disait tenait du merveilleux.
Que de fois les récits qu'on en faisait aux veilles
De l'enfance attentive ont charmé les oreilles!
Ses fenêtres, dit l'un, se comptent par les jours
Que successivement l'an ramène en son cours.
Bien souvent on y voit mille et mille bougies,
Quand durant leur sabat, les nymphes, les génies
S'y livrent jusqu'au jour aux danses, aux plaisirs;
Puis regagnent les bois, sur l'aile des zéphirs.

Ce palais, dit un autre, est l'ouvrage des fées
Qui jadis habitaient ces riantes vallées.
La plus belle des sept (leur nombre était impair)
Tint un jour sur les fonts un jeune duc et pair
Haranguer sa marraine au retour de l'année,
Fut toujours pour le prince une riche journée
Mais il lui fit un jour un si beau compliment,
Et parut à ses yeux si noble et si charmant,
Qu'elle lui dit : je veux par le prix de l'étrenne
Que l'on sache à jamais quelle fut ta marraine
Voici donc pour cet an quel sera mon cadeau :
A peine a-t-elle dit, qu'on voit naître un château.
Jamais jusqu'à ce jour sa baguette magique
N'avait créé, dit-on, rien de si magnifique.
Le jour même il s'y fit un splendide festin
Qui, commencé le soir, dura jusqu'au matin.
Le prince et sa marraine avec les autres fées
Avaient pour les servir dix nymphes bien parées ;
Un beau jeune échanson, en des calices d'or,
Leur versait d'un nectar qui *lætificat cor ;*
Et des concerts de voix joignaient à l'harmonie
D'un orgue improvisé, leur douce symphonie.
Partout on ne parlait que du brillant château
Qu'on vit naître soudain sur le haut d'un côteau.

Excité par le bruit de toutes les merveilles
Dont vingt fois chaque jour on frappait ses oreilles,
Furet ne songe plus qu'à repaître ses yeux,
De ce que ce palais a de plus merveilleux ;
Et, quoique le seigneur soit un tyran farouche,
(Rien d'aimable jamais ne sortit de sa bouche)
Il ne peut résister au désir violent
De voir tout ce qu'on vante en ce palais charmant.
Ignorant que le maître est pour lors en voyage,

Le marmot d'un tyran ose affronter la rage.
Un jour donc sans témoin, à la grille il se rend;
Mais là, tout interdit, il hésite un moment;
Bientôt il entre enfin. Vers l'endroit qu'il se porte,
Comme pour l'attirer, s'entr'ouvrait une porte.
Que ne sais-tu, Furet, dans quel abîme affreux
Te va précipiter ton désir curieux!
Mais, hélas! l'homme aveugle en tout ce qu'il concerte,
Croit courir au bonheur, quand il court à sa perte!
Notre imprudent entré dans ce palais charmant,
Quoiqu'enchanté de tout, n'y marche qu'en tremblant.
Tout éblouit ses yeux dans ce séjour magique;
Jamais il n'avait vu rien d'aussi magnifique,
Mais du maître, à bon droit, redoutant la fureur,
Une invincible crainte altère son bonheur.
Entendant donc soudain un grand bruit de serrure,
La pâleur de la mort se peint sur sa figure;
Tout tremblant il se jette au coin le plus secret
Qu'à sa peur peut offrir un obscur cabinet.
C'était, non le seigneur, mais son suisse fidèle
Qui faisait en ces lieux sa ronde habituelle;
Mais l'enfant, convaincu que c'est l'affreux seigneur,
Chaque pas que l'on fait redouble sa frayeur;
Au point que tout son sang dans ses veines se glace.
Mais il entend bientôt que le suisse repasse.
Après un long silence enfin il se remet,
Et songe à se tirer de l'obscur cabinet.
Or, comme on a baissé les stores des fenêtres,
Tout est enseveli dans d'épaisses ténèbres;
Entièrement plongé dans la plus sombre nuit,
Ce n'est plus qu'à tâtons qu'alors il se conduit.
Au lieu du vif éclat de l'immense richesse
Dont l'avait ébloui la vue enchanteresse,

La noire obscurité n'offre à son faible esprit
Que fantômes errants, vains enfants de la nuit.
Voulant donc s'avancer, par malheur il entraîne
Un meuble précieux chargé de porcelaine :
Le plus mortel effroi de nouveau le saisit,
Et glacé de terreur l'enfant s'évanouit.
Le bruit du riche meuble en faisant la culbute,
Est semblable au fracas d'une tour en sa chute ;
Du palais ébranlé la voûte en retentit,
Et jusqu'au fondement l'édifice en gémit :
Il croit donc que soudain le tyran va paraître,
Et le précipiter du haut d'une fenêtre.
Mais l'imprudent marmot n'en aura que la peur ;
Le plus à redouter n'est pas l'affreux seigneur.

Le calme succédant à ce trouble effroyable,
L'enfant succombe enfin au sommeil qui l'accable :
Dans un large fauteuil, étendu mollement,
Bientôt il fait entendre un bruyant ronflement.
Goûtant là les douceurs que procure le somme
Qui de nos maux cuisants est le souverain baume,
Maints songes gracieux caressent son esprit ;
Un perfide bonheur le flatte et le séduit.

Mais un bruit qui soudain vient frapper son oreille,
En rompant ce doux charme, en sursaut le réveille :
Bientôt, voyant dans l'ombre un flambeau qui reluit,
Sous son large fauteuil le marmot se blottit :
Deux brigands qui du maître avaient appris l'absence,
Viennent prendre leur part de sa riche opulence ;
Pour y faire leur main, ils entrent justement
Dans le lieu qui servait de dortoir à l'enfant.
Leur effroyable barbe en crinière flottante,
Le glace et le saisit d'horreur et d'épouvante :

Sur les brigands armés de foudroyants poignards,
Le marmot tient sans cesse attachés ses regards.
Nos gens ayant fait choix de ce qui peut leur plaire,
Et fait le plus beau coup que voleurs puissent faire,
Chacun se disposait à charger son butin,
Quand l'un d'eux tout-à-coup aperçoit le gamin.
Que fais-tu là ? dit-il d'un ton plein de colère,
Que fais tu, vil mouchard, l'opprobre de la terre?
L'enfant tout éperdu se jette à ses genoux,
Afin de désarmer son terrible courroux;
Lui raconte en pleurant sa funeste aventure,
Qui parait adoucir un moment sa figure;
Mais son œil tout-à-coup devenant plus hagard,
Le féroce brigand apprête son poignard.
L'autre alors saisissant son bras impitoyable,
Epargnons, lui dit-il, ce petit misérable ;
Puis, le tirant à part, il lui parle tout bas,
Et parvient, non sans peine, à désarmer son bras.
A l'enfant demi-mort qui tristement supplie,
Par un bienfait du ciel, on laisse donc la vie ;
Après quoi nos brigands, chargés de leur butin,
Sans plus délibérer, reprennent leur chemin.

L'enfant, comme sorti d'un effroyable rêve,
Se ranimant enfin, lentement se relève;
Et, l'œil baigné de pleurs, rend grâce à l'Eternel
De l'avoir délivré de ce brigand cruel,
Mais cédant de rechef au sommeil qui le dompte,
Sur son riche fauteuil notre marmot remonte ;
Et là, jusques au jour, s'endort profondément.
Dès que l'aube parait, il est sur son séant;
Et, pour se délivrer de ce lieu de supplices
Où l'imprudent croyait goûter tant de délices,

(Du séjour des palais souvent on se repent)
Son esprit lui fournit ce prompt expédient:
Des tresses des rideaux, il se fait avec joie
Un long cordon noueux de vingt cordons de soie;
Puis l'attache à la hâte au superbe balcon;
Et déjà le voilà glissé sur le perron;
Déjà, par son retour, il console une mère,
Et d'un cruel souci délivre un tendre père;
Non sans faire aussitôt un effrayant récit:
Sa mère, en l'écoutant, plusieurs fois s'attendrit.
Partout on publia l'effroyable aventure
Qui tint toute une nuit l'espiègle à la torture;
Mais qui le corrigea du penchant dangereux
Qui l'avait trop longtemps rendu si malheureux.

Ces vers que je vous dois, imprudente jeunesse,
Puissent-ils, vous servant de leçons de sagesse,
Vous convaincre qu'il faut modérer ses désirs,
Et fuir l'attrait puissant des dangereux plaisirs.

L'ANSE DU CHAUDRON

Certain doyen vanté dans cet ouvrage,
Malgré l'éclat de sa haute vertu,
Sa gravité, son mérite connu,
Aimait beaucoup l'innocent badinage,
Ainsi qu'on va le voir dans ce récit.

Un capucin en qui le trop grand âge
Affaiblissait les ressorts de l'esprit,
Aimant à rendre au doyen sa visite,
Vint certain jour lui demander un gîte.
Mais cette fois il vous fit un tel bruit,
Et prêcha tant durant la nuit entière,

Que nul ne put en fermer la paupière.
Vade retro, disait-il à Satan,
Vade retro, malicieux serpent!
Ah! je vois bien, ange impie et rebelle,
A ces grands yeux à la noire prunelle,
Où tend l'ardeur de ton perfide zèle!...

Le lendemain de cette vision,
Le médecin, l'ami de la maison,
Vint à son tour faire la révérence,
Au vieux doyen, charmé de sa présence.
Fort à propos vous voilà pour dîner,
Dit-il; un fait propre à vous étonner,
Va vous prouver que quelquefois le diable
Se montre à nous sous un corps véritable.
Puis il conta ce qui s'était passé,
Feignant d'en être encor tout troublé.
Notre docteur de s'éclater de rire;
Et de traiter de cervelle en délire,
Non-seulement l'homme encapuchonné,
Mais le doyen lui-même qui plaisante,
Et qui n'affecte un air si consterné
Que pour mieux faire une pièce charmante.
Quoi! vous Monsieur, vous dont le ferme esprit,
De préjugés toujours se garantit,
Vous pourriez croire à de telles chimères!
Sans doute il est des esprits de ténèbres,
Dit le docteur, mais ils n'ont point de corps,
Ni d'yeux partant à la noire prunelle,
Comme le croit l'imbécile cervelle.
Bon! vous parlez comme nos esprits forts,
Dit le doyen; vous voilà philosophe,
On peut le dire, et d'excellente étoffe.

Diantre! nier ce qui tint en émoi
Toute une nuit, Claire, ma sœur et moi !
Vous seriez donc homme assez téméraire,
Vous, pour coucher où coucha le bon père ?
Qui? moi! parbleu, pour qui donc me prend-on !
Vous ai-je l'air d'habiter Charenton?
Que samedi cette chambre soit prête,
J'y veux ronfler à vous fendre la tête !
A samedi, reprend le fin doyen ;
Mais jusque-là, tout du moins, dormez bien.

Notre esculape à peine a fait retraite,
Que l'homme saint défronçant les sourcils,
Tout transporté vous saisit ses outils.
Puis d'un chaudron d'une grandeur immense
Fort dextrement il vous détache l'anse;
Qu'avec grand art, il arme d'un resssort,
Des mieux trempés, élastique et bien fort ;
Puis vous la fixe au fond de la couchette ;
Puis, disposant mouvements et roulette,
Les fait jouer, pour voir si son dessein
Peut sûrement aller à bonne fin.

Le samedi, notre docteur fidèle
Au rendez-vous, et surtout au souper,
Qu'en fin bourgogne il espère tremper,
Même avant l'heure, arrive plein de zèle.
On soupe, on jase, on boit en médecin ;
Non sans railler le pauvre capucin,
Et qui, plus est, le vieux doyen lui-même
Qui feint toujours une frayeur extrême.
Bref, le moment de goûter le sommeil
Etant venu, chacun gagne sa couche ;
Mais le docteur, qu'attend maint beau réveil,

Au presbytère est le seul qui se couche :
Sœur et servante et doyen font le guet,
Prêtant l'oreille aux fentes d'un guichet,
Jusqu'au moment qu'on est sûr que notre homme
Savoure bien les délices du somme.
Dès qu'on entend qu'il ronfle doctement,
Vite on vous fait l'essai de la machine
Qui sait si bien lui caresser l'échine,
Que tout-à-coup, cessant son ronflement
Il fait entendre un long gémissement.
Mais le doyen pour l'effrayer en forme,
Jusqu'à trois fois attend qu'il se rendorme ;
Puis quand il voit par d'autres ronflements,
Que le sommeil dompte encor tous ses sens,
Il fait alors si bien jouer son anse
Et du docteur tant sautiller la panse,
Que celui-ci n'y pouvant plus tenir,
Et se croyant balloté par cent diables,
Jette soudain mille cris pitoyables,
En suppliant le doyen d'accourir.
J'ai lu, dit-il, que de peur excessive
Le cœur saisi d'une terreur trop vive,
Se fend sur l'heure ! A l'instant le doyen
Paraît et montre au pauvre chirurgien
Ce qui l'a mis en cet état terrible.
Lors tout confus : pour Dieu, gardez-vous bien,
Monsieur, dit-il, de dire jamais rien
D'un trait, hélas, pour moi fort peu risible :
Jusqu'à cent ans, par un secret de l'art,
Je vous promets, sous peine d'anathème,
De vous conduire, aussi frais que gaillard.

Pour oser trop présumer de soi-même,
Souvent on tombe en quelque peine extrême.

LES LEVRAUTS, LEUR MÈRE ET LE FAUCHEUR

L'aube à peine dorait la cime des côteaux,
Que frappés tout-à-coup par le bruit d'une faux
Qu'aiguisait un manant, pour coucher en javelle,
De la blonde Cérès la richesse annuelle,
Un lièvre et ses petits, chers et tendres levrauts,
Avaient fui tout troublés et laissé là le gîte;
Justement effrayés de l'aubade maudite
Que venait leur donner le terrible faucheur,
Lequel portait chapeau de si noble grandeur,
Que sans peine on l'eût pris pour quelqu'épais nuage
Qui couvrait le canton de son immense ombrage.
Mais comme aux lieux voisins tout redit même bruit,
L'on s'arrête bientôt. Alors la mère dit:
Vainement fuirions-nous jusqu'au bout de la terre;
Ce maudit carillon en tout lieu retentit.
De crainte d'avoir pis en contrée étrangère,
Regagnons, mes enfants, pour le mieux nos cantons,
Notre chère demeure et nos doux lacerons. [proche,]
Si l'homme au grand chapeau de trop près nous ap-
Nous saurons l'éviter, fuyant de proche en proche.
Et ce bruit, après tout, qui nous alarme tant,
Peut-être n'est-il pas si terrible pourtant;
Possible, qui plus est, qu'au contraire il amuse,
Et n'y vois nul danger, pour peu qu'on ait de ruse:
Car cent fois l'an passé, tel homme sans me voir,
Fit glisser sur mon dos son énorme *coupoir*.
Bien loin d'être effrayée au bruit de sa machine,
Je pâmais de lui voir me chatouiller l'échine;
Surtout quand mon nigaud, Vilebrequin vivant,

Les deux genoux crochus, et circulairement,
Sans cesse il se mouvait sous son immense ombrelle ;
L'affaire était alors, chers nourrissons, si belle,
Que j'étouffais tout bas de joie et de plaisir.
Or, vous pouvez à l'heure également jouir ;
Mais il se faut tenir l'oreille rabattue,
Si bien qu'elle ne puisse être en rien aperçue :
Il vous la couperait, cet insigne géant,
Net et ras, mes amis, avec son long tranchant ;
Ainsi prenez bien garde. Après cette harangue
Chacun tient son oreille, aussi bien que sa langue ;
Et riant en soi-même, en épiloguant tout,
Mollets, genoux, chapeau, se pâme à chaque coup
Que donne l'ouvrier à travers la lentille.
Quel fracas nous fait là son immense faucille ?
C'est comme un ouragan ! Hé ! mais, quels tours de
Cet homme ci vraiment semble fait à vérins. [reins !]
Le faucheur cependant approchait des compères
Bien loin de se douter qu'on lui riait au nez ;
Quand nos jeunes fripons, aux cervelles légères,
Levant soudain les yeux, vous les tiennent fixés
(Jamais on n'entendit d'aventure pareille)
Sur l'immense chapeau paré du liseron
Qu'y mettent les faucheurs en guise de cordon.
Cet ornement leur semble une telle merveille,
Que d'admiration l'un vous dresse une oreille.
Autant d'un coup emporte, avec son long tranchant,
Le faucheur interdit, glacé du cri perçant,
Que jette mon levraut, en sautant de son gîte,
Mais d'un si noble bond, pour assurer sa fuite,
Qu'il vous lance dans l'air le chapeau-parasol ;
Et tous trois de courir. Chaque lièvre est si vite,
Que notre homme soutient qu'ils sont partis au vol.

Lors les autres faucheurs de rire à gorge pleine,
En voyant nos fripons fuir à travers la plaine,
Et de railler surtout leur voisin un peu sot.
Voyez donc, disait l'un, cet insigne nigaud,
Qui ne savait jeter la main, et puis le prendre,
Pour faire un bon repas, ou tout au moins le vendre.
Bon! j'aurais bien voulu te le voir attraper,
Répond l'autre aussitôt: le savais-je camper
Plutôt que toi céans? Mais c'est pourtant merveille,
De n'avoir justemennt emporté qu'une oreille!
Palsangué! voisin Pierre, un ou deux doigts plus bas,
Dimanche j'en faisais un excellent repas.

Ainsi maints jeunes gens qui ne s'en doutent pas,
S'entêtant follement pour des choses futiles,
Négligent, vrais levrauts, les soins les plus utiles.

REVUE HISTORIQUE

A M. De LAURENTIE, rédacteur en chef de l'Union

Il est un beau pays que chérissent les Dieux,
Tout peuplé de mortels d'une race choisie,
Dont les chefs illustrés par plus de cent aïeux,
Sont pour le monde entier un digne objet d'envie.

Là, chaque citoyen montrait envers son Roi
Un si beau dévouement qu'il n'était rien au monde
Qui pût être à ses yeux une plus sainte loi;
Il eût, pour le servir, couru la terre et l'onde,
Bravé tous les dangers, affronté les hasards,
Et pour lui plaire enfin surpassé les Césars.
L'on reconnaît assez, à ce portrait fidèle,
Ce peuple brave, humain, des peuples le modèle.

Mais hélas! trop épris des funestes poisons
Dont la philosophie infecta ses leçons,
Du plus grand des forfaits il se rendit coupable!
Ah! je n'en puis tracer le récit lamentable!...
Alors ce peuple entier, en proie à ses fureurs,
N'offre plus en tous lieux qu'effroyables malheurs,
Exils, proscriptions, désastres, brigandages,
Et toutes les horreurs des plus sanglants carnages.

Mais lorsque tout s'abîme en ce désordre affreux,
Apparaît sur la scène un soldat trop fameux.
L'ambition le pousse à cet excès d'audace,
Que tout à son aspect, soudain change de face.
Un doux espoir bientôt renaît dans tous les cœurs;
Chacun bénit du ciel les insignes faveurs:
L'on croit voir à la fois, ô funeste espérance!
Le vengeur de ses rois, le sauveur de la France,
Dans un cruel tyran, dans l'infâme assassin
Que dévore la soif du noble sang d'Enghien!...
A peine sur le trône, il règne par la crainte,
Et de sa tyrannie on voit partout l'empreinte.
Là gémit dans les fers le père des Chrétiens;
Ici sont enchaînés d'illustres citoyens.
Un prince malheureux en sa foi se confie,
Et n'en éprouve, hélas! que lâche perfidie!
Charles quatre, ô forfait! se voit charger de fers
Par un fourbe odieux qu'abhorre l'univers.
Rien n'est sacré pour lui, ni le ciel ni la terre;
Le carnage, le sang, les horreurs des combats,
Sont pour ses goûts cruels un besoin nécessaire.
Mais l'orgueil effréné qui conduit tous ses pas,
Lui prépare bientôt sa ruine certaine;
Déjà l'on s'aperçoit de sa chûte prochaine;

Et sa fausse grandeur, qui monte jusqu'aux cieux,
S'écroule en un instant en comblant tous les vœux!

Alors à ses enfants enivrés d'allégresse,
Le père des Français revient plein de tendresse.
Tout reçoit par des cris et des transports joyeux,
Ce roi tant désiré, ce prince généreux;
Qui, loin de se venger, rétabli sur son trône,
Pour se montrer en tout digne de sa couronne,
A l'exemple des Dieux, oubliant toute erreur,
Ne songe à s'occuper que du commun bonheur.

Cependant les pervers qu'épargne sa clémence,
Loin d'en être touchés, trament dans le silence,
La perte du grand roi qui les a respectés.
Le repos de la France et ses prospérités,
En faisant contraster tous les excès atroces,
Raniment la fureur en leurs âmes féroces:
Ils ne pardonnent pas les maux qu'ils nous ont faits,
Et veulent s'en venger par de nouveaux forfaits!

Déjà leur digne chef sourit à l'espérance
De se revoir, dans peu, l'oppresseur de la France:
L'infâme trahison, par un lâche attentat,
Doit remettre en ses mains les rênes de l'Etat.
Partout le monstre affreux évoque les furies,
Les injustes soupçons, les noires calomnies,
Et bientôt le soldat, contempteur du serment,
Au plus sage des rois préfère un dur tyran.

Voyant sa noble cause indignement trahie,
Louis est donc contraint de quitter la patrie,
Laissant en proie, hélas! aux plus cruels regrets,
Tant d'enfants désolés, de fidèles sujets!
Mais le crime bientôt aura sa récompense;

Le ciel en veut tirer une prompte vengeance.
La Victoire a quitté les étendards félons,
Pour ne suivre que ceux des vengeurs des Bourbons :
Quand il croit triompher par sa valeur première,
Le parjure soudain a mordu la poussière :
Partout l'usurpateur voit les siens renversés,
Ou s'enfuir en désordre, en cent lieux dispersés.
Tel fut le juste prix du plus lâche des crimes,
Dont les peuples, hélas ! trop souvent sont victimes.

Alors avec Louis le bonheur et la paix,
Pour la seconde fois sont rendus au Français.
Mais, pour venger ses droits, l'équitable justice
Doit livrer plus d'un traître à l'horreur du supplice.
Les plus coupables donc, par un prompt châtiment,
Lavent leur attentat dans leur indigne sang ;
Et les bourreaux des Rois, qu'abhorre la Patrie,
Vont loin d'elle traîner leur exécrable vie.
Le trône, chaque jour, semblait donc s'affermir,
Et tout rendre plus sûrs nos destins à venir.
Le plus illustre hymen promettait à la France
De maints lys les plus beaux la joyeuse naissance.

Mais un monstre odieux, inspiré par l'enfer,
Dans l'ombre préparant son parricide fer,
Du prince généreux, l'espoir de la patrie,
Par un lâche attentat tranche soudain la vie !
La France consternée, à ce meurtre imprévu,
Ne sent que trop, hélas ! le coup qu'elle a reçu !
Elle sent avec toi, princesse magnanime,
L'homicide poignard qui frappa la victime !
Ah ! trop juste sujet de désespoir affreux,
Ses beaux jours sont changés en des jours désastreux !
Un miracle peut seul réparer sa ruine :

Elle obtient ce bienfait de la faveur divine !
Oui le ciel daigna rendre à nos vœux suppliants
Un noble rejeton de cent princes puissants.
Ton cœur, ô Caroline, en tressaillit d'ivresse,
Et la France en tous lieux en bondit d'allégresse !

Il fallut donc enfin montrer plus de vigueur,
Pour préserver l'Etat de tout autre malheur.
Les fidèles sujets qu'effrayait tant de rage,
En furent ranimés, et reprirent courage ;
Tandis que les pervers que ces coups irritaient,
Plus furieux encore en tous sens s'agitaient,
Jusqu'à faire un appel à la troupe futile,
D'imberbes écoliers à cervelle débile,
Tachant de la porter aux plus affreux excès.
Mais Louis confondit tous ces lâches projets.

Ce roi dont la sagesse étonne ses ministres,
Sut éloigner de nous ces présages sinistres.
Que dis-je, il sut dompter, en roi grand et puissant,
Le monstre furieux et toujours renaissant,
De la rébellion impie et sanguinaire,
Qui, depuis trop longtemps épouvante la terre.
Mais, sans anticiper sur la suite des temps,
De nos machinateurs suivons les pas errants.

Une loi tyrannique et pourtant révérée,
C'est que nul n'est prophète en sa propre contrée :
Aussi nos chevaliers, quoi qu'en tout si discrets,
N'avaient rien su tirer de leurs plus hauts secrets,
Ne trouvant, en tous lieux, que stupide vulgaire
Que ne sut pénétrer nul rayon de lumière.
Déjà leur industrie en était aux abois ;
Et bouillant de courroux de s'être vus cent fois

Echouer tristement jusque dans le port même,
Ils voulaient se noyer de désespoir extrême.
Mais pour les ranimer, l'un d'eux toujours constant,
Leur propose aussitôt le noble expédient,
De porter la révolte aux nations voisines,
Certain d'y voir bientôt triompher leurs doctrines ;
D'y créer sourdement des geôliers de leurs rois,
Qui sussent leur ravir poliment tous leurs droits,
Et les conduire ainsi, de l'état monarchique,
Aux douceurs que l'on goûte en une république,
Surtout quand les tribuns Robespierre ou Danton,
Du suprême pouvoir ont en main le timon.

Voilà donc maints docteurs, nouveaux missionnaires
Qui volent à l'instant annoncer ces mystères,
En apôtres zélés, en chauds convertisseurs,
Qu'embrase un noble feu des plus vives ardeurs.
Ils franchissent les monts, et dans leur zèle extrême,
Tout autre dédaignant, vont droit au soldat même ;
L'abordent poliment, font briller à ses yeux
De l'aveugle Plutus les présents gracieux,
Dont l'éloquence sut aux plus sourds faire entendre
Ce que jamais sans elle ils n'auraient pu comprendre.
Ces présents firent plus que trente Cicérons.
Bientôt ce n'est que cris de constitutions ;
Bientôt trois nations soumises aux rebelles,
Gémissent sous des lois constitutionnelles.
Tout cède à l'or puissant d'un libéral banquier.

Mais quoi ! te tairas-tu, picarde téméraire,
Muse inconsidérée, indiscrète, légère ;
De médire, on le voit, tu sais trop le métier.
Et comment oses-tu, dans tes rimes coupables,

Insulter aux héros des libertés aimables? [çais,]
Comme toi songe au moins qu'ils sont tous des Fran-
Ceux de qui tu voudrais rabaisser les hauts faits.
Vainement diras-tu qu'ils feraient pis eux-mêmes,
S'ils eussent triomphé des puissances suprêmes.
Je sais ce qu'ils feraient, mais l'état désastreux
Où le sort les réduit, veut qu'on ait pitié d'eux:
Car leur triomphe, hélas! n'eut pas longue durée,
Et de leurs mains bientôt, Naples fut délivrée.

Un monarque puissant, jaloux de beaux lauriers,
Au bruit de leurs exploits rassemblant ses guerriers,
Poursuit ces fiers mutins jusques en leurs retraites;
Et les lâches partout n'ont que tristes défaites.
Deux rois furent ainsi, par ce grand empereur,
Rétablis sur leur trône en toute leur splendeur.

La révolte pourtant ne perdait point courage,
Ayant d'autres suppôts sur un voisin rivage,
Quand un Roi, la terreur des révolutions,
Donne l'ordre, à son tour d'enchaîner ces larrons.
Mais quelle audace impie, à cet ordre suprême,
Ose se récrier par un affreux blasphême!
Quel horrible concert de menaçantes voix,
Prétend intimider la sagesse des rois!
Est-il donc des Français ennemis de la gloire!
Qui d'eux ne se croit plus l'enfant de la victoire?
Quoi! cette noble armée, à la voix d'un Bourbon,
Répondrait lâchement par une trahison!
Non, non, je ne crains point ses sinistres présages;
Ces craintes à ses yeux sont même des outrages.
Et voyez-là répondre aux appâts séducteurs,
Qu'osent lui présenter de lâches déserteurs:

Son indignation éclate par la foudre,
Et le traître, à l'instant, expire sur la poudre.

Aussi que n'attend pas de ces nobles guerriers,
Le chef qui les conduit se couvrir de lauriers :
A l'aspect du héros, de frayeur éperdue,
La révolte s'enfuit, en désordre épandue.
Tels, en un creux vallon, de timides chevreaux,
L'on voit fuir tout tremblants, les ignobles troupeaux:
La terreur les saisit, à l'approche soudaine,
D'un ennemi qui sort de la forêt prochaine ;
Ainsi tout se disperse, ou s'enferme en tremblant,
Croyant en ses remparts fuir au prince vaillant,
Dont l'intrépidité ne peut trouver d'obstacle,
Et qui semble voler de miracle en miracle.
Mais l'on ne tarde pas à voir les plus mutins
Se soumettre au héros, maître de leurs destins.

C'est à toi, grand Monarque, à ta haute sagesse,
Que la France, en ces jours de triomphe et d'ivresse,
Proclame que sont dûs tant de brillants exploits.
Oui, leur gloire appartient au plus sage des rois,
C'est par lui que, pour vaincre une révolte impie,
L'on vit nos bataillons voler vers l'Ibérie ;
Lui-même il les guidait au milieu des combats:
Son nom seul leur faisait affronter le trépas.

Ta gloire est immortelle, ô grand roi dont la France
Doit vanter à jamais la sublime science ;
Toi qui sus relever, dans toute sa splendeur,
Ton trône profané par un usurpateur;
Toi qu'on voit chaque jour, guidé par ta tendresse,
Former tant de projets dignes de ta sagesse.
Tu chéris les Français, et ce peuple en retour,
A pour toi dans le cœur le plus ardent amour:

Il t'aime, il te bénit, et même pour te plaire,
Volerait à ta voix jusqu'au bout de la terre ;
Il est prêt, si jamais tu formes ces desseins,
A porter ton grand nom aux bords Américains.
Ah ! que n'ai-je, grand Roi, le talent d'un Virgile,
Je t'offrirais mes vers et par cent et par mille.

LE CAMAIL

A M. VASSELLE, Avoué

Je chante la querelle et ce doyen pieux,
Qui, par sa fermeté, d'un vicaire fougueux,
Sut réprimer l'audace et la folle insolence;
Mais non pas sans user d'une sage indulgence,
Jaloux de maintenir cette heureuse union,
Que réclame l'honneur de la religion.
O muse, enseigne-moi l'art divin de bien dire;
Dans un si haut sujet j'ai besoin qu'on m'inspire;
Car c'est d'un saint camail que je veux aujourd'hui,
Essayer de parler en vers dignes de lui.

Sur les rives de l'Epte (1), où la noire chicane,
Dans chaque fin normand trouve un fidèle organe,
Une église vivait dans un calme profond ;
Quand l'affreuse déesse, en se ridant le front,
Vint souffler dans le cœur d'un jeune et beau vicaire
Cet esprit indocile, au salut si contraire.
Car c'est là qu'exerçant un empire absolu,
Sous les dehors trompeurs d'une austère vertu,
Cette fourbe aux yeux faux, à la gueule infernale,
Ebranlant de sa voix les voûtes d'une salle,

(1) Gisors (Eure).

Y mugit chaque jour et refuse à grands cris
Le bien qu'à son voisin elle sait qu'elle a pris;
Toujours de faux témoins une impure cohorte,
Fidèle à son drapeau, l'accompagne et l'escorte.
Le charmant abbé, dis-je, à l'air doux, gracieux,
N'était assez jaloux de ne plaire qu'aux cieux;
Et bien que tout brûlant d'une pieuse flamme,
Trop de mondanité se glissait dans son âme.
Aussi ses blonds cheveux, relevés galamment,
Ombrageaient-ils son front de blancheur éclatant;
Et sa robe à longs plis et sa large ceinture,
Ne rehaussaient pas moins l'éclat de sa figure.
Tel le devin Narcisse, en proie aux feux secrets
Dont son âme brûlait pour ses propres attraits,
Il était tellement éperdu de ses grâces,
Qu'il les mirait sans cesse en de fidèles glaces.
Mais en vain est-on fier de l'exquise beauté,
Dont l'aspect seul remplit les cœurs de volupté;
En vain t'applaudis-tu de ce présent céleste,
Puisqu'il devient, hélas! envers toi si funeste,
Cher abbé; le doyen de ta gloire envieux,
Te veut ensevelir sous un camail affreux.
Ah! foule aux pieds plutôt et rabat et soutane,
Que d'être ainsi masqué, dit l'adroite chicane.
Ce discours empesté se glissant dans son cœur,
Remplit le fier abbé de rage et de fureur;
Il jure de braver l'injuste tyrannie
D'un maître qui le veut asservir par envie.

Mais déjà le camail sale et rongé de vers,
Dans un coffre serré depuis vingt-cinq hivers,
Par ordre du doyen a revu la lumière;
Déjà le jour approche où le triste vicaire

Doit dérober aux yeux mille appas séduisants,
Et se rendre semblable aux spectres effrayants.
La Toussaint est ce jour ennemi de sa gloire,
Jour qui doit au doyen donner pleine victoire.
Mais du moins devra-t-il chèrement l'acheter :
Le fier abbé saura la faire disputer.
Sans être le premier qu'à l'église on encense,
Et s'y montrer bouffi d'une sotte arrogance,
L'on peut avoir pourtant le cœur tout aussi haut,
Dit-il, et sans orgueil sentir ce que l'on vaut.
Tandis qu'il roule ainsi dans son âme irritée,
Les sentiments divers dont elle est agitée,
Soudain d'un bras nerveux, l'airain en mouvement,
Frappe et remplit les airs d'un long bourdonnement,
Mais surpris par malheur encore à sa toilette,
Il s'emporte à l'instant contre le vieux *Mazette*.
De l'église du lieu c'est le maître sonneur.
Plus d'une fois, dit-on, son bras plein de vigueur,
De la ville aux abois sut éloigner l'orage,
Et la foudre et la grêle et leur affreux ravage.
Notre abbé, dis-je, alors cédant trop au dépit,
Ne fait qu'aigrir le mal qu'en son cœur il nourrit :
Il s'agite à tel point que par mésaventure,
Il rompt en l'attachant sa superbe ceinture ;
Aveuglé par le trouble il met tout à l'envers,
Et même son rabat présente le revers.
Voilà dans quel état, plus vite que la bise,
Il vole impétueux pour se rendre à l'église.

Mais dans la sacristie à peine est-il entré,
Que déjà d'un camail saintement accoutré,
L'impérieux doyen à l'imiter l'invite.
Le trop bouillant abbé, qu'un ordre affreux irrite :

Ose-t-on se flatter qu'en imbécile, en fou,
Je m'affuble, dit-il, d'un tel nid de hibou!
Non, jamais! mon respect pour la sainte Ecriture
De tout déguisement affranchit ma figure!
Mais quoi! sommes-nous donc aux jours du carnaval,
Et devons-nous ce soir figurer dans un bal?

Ce discours insolent et rempli d'ironie
Transporte le vieillard de rage et de furie.
Tel atteint d'une flèche, un lion aux abois,
De ses rugissements fait retentir les bois;
Ainsi le vieux doyen, d'une voix glapissante,
Ebranle du saint lieu la voûte mugissante;
L'orgue même en frémit, et l'écho des vitraux
Retentit jusqu'au fond des ténébreux caveaux.
Quoi! l'on ose, dit-il, l'on ose en ma présence,
Résister à mon ordre, avec tant d'insolence!
Un jeune prestolet m'osera mépriser,
Moi, doyen, moi, qui puis d'un seul mot le briser!
Et je tolèrerais un si sanglant outrage!
Non! je veux qu'on respecte et mon rang et mon âge!
Je veux que cette hermine obtienne les honneurs
Qu'en tout temps l'on rendit à mes prédécesseurs!
Tandis qu'il parle ainsi, sa farouche prunelle,
Sous un épais sourcil, de fureur étincelle;
Tout son crin se hérisse, et sur son front altier,
Une hure lui donne un air de sanglier.
Cependant notre abbé, qu'un tel langage irrite,
A peine à contenir la fureur qui l'agite:
Son œil ardent, qui roule en mille sens divers,
Lance sur le vieillard maints regards de travers;
Et son geste fougueux, sans user d'hyperbole,
Exprime ce qu'il sent, bien mieux que la parole.

Mais frappé de leurs cris, le dévot Poupelain,
Jadis fameux huissier, aujourd'hui sacristain,
Accourt tout interdit; et sitôt sa présence
Du doyen furieux calme la véhémence :
Car c'est ainsi toujours que de démon affreux,
L'ardent vieillard se change en ange gracieux.
Entrez, dit-il, entrez; et soyez notre arbitre :
Vous fûtes du métier, et c'est à juste titre
Que l'on vous confiait tous ces fameux procès,
D'où vous sortiez toujours avec tant de succès.
Prenez donc de Thémis l'équitable balance,
Et jugez nos débats en toute conscience :
Je m'en rapporte à vous et tout ce que vous direz
Sera tenu par moi comme oracles sacrés.
Poupelain aussitôt : Du trois nivose, an quatre,
Une sage loi dit: quereller sans se battre,
A la nature humaine est un droit inhérent,
Et Grotius lui-même en exclut châtiment;
Parce que notre langue étant mobile et libre,
Elle peut quelquefois perdre son équilibre.
Car tout ainsi qu'on voit que le beau mois de mai
Ne s'écoule jamais sans quelqu'épis de blé;
Et qu'en cette saison la joyeuse fauvette
Bâtit artistement son nid dans la coudrette;
Ou comme on voit encor qu'à la fin de juillet,
Le même épi souvent engraisse maint poulet
Que fort étourdiment conduit leur gloute mère
A travers les moissons d'autour de la chaumière;
Et que pour ce, toujours il naît quelque procès
Qui conduit les voisins en justice de paix,
Où, par maint et maint cri, comme c'est l'ordinaire,
L'on finit tout-à-coup par arranger l'affaire :
De même je conclus que sans plus de débats,

L'on retranche à l'instant, et tout net et tout ras,
Du lugubre camail les ténébreux capuces,
Que les gens indévots nomment greniers à puces.
A ces mots le doyen : les indévots, mon cher,
Raillent tout jusqu'à Dieu, faut-il tout retrancher !
Je ne veux pourtant pas qu'un objet si frivole
Me fasse consentir à fausser ma parole.
Ainsi rognez, coupez, émondez et tranchez,
Mais rien que le capuce, au reste ne touchez.
Sans opposition je souscris à la chose,
Si toutefois monsieur approuve cette clause.

Mais saisissant soudain l'accoutrement hideux,
Terminons, dit l'abbé, ces débats scandaleux ;
Et sitôt s'affublant du vêtement sauvage,
Il cache à tous les yeux son céleste visage ;
Un saint transport lui fait surmonter tout dégoût.
Et pour l'honneur du ciel hautement braver tout.
Le sensible vieillard en pleure de tendresse,
Et son antique front en brille d'allégresse.
Allons donc maintenant par mille chants joyeux
Exalter, lui dit-il, tant de saints glorieux.

Ainsi se termina cette grave querelle
Qui couvrit nos héros d'une gloire immortelle.

LA RÉVOLUTION CHEZ LES ANIMAUX

A M. CAPART-DAMAY, Manufacturier

Sous le brûlant soleil des sables Africains,
Loin par-delà les monts, qui des cieux sont voisins,
Séduits par les discours d'une clique cupide,
D'ambitieux tribuns, à la langue perfide,

Les animaux, un jour, foulant aux pieds leur foi,
Par un lâche attentat détrônèrent leur roi,
Vieux lion, sous lequel ils trouvaient l'abondance,
La paix, la liberté, l'honneur, l'indépendance,
Enfin tout ce qui fait le souverain bonheur.
Une fatalité jeta dans ce malheur.
Non content d'éloigner, ô funeste indulgence,
Son visir, le renard, dont la haute prudence,
Seule eût tout préservé d'un bouleversement,
Pour apaiser les cris d'une chambre traîtresse,
Le crédule lion s'arrache griffe et dent;
Et sitôt la perfide outrage sa faiblesse!
Pénétrant, mais trop tard, ses criminels desseins,
Le vieux monarque alors, dans sa juste colère,
Pour ressaisir le sceptre échappé de ses mains,
Ayant soudain brisé cette assemblée altière,
Fait un nouvel appel aux mules, aux chevaux,
En qui seuls résidaient les droits électoraux.
Mais comme la plupart, gens obstinés et rudes,
Fuyant de Franconi les préceptes nouveaux,
Avaient toujours vécu sans maîtres, sans études,
Par leurs menteurs discours, les tribuns libéraux,
(Car il en est aussi parmi les animaux)
Purent facilement tromper ces pauvres bêtes,
Et de prévention remplir leurs faibles têtes:
Elles n'écoutent donc que la voix de l'erreur.
Malgré leur attentat, étant chers à son cœur,
Le vieux lion voulut donner un nouveau gage
De sa vive tendresse à la foulé volage
De tant de malheureux séduits par des pervers
Fléaux qui semblent nés pour troubler l'univers.
Il se dépouilla donc du royal diadème,
Abdiquant noblement l'autorité suprême,

En faveur d'un des siens encore lionceau,
Qu'un miracle éclatant fit naître du tombeau,
Du feu lion, hélas! son trop malheureux père,
Que l'ours fit déchirer par l'affreuse panthère !

Son abdication envoyée au sénat.
Après les hurlements du tigre et du louvat,
Maints généreux coursiers, à leurs serments fidèles,
Défendent hardiment les droits du lionceau,
Vantant de ses aïeux les vertus immortelles,
Et montrant les dangers de tout trône nouveau.
A leurs discours hardis la révolte s'irrite,
Et les yeux enflammés, en tous les sens s'agite;
Fait ameuter la foule autour de l'antre affreux,
(De leur sénat coupable un antre était le siége)
Afin d'intimider maints députés peureux.
Certain vieux coursier blanc conduit tout ce manège;
Et déjà l'on entend le furieux cortège
Rugir si fortement, que la majorité
Balance, et reste enfin au parti révolté !
Quatre voix ont privé de ses droits le pupille,
En faveur d'un vieil ours à grimper fort habile,
A grimper sur le trône, hélas! pour le malheur
De tous, même de ceux qu'enrichit sa faveur.
En tous lieux, en effet, sitôt tout périclite,
Il se fait dans les fonds une baisse subite;
Le commerce périt; la circulation
Cesse et met en péril toute la nation.
Jupiter irrité dessèche les pacages;
Des fiers industriels suspend tous les ouvrages;
Le castor en pleurant ferme ses ateliers;
La fourmi n'emplit plus ses avares celliers;
Et partout d'animaux, privés de nourriture,
On entend s'exhaler la plainte et le murmure;

Partout tout n'est que pleurs et désolation ;
Partout l'ordre fait place à la confusion.
Trop juste châtiment d'une révolte impie,
A peine triomphante elle se voit punie !
L'on ne plaint que vous seuls, honnêtes citoyens,
Que la fidélité compte parmi les siens.
Frappé de tant de maux un fier tribun succombe ;
Un remords déchirant le conduit dans la tombe,
En vain le nouveau roi que couronna le crime,
Croit que de beaux dehors le rendront légitime:
Son hypocrite amour ne touche point les cœurs,
Et l'âne même rit de ses feintes douceurs.

Peuples, défiez-vous de tous ces empiriques,
Hypocrites héros des libertés publiques:
Instruits par les malheurs de bêtes sans raison,
Redoutez de ces gens le perfide hameçon.

LE SOT DEVENU RICHE

La fortune souvent ne nous rend que plus sots.
Le fils d'un bûcheron, de faiseur de fagots,
Devint un gros marchand de bois à tant le stère.
Quittant donc ses parents, son hameau, sa bergère,
Il s'en vient à la ville, y choisit un faubourg,
Où formant un chantier assez considérable,
Il s'enrichit dans peu, devient homme notable,
Jusqu'à se voir bientôt une petite cour.
Mais ce prompt changement d'état et de fortune,
Lui rendant du passé la mémoire importune,
Fait qu'à peine il peut voir ses parents sans rougir.
Un jour donc qu'un sien frère, appelé Casimir,
Etait venu le voir, bâti comme au village,

Ou comme Robinson dans son île sauvage,
Monsieur interrogé par un certain ami
Quel était le manant qui dînait avec lui:
C'est, dit le parvenu, l'un des fils de mon père.
Une orgueilleuse honte, une sotte manière
Lui fournit ce détour pour désigner son frère.
Et cependant Monsieur était picard, dit-on;
De la part d'un normand ce n'eût été merveille:
Un tel langage à Caen ne blesse point l'oreille;
Mais chez un franc picard ce trait là me confond.

L'INTENDANTE, OU L'ORGUEIL INCURABLE DANS UN RICHE

Tyrannique puissance en larmes trop féconde,
L'orgueil qui fit d'abord la ruine du monde,
Et qui cause toujours tant de maux ici-bas,
Dans un pâtre du moins se montre guérissable;
Mais dans un riche, hélas! ce vice est incurable;
Rien ne l'y peut guérir, si ce n'est le trépas.
Labruyère, Boileau, Molière, Lafontaine,
A vouloir l'extirper, perdraient et temps et peine.
L'orgueil fit les démons, il rend les sages fous,
Et ne peut nous venir que du ciel en courroux.
Témoin cette intendante, en certain lieu fameuse,
Qui s'acquit le surnom de Junon l'orgueilleuse.
Elle réunissait les plus heureux talents;
Mais l'orgueil corrompit tous ces rares présents:
De sage il la rendit impertinente et folle,
Et digne du fouet qu'on donnait à l'école.
Déplorons la folie et plaignons le malheur
De celle qu'enivra trop longtemps la faveur.

LA BIBLIOTHÈQUE

OU ENTRETIEN LITTÉRAIRE ENTRE UN PROFESSEUR ET SON ÉLÈVE

A Madame la comtesse Auguste POTOCKA

Charmé de l'entretien de si nobles amis,
Je me plais à revoir mes livres favoris.
Là, prenant tour à tour et Racine et Corneille,
Je vois s'y dérouler merveille sur merveille.
L'un, dans ses nobles vers, grand, sublime, pompeux,
Fait parler des héros, s'y montre aussi grand qu'eux;
Et de l'homme idéal nous retraçant l'image,
Donne à tous des leçons dont seul il fait usage.
Dans un style moins haut, mais beaucoup plus égal,
L'autre, unique en son genre, est aussi sans rival:
Jamais on ne sut mieux par des traits tout de flamme,
En captivant l'esprit, toucher, remuer l'âme.

Du fils, digne héritier de ses talents fameux,
L'on doit vanter aussi les chants religieux:
De nos livres sacrés défenseur plein de zèle,
Il sait faire admirer la sagesse éternelle.

Ensuite, ouvrant l'auteur qui s'offre sous ma main,
J'admire en vers français le poète latin.
Du noble traducteur qui n'aimerait le style?
Sa riche expression, son tour brillant; facile
D'un poème immortel retrace la douceur.
Ici d'un ton plaintif il pleure le malheur,
Et bravant des tyrans la puissance cruelle,
A ses rois dans l'exil il est toujours fidèle.
La sensible pitié lui prêtant ses accents,

Il émeut tous les cœurs par ses récits touchants;
Et, prévenant l'arrêt de l'équitable histoire,
Des bourreaux d'un roi juste il flétrit la mémoire.
Là, de l'homme des champs enviant le bonheur,
Il se plaît à chanter les soins du laboureur.
Sous les rustiques toits qu'habite l'innocence,
Il jouit de trouver la paix et l'abondance.
Des danses sous l'ormeau la bruyante gaîté;
Du saint pasteur du lieu la vive charité;
Du grave magister, au front sombre et sévère,
Que l'écolier espiègle en tremblant considère,
Tous ces divers portraits, sous son riant pinceau,
Offrent aux yeux charmés un aimable tableau.
Pourquoi faut-il, hélas! dépassant la mesure,
Que Delille souvent charge trop sa peinture;
Et qu'en beaucoup d'endroits qui manquent de [chaleur,]
Le poète le cède au brillant traducteur.

Toi, qui de Duperrier as su sécher les larmes,
Malherbe, qu'en tes chants je trouve de doux charmes,
Du Parnasse français immortel créateur,
Le premier tu joignis la force à la douceur;
Et de nos jours encore, à tes leçons rebelle,
Nul n'emporte le prix, si tu n'es son modèle.
Mais ton illustre nom nous rappelle à la fois,
Ce rival qui chanta les bergers et les bois,
Racan, qui dans ses vers pleins de grâces naïves,
Nous fait de chaque objet des peintures si vives.

Et toi, surtout, qu'on voit, d'un vol audacieux,
En tes sublimes chants t'élever jusqu'aux cieux,
Rousseau qui, jusqu'ici, pour chanter sur la lyre,
Gardes le premier rang entre ceux qu'on admire,
Quel salutaire effroi saisit l'homme puissant,

Quand de ses titres vains tu fais voir le néant;
Ou, si tu nous dépeins la brûlante Circée,
En proie au désespoir de se voir délaissée,
Qui n'est alors saisi d'épouvante et d'horreur
Aux transports violents de l'amante en fureur!

Mais pourrais-je oublier l'ami de la jeunesse,
Que relit l'âge mûr, que cite la vieillesse,
Lafontaine, en un mot, qui cache ses leçons,
Sous le voile léger d'aimables fictions.
Dans ses récits naïfs quelle haute sagesse!
Combien de traits piquants, que d'esprit, de finesse!
Etonnant phénomène, unique et seul auteur,
Qui sans doute jamais n'aura d'imitateur.

Et toi, charmant Gresset, dont la muse badine
Célébra de Ververt la gloire et la ruine,
Que tu sais finement égayer les esprits
Par ce sel délicat semé dans tes écrits!

Molière... à ce seul nom toute la médecine
S'agite, en menaçant du geste et de la mine:
Monsieur Fleurant surtout rugit, grince des dents;
Trissotin fait un bruit à faire peur aux gens.
Molière, esprit sublime, auteur incomparable,
Ta perte pour jamais doit être irréparable.
Et toi, son noble ami, sévère Despréaux,
Qui, pour faire goûter tes préceptes nouveaux,
Sus joindre à la leçon le plus parfait modèle,
En te couvrant ainsi d'une gloire immortelle,
Tu n'allas pas t'asseoir moins haut au double mont,
Et le laurier sacré couronne aussi ton front.

Dois-je te nommer, toi, trop fertile génie,
Qui flétris tes lauriers par un cynisme impie?

J'admire et je m'indigne, en lisant tes écrits,
Dont le venin mortel infecte tant d'esprits.
Tu ne respectas rien : une illustre héroïne
Que, pour sauver la France, arma la main divine,
Ne put même trouver grâce devant tes yeux,
Et fut aussi l'objet d'un badinage affreux.

Enfin la poésie, illustre Lamartine,
Sut retrouver chez toi sa céleste origine :
Dans ses nobles transports s'élançant jusqu'aux cieux,
Ta lyre à l'Eternel redit des chants pieux.
Mais devant ton grand nom, sans être téméraire,
Que puis-je, vain rimeur, qu'admirer et me taire.
Laharpe seul pourrait de tes divins écrits,
Relever dignement le mérite et le prix ;
Laharpe qui, soudain, cessant d'être rebelle,
Se montre pour son Dieu brûlant d'un si beau zèle.
Du coup qu'elle en reçoit, l'impiété frémit,
Et tout son antre ému de plaintes retentit :
A peine du Très-Haut elle a proscrit le culte,
Qu'elle reçoit d'un fils la plus sanglante insulte !
Bientôt Chateaubriand, jaloux de l'imiter,
Ceignant ses armes d'or se prépare à lutter :
Ses redoutables coups vont forcer l'athéisme
A rentrer plein de rage au fond du noir abîme ;
C'en est fait, puisqu'aussi l'éloquent Frayssinous
Ne lui prépare pas de moins terribles coups ;
Déjà pour l'écouter une avide jeunesse
Assiége Saint-Sulpice où la foule se presse.

O combien doit la France à vos hautes leçons,
Illustres précepteurs de ses chers nourrissons ;
Qu'elle doit au Bossuet, qui, démasquant l'impie
Fait voir tout le venin de sa philosophie ;

Et qu'heureux est le choix de ce maître éminent,
Pour former de Henry l'esprit si pénétrant.
De Henry. . . . . .
La liberté française m'empêche d'achever.

LA COLONNE DE LA BASTILLE

A Monsieur Marcellin COZETTE, Manufacturier

Je voulus voir la fameuse colonne
Qu'un fier génie en s'indignant couronne.
Au seul aspect de l'altier monument,
Je fus d'abord glacé d'étonnement;
Puis, éprouvant un rire involontaire,
Rire mêlé de pitié, de colère,
Qui, malgré moi, soudain m'avait saisi,
Mon front pudique en a vingt fois rougi.
Quoi ! m'écriai-je, une impudente clique,
Insolemment sur un bronze effronté,
Ose graver d'une main tyrannique,
Que nous avons conquis la liberté !
Vit-on jamais plus grande effronterie :
Au despotisme ils joignent l'ironie !
Mais quand le peuple aurait conquis ses droits,
N'avez-vous pas, par d'outrageantes lois,
Le lendemain refait les privilèges
Qui lui fermaient l'accès de vos collèges ;
N'avez-vous pas trouvé trop ignorants,
Ceux qui la veille avaient paru si grands,
Et, renvoyant vos héros à l'école,
Gardé pour vous les gains du monopole ?

Effacez donc tous vos dictons menteurs,
Vils comédiens, lâches *Embastilleurs*,

Qu'un faux-semblant d'assurer sa défense
Aide à forger des chaînes pour la France.

Mais tout trahit leurs desseins odieux :
Rien ne peut plus les dérober aux yeux :
Et c'est en vain qu'en leurs frayeurs mortelles,
Ceignant Paris de forts, de citadelles,
Ils pensent fuir (1) à l'invisible main
Qui des tyrans peut troubler le festin :
J'entends déjà gronder avec furie
La foudre prête à venger ma patrie !

DE L'USAGE QU'ON DOIT FAIRE DE L'ORGUE

Docte et pieuse fille, ô céleste harmonie,
Quand dois-tu donc enfin visiter ma patrie ;
Quand dois-tu parmi nous, comme chez nos voisins,
Initier la foule à tes secrets divins ?
Car le Français, hélas ! est toujours si barbare
Qu'un carillon lui semble une musique rare,
Rien ne le charmant plus que les bachiques airs
Dont l'airain, aux beaux jours, frappe à regret les airs ;
A tel point qu'à ce bruit il tressaille, il se pâme,
Tant il a de douceur et d'attraits pour son âme ;
Il le préfère à l'Orgue, aux sons majestueux,
A l'Orgue qui nous donne un avant-goût des cieux !

On ne peut bien pourtant chanter les saints offices
Sans l'Orgue qui remplit de célestes délices :
Seul il fait éprouver par ses divins accords,
De doux ravissements, d'ineffables transports,

(1) J'emploie ce mot dans le sens d'échapper.

Et sans lui tout l'éclat de nos cérémonies,
Ne saurait réveiller nos âmes assoupies;
Pourvu que l'organiste en homme intelligent,
Ne fasse entendre rien que de noble et touchant.
Qu'aucun air de chanson, de théâtre ou de danse
N'ose jamais braver la divine présence:
Un si grossier abus est par trop odieux,
Pour qu'à le réprimer on puisse être oublieux.

Mais c'est peu de ne pas en profaner l'usage,
Si l'on n'en sait tirer le parti le plus sage:
Au lieu de s'en servir pour l'accompagnement,
L'Orgue a toujours chez nous joué séparément.
Abandonnons enfin cette fausse méthode,
Et hâtons-nous de suivre une plus sage mode:
Rien de plus imposant que les accents nombreux
Auxquels l'Orgue a mêlé ses sons religieux;
Alors de simple et nu le grave chant d'église,
Devient une harmonie aussi vaste qu'exquise;
Un charme tout puissant s'empare des esprits,
Et l'on se croit porté dans les divins pourpris,
Où goûtant le bonheur et des saints et des anges,
On redit à l'envi d'ineffables louanges;
Nul ne peut résister à de si doux accords,
Et le cœur le plus froid entre en de saints transports.

Il est d'autres abus dont il faut qu'on se garde:
Fuyez le vain fracas de l'énorme *bombarde*.
Ce jeu ne s'entend plus que chez nous aujourd'hui,
Chez nous où le *Plein jeu*, par un faux goût banni,
Se voit mal à-propos condamner au silence.
Rendez à ce beau jeu sa magique puissance:
Des plus saints mouvements, savant excitateur,
C'est lui qui doit toujours accompagner le chœur.

Mais oubliez surtout la bruyante sortie
Qui trouble le chrétien qui rend grâce et qui prie :
Cet usage jamais n'aurait dû s'établir,
Et le simple bon sens doit le faire bannir.
Jouez plutôt quelqu'air d'hymne ou de saint cantique
Qu'on se plaise à redire au foyer domestique ;
Et mêlant vos concerts aux concerts des élus,
Aimez à répéter le doux nom de Jésus ;
Sans oublier de rendre à la reine des anges
L'harmonieux tribut de vos justes louanges.

STANCES SUR LA MORT DE M. LABBÉ MORANVILLÉ

A M. François MORANVILLÉ

Gémis, ô ma patrie, en ta douleur amère,
Sur ce funeste jour
Où le pieux héros qui te dut la lumière,
Succombe sans retour !

Exhale en longs soupirs ta profonde tristesse,
A l'aspect du cercueil
D'un prêtre saint, d'un fils, l'objet de ta tendresse,
Et de ton juste orgueil.

Moranvillé n'est plus ! sa voix pleine de charmes
Ne doit plus retentir,
Dans ce temple où naguère il tirait tant de larmes
Des yeux du repentir.

O qu'il connaissait bien cette tendre éloquence,
Qui pénètre les cœurs
Des plus beaux sentiments de vive repentance,
Pour de tristes erreurs !

Quels doux transports sa voix excitait dans les âmes,
Quand son brûlant amour
Le portait à remplir les cœurs de saintes flammes
Pour l'éternel séjour!

Tout en lui révélait sa piété profonde,
Et le noble mépris
Qu'il sut toujours montrer pour ces faux biens du [monde]
Dont l'orgueil est épris.

Muse, rends à jamais sa mémoire célèbre,
Par tes lugubres chants;
Elève sur sa tombe un monument funèbre,
Digne de notre encens.

Dis quelle charité, quel héroïque zèle
Ce Belzunce nouveau (1)
Fit briller, en ces jours, où la peste cruelle
Désolait son troupeau.

Au milieu des horreurs du plus affreux ravage,
Entouré de mourants,
Il prodiguait des soins, ranimait le courage
De ses tristes enfants.

Ceux qu'il ne peut sauver d'un fléau si funeste,
Par ses soins généreux,
Sont reçus, à sa voix, dans la gloire céleste,
Au sein des bienheureux.

Sainte religion, quel dévouement sublime,
Rare, prodigieux,

(1) Pendant la peste qui ravagea la ville de Baltimore, en 1818, il resta au milieu des pestiférés, prodiguant des soins spirituels et temporels aux malades de toutes les religions, ce qui porta un grand nombre de protestants à revenir au catholicisme.

Vous sûtes inspirer à son cœur magnanime,
En ces jours désastreux!

Que ne puis-je chanter un si généreux zèle,
En magnifiques vers,
Et du récit touchant d'une action si belle
Instruire l'univers.

Mais pour bien célébrer l'héroïsme sublime
Des plus hautes vertus,
Les efforts de ma voix et de ma faible rime,
Hélas! sont superflus.

Je ne puis donc offrir à la mémoire sainte
De ce héros pieux,
Que d'éternels regrets et la trop juste plainte
D'un cœur affectueux.

LE CHARLATAN

Toujours le charlatan s'adresse à l'ignorance,
Sûr d'en voir triompher sa verbeuse impudence:
Phèdre en offre en sa fable un exemple fameux.

Un savetier, réduit au sort le plus affreux,
Pour bannir de chez lui la cruelle famine,
Se mit à professer l'art de la médecine;
Il possédait, dit-il, maints secrets merveilleux,
D'autant plus excellents qu'ils lui venaient des Dieux.
Tout le monde accourait, on le suivait en foule;
L'impudence, à grands flots, de sa bouche découle.
Il a guéri, dit-il, grâce à ses onguents,
Des maux les plus cruels une foule de gens;
Ils allaient succomber, quand venant à leur aide,

Ils furent tous sauvés par son puissant remède.
Approchez-donc, messieurs; recevez de ma main
Ce qui vous convaincra de mon savoir divin,
Ce qui vous convaincra qu'au temple d'Epidaure,
Le Dieu, toujours m'exauce, alors que je l'implore.
Tout récemment, messieurs, mon art toujours vain-
Encor qu'agonisant, guérit un gouverneur, [queur,]
Des plus rebelles maux ma science se joue;
Par elle on ne sort pas du tombeau, je l'avoue,
Mais tous maux soudain l'on se trouve guéri.
Profitez donc, messieurs, de ma présence ici.

Partout mon savetier, au ton rempli d'emphase,
Voyait ses auditeurs l'écouter en extase,
Voyait ceux que sa fourbe avait comme enchantés,
Admirer des récits toujours plus effrontés.

L'on peut en politique user de la recette;
A se laisser piper la foule est toujours prête:
Et plus d'un fier hâbleur, tribun de son métier,
Peut éclipser chez nous l'impudent savetier.

LE DRAPEAU

Tout Prince envers son Roi, brûlant d'un noble zèle,
Doit toujours se montrer et loyal et fidèle;
La couleur du drapeau, du droit mince accessoire,
Ne peut le dispenser du plus sacré devoir;
L'amour de son pays, vertu, rare et sublime,
Doit l'enflammer toujours d'un zèle magnanime.
La ruse, les détours, l'ignoble hypocrisie,
Ne peuvent que couvrir de honte et d'infamie;
C'est par la loyauté qu'un prince est vraiment grand,

Et que d'un pur éclat il brille au plus haut rang.
Dieu veut que ceux qu'on doit placer au rang suprême,
Soient grands par leurs vertus, soient toujours l'hon-
[neur même;]
Il veut qu'enfin toujours les chefs des nations
Servent à leurs sujets d'exemple et de leçons,
Et que chassant loin d'eux tout honteux égoïsme,
Ils brûlent pour l'Etat d'un saint patriotisme.

LES PLEURS D'UNE MÈRE

Du meilleur des époux (1), ô trop fidèle image,
Toi qui de mes douleurs
Tempérais l'amertume, en trompant mon veuvage,
Je te dois donc des pleurs!

Tu n'es plus, cher enfant! la mort inexorable,
Pour comble de rigueur,
En me rendant épouse, et mère inconsolable
Te moissonne en ta fleur!

Trop cruelle infortune, affreuse destinée,
Je dois donc pour jamais,
Aux plus mortels ennuis, sans cesse abandonnée,
Me nourrir de regrets!

Tout en lui retraçait de son vertueux père,
Les rares qualités;
Affable comme lui, généreux et sincère,
Il avait ses bontés.

Déjà ce tendre enfant, prévenant les années,
Trouvait de doux attraits,

(1) Le jeune Cabanis, un de mes élèves de Bercy.

Assidu dans sa classe, à passer les journées,
Tout fier de ses succès.

Mais tandis que je pleure, admis au sein des Anges,
Ce nouveau séraphin,
Dans de joyeux transports célèbre les louanges
De l'Être souverain.

Là, témoin des regrets auxquels je suis en proie,
Et que rien n'adoucit,
Il condamne les pleurs, où mon âme se noie,
Et le jour et la nuit.

Ah ! je dois l'avouer, ma faiblesse est extrême ;
Mais je veux que mon cœur,
S'élevant désormais au-dessus de lui-même,
Surmonte sa douleur.

De la religion écoutant la voix sainte,
Enfin je me soumets ;
Et, comprimant le cri d'une trop juste plainte,
Chrétienne, je me tais.

DON QUICHOTTE ET LES WAGONS

A M. LAVALLARD-BOULENGER, Filateur.

L'invincible héros, si jaloux de la gloire,
Dont un riant pinceau nous retraça l'histoire,
N'a pas, comme on le croit, franchi les sombres bords,
Et son bras ici-bas redresse encor les torts :
Le récit qu'on va lire, et qu'on croira sans peine,
De ce que l'on avance est la preuve certaine.

Rencontrant l'autre jour un convoi de wagons
Dont le bruit fait au loin retentir les vallons,

Le héros à Sancho tint ce noble langage
Où la bonté du cœur le dispute au courage.
Tu vois, mon fils, tu vois si les enchantements
Sont des réalités, ou des contes d'enfants ;
Tu le vois à l'aspect de ce monstre effroyable,
De cet affreux dragon, au regard formidable
Dont la rage surtout s'attaque aux hôteliers.
Et qui dévore aussi tant d'honnêtes rouliers.
Vengeons, mon cher, vengeons des milliers de victimes,
Les vengeances ici sont toujours légitimes.
Défendre les humains des monstres, des géants,
C'est le plus saint devoir des chevaliers errants ;
C'est ce qui fait bénir à jamais leur mémoire ;
Et ce qui les élève au faîte de la gloire.

Bien volontiers, Seigneur, quand je vois dans ses [flancs]
Ceux qu'il a dévorés encore tous vivants :
Car je les aperçois par maintes échancrures
Faites au dos du monstre en forme d'ouvertures ;
Du monstre qui formant comme un vaste convoi,
Du seul bruit de son trot sème partout l'effroi.
Mais voyez donc filer cette bête effrayante :
Elle trotte, ma foi, plus dru que Rossinante.
A la noire vapeur qu'elle jette en courant,
Pour moi je la prendrais pour un volcan vivant,
Un Etna que Merlin (1) d'un coup de sa baguette
A transformé sans doute en cette affreuse bête !
Ah ! qu'on doit détester ces maudits enchanteurs
Qui causent aux humains de si grandes frayeurs !

Ce monstre quel qu'il soit j'en veux purger la terre,
Mon fils, en terrassant ce terrible adversaire.

(1) Célèbre enchanteur.

Demain le surprenant au détour de ce bois,
Nos efforts réunis le mettront aux abois.
Le coup que lui destine une lance invincible
Doit lui faire soudain pousser un cri terrible,
Un cri qui glacera de terreur les échos
Et qui te fera voir ce que peut un héros.
Mais pour t'y préparer, va te livrer au somme ;
Et demain combattant plus en lion, qu'en homme,
Par un sublime effort fais voir que l'écuyer
Sait se montrer enfin digne du chevalier.

La nuit n'a pas encor quitté ses sombres voiles,
Ni l'aube fait pâlir la clarté des étoiles,
Que Sancho réveillé par le chant des oiseaux,
Abreuvait ses coursiers aux sources des ruisseaux.
Rêvant à Dulcinée, objet de ses alarmes,
Don Quichotte lui-même est déjà sous les armes ;
Déjà pour déjeûner, sans table, ni couteau,
D'un gruyère durci l'on dévore un morceau.
Des chevaliers errants c'est le mêts ordinaire,
Tout héros de sa table exclut la bonne chère.

Mais l'on entend soudain gronder dans le vallon
Le bruit qu'en accourant fait l'énorme dragon.
Don Quichotte aussitôt saute sur Rossinante ;
Son écuyer le suit, bien que plein d'épouvante,
A l'endroit convenu l'on se poste à l'instant,
Certain de triompher du monstre dévorant.
Dès qu'il est à portée on fait vibrer sa lance.
Mais ébranlés du choc et de la résistance,
Rossinante et son maître, en entraînant Sancho,
Vont rouler près de là dans un fossé plein d'eau.
Voilà, dit l'écuyer, voilà de vos merveilles !
Ah ! mon pauvre âne en a par-dessus les oreilles !

Voyant nos gens ainsi trébucher dans l'étang,
Tous de rire aux éclats dans les wagons fuyant;
D'autant plus qu'on savait quelle cause plaisante
Avait pu les plonger dans cette onde stagnante.
Mais Don Quichotte, lui, n'accuse que Merlin,
Non sans se rappeler l'accident du moulin :
Aussi murmure-t-il : quelle est donc sa puissance
D'avoir pu rendre vain l'effort de ma vaillance.

LE PASTEUR D'HOMMES

ET LE PASTEUR DE BÊTES

A M. DESACHY-COLMAIRE, Fabricant

Dans un endroit voisin de l'antique Corbie (1)
D'où l'on voit s'élever ces imposantes tours,
Qui des fils de Benoit rappellent les beaux jours,
Et la très-célèbre abbaye,
Un pâtre fut jadis, qui, dit-on, s'appelait
De nom de famille Poulet.
Rencontré, certain jour, du pasteur du village,
Prêtre non moins zélé, que vertueux et sage,
Ce bon pasteur vous prend ce philosophe-là ;
Et, pour s'insinuer dans l'âme indifférente
D'un chrétien qui n'avait qu'une foi chancelante,
L'interroge d'abord sur ceci, sur cela ;
Lui dépeint des méchants les terribles supplices,
Non sans leur opposer les célestes délices ;
Tonne, éclate, foudroie, en offrant à ses yeux,
Ou d'ineffables biens, ou des malheurs affreux,
Avec une action digne du plus grand maître.

(1) Villers-Bretonneux.

Mon pâtre cependant paraissait plutôt être
Un corps inanimé que quelqu'homme vivant :
Il n'écoutait nullement
Des propos si salutaires,
Et rêvait en lui-même à cent autres misères ;
Au point que sans laisser terminer son pasteur,
Mon gardeur de bestiaux dit brusquement : Monsieur,
Vous, aussi bien que moi, que nous sommes à plaindre
D'avoir sans cesse à faire, à qui nous veut contraindre
De suivre aveuglement sa sotte volonté !
Peste soit, s'il vous plaît, de la communauté !
Tantôt pour un poulain, tantôt pour une vache,
L'on vous fait, sans sujet, un ennuyeux sermon ;
Et même pour un veau, gros comme un hanneton,
L'on vous étrangle vif. Oh ! la pénible tâche
Que d'être dépendants
De tant d'esprits tortus, bizarres, discordants,
Faits pour nous rendre fous ! Choqué du parallèle,
L'homme-saint aussitôt vivement lui rappelle,
Un beau sac de froment depuis longtemps vendu.
Je m'étonne, dit-il, qu'il me soit encore dû !
Mon pâtre là-dessus allègue l'indigence,
Et sa longue famille encore dans l'enfance ;
Ajoutant qu'il ne peut qu'en poulets s'acquitter ;
Qu'il en nourrit chez lui la plus belle couvée.
Ce même soir Marie est vîte dépêchée,
Pour prendre et rapporter
De ces tendres poussins la piolante nichée.
Mais quelle est sa colère, en voyant mon rieur
Présenter sept marmots presqu'égaux en hauteur,
Poulets de nom, tous sept, mais non pas de plumage !

Tel par un coup de vent, l'on entend au moulin,

Le tic-tac éclatant redoubler son ramage ;
Ainsi notre servante, en agitant la main,
Bat l'air de son caquet, émeut le voisinage ;
Et, d'un pas symétrique, avec l'air effaré,
Court en donner avis à Monsieur le Curé,
Qui, loin d'en éprouver aucun sentiment d'ire,
Fait, au plaisant récit, de grands éclats de rire ;
Et veux même qu'on porte au gardeur de bestiaux,
Pour prix de sa risée, encor quatre boisseaux.
En vain dans son courroux la trop fière Marie
A l'ordre du pasteur s'agite et se récrie,
Alléguant cent raisons pour ne pas obéir ;
Il a, dit l'homme saint, des poulets à nourrir.

C'est ainsi qu'un pasteur qu'on vénère et qu'on aime,
Enseigne à se venger d'une insolence même.

LE BERGER LIBERAL ET SES DEUX CHIENS

De la fidélité le chien est le symbole,
Buffon même le dit, je l'en crois sur parole.
J'en pourrais toutefois, par droit d'exception,
Citer qui font mentir Aristote et Buffon.

Deux chiens si bien dressés que le berger leur maître
Pouvait leur confier la garde du troupeau,
Sa chèvre favorite, et son fidèle agneau,
Tandis qu'il sommeillait à l'ombre du vieux hêtre,
Et qui n'avaient jamais, depuis leur jeunes ans,
Cessé d'être à sa voix soumis, obéissants,
S'y montrèrent pourtant un jour si peu dociles,
Qu'il fit pour les gagner maints efforts inutiles.
Ces chiens, dira quelqu'un, lisaient donc ce journal,

L'oracle du parti soi-disant libéral?
Non pas eux; mais leur maître avait bien l'imprudence
De le lire souvent tout haut en leur présence.
Car ce n'est plus le son du hautbois éclatant
Qu'on entend aujourd'hui chez le pâtre savant;
Mais sublimes discours de haute politique
Que chez nos libéraux, à Paris, l'on fabrique.
Mon berger, dis-je, un jour, sous un ombrage épais,
Ses moutons et ses chiens goûtant aussi le frais,
Déclamait à grands cris, qu'en fait d'obéissance,
L'on peut montrer parfois, un peu de résistance;
Que souvent la révolte est même un saint devoir;
Et que tous ces grands mots de souverain pouvoir,
Transmis de père en fils, par droit héréditaire,
Sont des termes usés au siècle de lumière.
Hé bien! dit Carabin sitôt à sa bergère,
Comprends-tu ce que dit notre maître en lisant?
Je le comprends si bien, répond l'autre à l'instant,
Qu'il a beau désormais, penché sur sa houlette,
M'ordonner en criant, à nous fendre la tête,
De voler au troupeau, je ne veux plus bouger.
Ni moi, dit Carabin: peste soit du berger!
Ce qui fut dit fut fait. En vain le pauvre pâtre
Promettait à ses chiens bonne soupe et grignon;
En vain les menaçait, s'ils fuyaient, de les battre,
Il vit nos deux mutins déloger au plus prompt.
Ah! grand Dieu! quel malheur! seul avec ma houlette,
Que vais-je devenir, entouré de ces grains,
Qu'on voit de toutes parts couvrir les champs voisins!
Ah! c'en est fait de moi, ma ruine est complète!
Chat! donc, bétail goulu! chat, chat donc, hors d'ici,
Elles vont me loger en prison aujourd'hui,
Brurrr! Brurrr! ô têtes libérales!

Ah! chiennes de brebis! ah! races infernales!
Jamais on n'a rien vu de tel dans le canton,
Et crois que la révolte est fille du démon.

Tu vois ce que l'on gagne à faire l'homme habile,
Berger, mon bel ami, qui croyais fort utile
De lire chaque jour ces articles menteurs
Que vend la calomnie aux crédules lecteurs:
A tous ces vains discours préfère ta musette,
Tes chiens seront toujours soumis à ta houlette.

Et vous, pasteurs d'humains et non pas de troupeaux,
Qui sans crainte admettez chez vous certains journaux,
Cessez d'être surpris si de fiers Lafayettes
Songent à renverser vos antiques diètes;
L'histoire de ce pâtre est un enseignement
Propre à vous retirer de votre étonnement.

LA PLUS FORTE TÊTE DU LIEU

C'est dimanche aujourd'hui, mais on a beau sonner;
Ma foi, je ne vais plus me faire sermonner:
C'était bon autrefois. Depuis mil huit cent trente,
Le peuple est devenu créature pensante.
On ne le mène plus, comme on mène un enfant;
Il est trop éclairé pour cela maintenant.
Loin les vieux préjugés! la moderne science
A répandu partout son heureuse influence,
Et chacun y voit clair. Pour moi j'en ai tant lu,
Et de tant de savoir mon esprit est repu,
Que je crains quelquefois que ma tête trop pleine
Au fond de notre puits par son poids ne m'entraîne.
Car outre les leçons de notre percepteur
Qui nous prêche souvent en très-subtil docteur,

Et qui sait débiter de si belles maximes
Qu'on demeure ébloui de leurs clartés sublimes,
Douze almanachs au moins, Peau-d'Ane, Robinson
Me rendent plus savant que *Monsieur* Cicéron.
Ainsi comment veut-on qu'avec tant de lumières
J'aille à l'église encor marmotter des prières ;
Chanter des kyries, m'y faire sermonner,
Et bien dévotement en sot m'y prosterner.
Aussi ne m'y voit-on qu'aux jours de grandes fêtes,
Bien plus pour m'y moquer de telles amusettes
Que pour y louer Dieu, comme certain benêt
Qui s'y montre toujours si rempli de respect.

Non pourtant que j'approuve un athée, un impie
Qui n'a foi qu'en l'orgueil de sa philosophie ;
Je crois qu'il est un Dieu qui gouverne les cieux
Et j'ai même pour lui des sentiments pieux.

Mais sur ce que je dis tu gardes le silence,
Cousin ; blâmerais-tu ce que tout haut je pense ?
Dis m'en donc, s'il te plaît, ton avis hardiment,
Sans craindre de ma part aucun emportement.

Puisque vous le voulez je vais donc vous le dire ;
Mais tenez bien du moins les rênes de votre ire.

Loin que ce soit, mon cher, petitesse d'esprit,
D'assister à la messe aux jours qu'on nous prescrit,
C'est agir au contraire en véritable sage ;
Puisque c'est au Très-Haut rendre un public hommage.
Vous donc qui le craignez cet Être tout-puissant
Qui sut faire d'un mot tout sortir du néant,
Jusqu'à quand devez-vous en guerre avec vous-même,
Fouler sans nul respect aux pieds sa loi suprême.
Car peut-on se piquer d'être ami de son roi,

Sans être obéissant et fidèle à sa loi ;
Ou prétendre à l'honneur d'être bon patriote,
Sans payer des impôts sa légitime quote ?
Monsieur le percepteur qui vous prêche si bien
Vous tient-il sans cela pour un bon citoyen?
Non sans doute : et pourquoi ne dit-il pas de même
Qu'on ne peut bien servir la majesté suprême,
Qu'en se montrant docile à ses divines lois :
Aussi bien que César, Dieu n'a-t-il pas ses droits !
Or, les lui contester, en philosophe impie,
C'est braver de ce Dieu la puissance infinie ;
Et, loin d'avoir pour lui des sentiments pieux,
C'est lever l'étendard contre le roi des cieux.
Voilà donc où conduit la moderne science,
En répandant partout son heureuse influence !...

Tout ce que tu dis-là peut bien avoir raison ;
Mais c'est assez, mon cher ; finissons ce sermon.

Le philosophe à bout, dès qu'il voit sa défaite,
Cède aussitôt la place, et bat vite en retraite.

LE JOUEUR DE VIOLON

QUI A PERDU UN BRAS A LA BATAILLE

Un Ménestrel de haute Picardie,
Depuis quinze ans, sous un antique ormeau,
Faisait danser les nymphes du hameau :
Il ravissait par sa douce harmonie,
Et produisait de si touchants accords,
Qu'il eût ému jusqu'aux ombres des morts.
Mais entraîné par l'amour de la gloire,
Au Mont Saint-Jean, où l'attend la victoire,

Malgré les pleurs, malgré les cris perçants
Et des beautés, et même des mamans,
Bathille un jour (car Bathille il se nomme)
Armant son bras à la voix du grand homme,
Vole soudain, rempli des plus beaux feux.
Dieu ! pour ses jours combien alors de vœux !
Chaque fillette à peine voit éclore
Les premiers rais de la naissante aurore,
Qu'elle offre au ciel ses humbles oraisons ;
Ce n'est partout que supplications
Pour le salut de l'aimable Bathille,
Plus regretté qu'un aîné de famille :
Même, en secret, plus d'une à son devin,
Court demander quel sera son destin.
Enfin après trois mois d'inquiétude,
L'on dit soudain : Bathille est de retour,
Un bras de moins ! Frappé d'un coup si rude,
Tout le hameau s'empresse, vole, court
Chez le héros qu'accable sa disgrâce,
Et dont maints pleurs baignent toute la face.
Mais c'est bien pis, quand cent jeunes philis
Frappent les airs de leurs douloureux cris ;
Et, répétant mille fois leurs complaintes,
Font retentir sa maison de leurs plaintes :
Laissant alors redoubler ses sanglots
On ne voit plus en lui rien de héros.
Mais quand on croit qu'il doit, toute la vie,
Pleurer son bras, avec son harmonie,
Grâce à l'esprit, au merveilleux secret,
D'une brunette, aux yeux remplis de charmes,
Il voit soudain tarir toutes ses larmes.
Celle-ci, dis-je, ayant saisi l'archet
Du preux Lafont le lui coud au gousset,

En lui disant d'une aimable manière :
Je veux qu'encor ton sublime talent
Soit du hameau la joie et l'ornement ;
Mais faut changer de méthode ordinaire .
Car ce n'est plus, ainsi qu'auparavant,
L'archet qui doit chatouiller l'instrument ;
C'est celui-ci qu'il faut, tout au contraire,
Dessus l'archet couler artistement.
Tous d'applaudir au rare expédient
Qu'elle découvre en ce malheur extrême ;
Et d'essayer la chose à l'instant même
Cet essai cause un tel ravissement,
Que tous les pieds en sont en mouvement.
Cent cris joyeux s'en élèvent aux nues ;
Tout le hameau se répand dans les rues,
Pour voir des yeux ce prodige étonnant.
Oh ! oui, ma foi, c'est Bathille lui-même
Qui, je ne sais par quel bonheur suprême,
Fait retentir sa maison de nouveau,
De ces doux airs qui charmaient le hameau !
Qu'un si beau jour soit donc un jour de fête,
Et qu'à danser chacun de nous s'apprête ;
Oui, volons tous, à l'envi sous l'ormeau,
Volons, amis, au milieu d'une danse,
Au sexe offrir notre reconnaissance ;
Car c'est par lui, disons-le hautement,
Qu'est recouvré le plus divin talent.

Fillettes ont plus d'esprit qu'on ne pense,
Quand il s'agit de plaisirs et de danse.

LA LEÇON RETENUE

Le fort pauvre curé d'un très-pauvre hameau,
Bien qu'il manquât souvent même du nécessaire,
A dîner certain jour invita maint confrère;
Non sans grand embarras pour la vieille Isabeau.
A pareil rendez-vous rarement on fait faute,
Et déjà tout le monde est rendu chez notre hôte;
Déjà de nos amis le dévôt escadron
A pris place au festin du pauvre amphitrion.

Or, comme il réclamait encore une serviette
La vieille lui répond: mais, Monsieur, vous savez
Que l'on n'en peut donner plus que vous n'en avez.
Le bon homme rougit, murmurant: qu'elle est bête!
Puis ses hôtes partis de faire un beau sermon
A l'ingénuité de la vieille Isabelle.
Vous serez donc toujours une pauvre cervelle,
Dit-il, sans jugement et sans réflexion!
Pourquoi m'avoir causé cette confusion!
Ne pouviez-vous pas dire: elles sont en lessive.
A votre âge, être encor une si pauvre grive!

A quelques jours de là maint autre visiteur,
Arrivant à la fois chez notre bon pasteur,
Des chaises, cria-t-il à la vieille servante,
Qui répond à l'instant d'une voix tremblottante:
Je n'en puis procurer davantage, Monsieur,
Car, comme vous savez, elles sont en lessive.
Tout le monde entendant la réponse naïve,
De rire aux grands éclats, même le bon pasteur.

LES DEUX BOITEUX

Un boiteux qui clochait de la belle manière
Et qui s'imaginait marcher mieux qu'un prélat,
Rencontra certain jour Clopinant son confrère.
Hé! quoi donc, notre ami, toujours par entrechat,
Dit-il; ne saurais-tu marcher d'une autre guise?
Tes génuflexions sont bonnes à l'église ;
Mais ailleurs, sois-en sûr, chacun s'en divertit.
L'autre, sans se fâcher, à l'instant répartit.
Eh! parbleu! là-dessus tu nous la donnes belle,
Toi qui peux nous servir d'école mutuelle.

On l'a dit avant moi, l'homme est ainsi bâti :
Aveugle envers lui-même, il est lynx pour autrui.

LE CHIEN HARGNEUX

Certain chien dogue appelé Papillon, (1)
Chien si hargneux qu'il mordait dès l'enfance,
Faisait surtout la guerre à l'indigence :
Un triste habit, un hideux pantalon,
Une besace avec un blanc bâton,
Faisaient hurler le mâtin dans sa niche,
Et pour lui plaire il fallait être riche.

Il n'est que trop, hélas! d'autres chiens à deux pieds,
Par qui les gens de bien se voient ainsi pillés.

(1) Nom d'un beau chien de chasse qu'avait mon père.

L'ÉLÈVE DU SORCIER OU LA PRÉSOMPTION

L'élève d'un sorcier entendit son patron
Murmurer certain jour des paroles magiques
Qui pouvaient en valet transformer un bâton,
Et de morceaux de bois faire des domestiques.
L'espiègle les retient; et, son mentor absent,
Il commande au balai d'aller à la rivière
Puiser de quoi laver son humble appartement,
Et de lui tenir lieu d'agile chambrière.
Sitôt le balai part, et d'un pas diligent.
Apporte seaux sur seaux le liquide élément ;
Au point qu'en un clin-d'œil le logis il inonde :
Buffets, tables, fauteuils flottent déjà sur l'onde.
Mais ignorant les mots qui pourraient l'arrêter,
L'imprudent veut en vain l'empêcher d'apporter;
En vain, dans son courroux, saisissant une hâche,
Il en fait deux morceaux, qui tous deux sans relâche,
Au lieu d'un seul valet apportent à l'envi.
Le maître par bonheur rentre à l'instant chez lui ;
Fait cesser, d'un seul mot, cet étrange ménage,
Et sauve sa maison d'un trop certain naufrage ;
Non sans gronder bien fort, pour servir de leçon,
L'imprudent écolier de sa présomption.

L'ignorance, l'orgueil, le peu d'expérience,
Voilà ce qui souvent cause mainte imprudence.

LE VIEUX HIBOU

A DEUX PIEDS SANS PLUMES

Certain hibou, d'une espèce nouvelle,
Qui de tout temps s'était montré rebelle
Au blond hymen, voire au beau Cupidon,
Se laissa néanmoins marier, ce dit-on;
Non plus jeune: il comptait sa soixante-douzième.
C'est commettre un peu tard, une folie extrême ;
Car c'est être à mon sens plus fou que tous les fous,
Que d'oser à cet âge,
Entrer dans les liens d'un premier mariage.
Amant de quatre jours on vous le fit époux,
D'une jeune pimpante,
Bien troussée, assez drue, et surtout bien parlante.
Celle-là, disait-on, saura l'apprivoiser
Ce vieux hibou sauvage, on lui verra briser
Cette uniformité de cinquante ans de vie,
Si tristement passés dans la misanthropie.
Bref, on n'entendait plus que propos insolents,
D'un monde de causeurs, de sots, de faux plaisants
De qui les quolibets tombaient drus comme pluie;
Surtout depuis qu'on vit par un signe certain,
Que bientôt il faudrait faire choix d'un parrain.
Il verra donc, dit l'un, petit poupon éclore ;
Ce sera double joie à la vieille pécore,
Que d'avoir à son âge, un joli petit gars.
Ce sera double peine, et peine déchirante
Lui répartit un autre: au plus grand des hasards
Se livra la belle imprudente,
En épousant ce vieux hibou

Qu'elle eût cent fois mieux fait de laisser en son trou:
Car vous ne trouveriez nulle part en Europe,
Plus effroyable loup, plus affreux misanthrope,
Ni d'animal fuyant plus la clarté du jour,
Etant bizarre au point qu'il couche dans son four.
Je ne plaisante pas, c'est chose bien connue,
C'est chose que mes yeux plus d'une fois ont vue ;
Et ne vous réponds pas que l'enfant en naissant,
Ne jette le vieux diable en grand emportement.
Un chirurgien chez lui, puis encore une garde !
Quelle charge, bon Dieu ! pain, vin, jambon, poularde,
Et *prunée*, enfin tout, ils ne laisseront rien !
C'en est fait, sans pitié, de tout mon pauvre bien !
Heureux si ma maison elle-même n'y passe !
En belle passe suis-je ! ah ! suis-je en belle passe !

Comme au jour, en effet, où le tardif poupon
Parut à la lumière, il fallut un chapon,
Propre à faire un bon bouillon ;
Sitôt de cris perçants il emplit sa demeure.
Or, l'état de sa dame empirant d'heure en heure,
Chacun s'imaginait que c'était sa moitié
Qui lui faisait jeter des clameurs si terribles ;
Aussi chacun avait pitié
Du bon et tendre époux, aux entrailles sensibles.
Mais il fallut bientôt que l'on se détrompât.
Aux chapons malgré lui devant livrer combat,
Il prend à pleines mains, bâtons, cailloux et pierre;
Et courant de son mieux, entre dans la volière.
La volaille, à l'instant, se répand dans les airs,
Emporte le chapeau, met cheveux à l'envers.
A l'assaillant plein de rage :
Le bruit que font les coqs trouble le voisinage.

Cependant mon guerrier poursuit un vieux chapon,
Auquel il lance en vain pierre, caillou, bâton ;
Tandis que furieux son hôte le fustige,
Le maudit animal, en tous les coins voltige.
A la fin toutefois il fait tant qu'un caillou
Vous casse et rompt tout net au pauvre oiseau le cou.
Mais, n'est pas consommé ce meurtre déplorable,
Qu'on lui vient annoncer, d'une voix lamentable,
Le douloureux trépas de sa tendre moitié.
Cruel malheur, dit-il, mon pauvre coq est tué ! ! !

Ni les charmes puissants d'un céleste visage,
Ni les rares douceurs que prodigue l'hymen
Qui répand, comme on sait, ses dons à pleine main,
Rien ne peut adoucir un naturel sauvage.

LA NAIVETÉ

Certain bon paysan trop naïf de moitié,
D'un fier cheval, un jour, reçut un coup de pié,
Lequel vous l'étendit tout de son long par terre.
Hélas ! je ne l'avais, dit-il, que trop prévu :
Ce diable d'animal m'en a toujours voulu,
Depuis que j'avais dit qu'il fallait s'en défaire.

LE PHYSICIEN DE VILLAGE

Un physicien (1) fameux, l'aigle de son village,
Grâce à certain bouquin, docte et poudreux ouvrage,
Passait aux yeux de tous pour le plus grand esprit,
Que jusque-là le monde eût encore produit.
Or, quand on consultait notre oracle au grimoire :

(1) C'était un géomètre de Cachy assez capable.

Tout est là, disait-il, tout est en cette armoire.
C'était là qu'il serrait son merveilleux auteur.

On cite plus d'un grand de race fort illustre,
Dont l'inutile vie est obscure et sans lustre,
Qui pourrait dire aussi, parlant de sa grandeur :
Tout est là, noble duc, tout est en cette armoire ;
Certes, de nos aïeux chacun connaît l'histoire.

N'étant rien par soi-même, on veut que ses aïeux,
En tenant lieu de tout, rendent son nom fameux.

LE DONNEUR DE PROMESSES

Certain Normand, au fils de son voisin,
Promit, dit-on, jadis un beau lapin,
Bien résolu de ne tenir parole ;
Quoique voulant en homme généreux,
A la garder paraître scrupuleux.
Un fourbe seul tient ce devoir frivole,
Riant tout bas de ce qu'il dit tout haut :
Or, du Normand c'est le moindre défaut.
Celui-ci donc, fort ami de la ruse,
Heureux d'avoir quelqu'homme qu'il abuse,
Jouit de voir le marmot chaque jour,
A ses clapiers venir faire sa cour.
Mais quoiqu'on fasse, ou qu'on paraisse faire,
Feuilles de choux, ni tendres lacerons,
Rien ne saurait retenir nos fripons :
Au moindre bruit lapins fuyaient sous terre.
Reviens demain, disait lors sérieux,
Le vieux Normand en lui-même joyeux ;
Va, nous l'aurons ! Sans perdre patience,

L'enfant crédule et plein de confiance,
Tous les matins accourait, en sautant,
Et chaque jour en remportait autant.

Combien, hélas ! voit-on de misérables,
Tristes jouets de promesses semblables.

SATISFACTION D'UN MAITRE D'ECOLE

DE VILLAGE

Certain maître orgueilleux
Pense qu'on est fameux,
Quand on sait l'orthographe,
L'almanach, le paraphe,
Et que, nouveau stentor,
Paré d'un manteau d'or,
D'une voix de tonnerre,
On ébranle la terre.
Selon lui tout est là ;
C'est le nec plus ultra
De l'humaine science
Et de la suffisance.
Pancrasse en est si vain,
Qu'il court chaque matin
Feuilleter les gazettes,
Pour voir si les poètes
Inspirés d'Apollon
N'ont pas chanté son nom ;
Convaincu qu'à sa gloire,
Les filles de mémoire,
En de lyriques chants,
Exercent leurs talents.

Doctes enfants d'Apelle,
Par maints riches portraits,
Multipliez ses traits;
A sa gloire immortelle,
Consacrez des talents
Dignes de notre encens.
Quand la Parque ennemie,
De ses cruels ciseaux,
Aura tranché sa vie,
Grâces à vos pinceaux,
Nous reverrons Pancrasse,
A la savante face,
Et nos fils à jamais
Admireront ses traits.

Que ne puis-je moi-même,
Dans l'admiration,
Qu'inspire un si grand nom,
Plein d'une ardeur extrême,
En magnifiques vers,
Apprendre à l'univers
Qu'au beau talent de lire
Il joint celui d'écrire;
Mais d'un doigt si savant,
Qu'avec ravissement,
En tous lieux on admire
Maint chef-d'œuvre divin,
Fruit de sa docte main.

LA VANITÉ PUNIE

Crésus, ce favori du dieu de la finance,
Prétendant se donner une haute importance,
Par l'éclat dont brillaient ses superbes habits,
Sur son trône, un beau jour, s'étant exprès assis,
Demandait à Solon si jamais dans l'Attique,
Spectacle avait paru plus beau, plus magnifique.
« J'ai vu des coqs, dit-il, des paons et des faisans,
« Ils étaient à mes yeux mille fois plus brillants. »

Combien de parvenus, semblables à ce prince,
S'estiment les premiers de toute la province,
Parce qu'ils ont un train, des meubles, des habits
Dont le luxe effronté frappe les yeux surpris ;
Bien que pour tout mérite et pour toute importance,
Ils n'aient qu'un vain orgueil, une sotte arrogance.

LA MARCHANDE DE BEURRE

De toute indignité l'avarice est capable :
L'histoire le témoigne aussi bien que la fable.
J'en vais dire un exemple où ce vice honteux,
Se montre sous des traits effrontément hideux.

Une avaricieuse et fort riche fermière,
Célèbre sous le nom de la grande fermière,
Découvrit récemment le secret tout nouveau
De convertir fromage en beurre exquis et beau.
Que ne peut dans la femme un supérieur génie !
Pour en venir à bout, voici premièrement,
Comme la matrone s'y prend :

S'enfermant dans la chambre au fromage *à la pie*,
Tartines l'on façonne avec dextérité.
Vite et tôt, dépêchons, de la célérité.
Que nos belles Abbevilloises.
Apprennent que les villageoises,
Quoiqu'on dise, ont aussi pas mal de sens commun,
Et que même au besoin nous en savons plus d'un.
Puis, de ses jolis doigts vous dépéçant son beurre,
D'en vêtir avec art fromage tout-à-l'heure :
Et déjà le voilà de substance changé ;
Le fromage susdit est métamorphosé;
Ce n'est plus lui, c'est beurre à faire bonne soupe,
Et soupe qu'au couteau l'on coupe.
Quiconque en aura donc mangé,
Le croira, malgré soi, miel d'un goût délectable,
Et digne d'être offert sur la plus riche table.
Ainsi plaisante finement,
Notre matrone, en déguisant
La fausse et trompeuse beurrée,
Qu'à la ville, de grand matin,
L'on doit porter le lendemain,
Comme très-exquise denrée.
Mais attendons la digne fin
D'une ruse qu'on croit si dextrement ourdie ;
Voyons le dénouement de cette comédie.
Après qu'en plein marché le beurre fut vendu,
Et qu'on en eût l'argent reçu,
Et vendu pour dire à deux franches commères,
S'escrimant bien du bec, pétulantes et fières ;
Ces deux gaillardes-là, je ne sais pas comment,
Découvrent aussitôt la fraude de la dame ;
Et de se récrier: Oh ! la pendarde infâme !
Ah ! vrai gibier de Grève! ah! mauvais garnement !

Courons, volons, ma chère, après cette cicogne !
Que ne la tenons-nous pour lui rompre la trogne,
Pour vous lui tordre le sifflet !
Aussitôt dit, aussitôt fait ;
Et vîte de se mettre en quête :
Les voir partir au trot était beauté parfaite.
Telles, au retour des beaux jours,
Dans la verte prairie, on voit les poulinières
Courir en liberté, bondir, faire cent tours ;
Telles, nos légères commères
Volent de tous côtés, cernent tous les chemins ;
Mais ce n'est pas sans fruit, leur pas ne sont pas vains :
La beurrière au péril se croyait échappée,
Lorsque soudainement elle se voit happée ;
D'horribles coups de bec vont sur elle pleuvant ;
Chacune vous l'assomme impitoyablement :
Tu nous vends pour du beurre, exécrable harpie,
D'indigne fromage *à la pie !*
Viens, viens au commissaire, allons point de quartier ;
Que l'on t'apprenne à fond les ruses du métier.
Notre pauvre beurrière en ce péril extrême,
Tremblante, demi-morte, est sans pouls et plus blême
Qu'un jeûneur, comme on dit, à la fin du carême.
Bref, il faut financer, et même largement,
Si l'on veut de ce pas se tirer décemment ;
Il faut restituer toute la contrebande,
Et payer, qui plus est, une fort grosse amende.
On eût ri d'un affront ; mais payer, ô douleur !
Pour tout avare, hélas, c'est s'arracher le cœur,
C'est se déchirer les entrailles :
La nôtre s'en pendit, pour rattrapper, dit-on,
Sur les frais de ses funérailles,
Ce qu'il fallut payer en cette occasion.

L'ERYSIPÈLE

Au Docteur PICHOT

Entre les plus grands maux dont l'homme est as-
Docteur, l'Érysipèle, à bon droit est rangé. [siégé,]
J'ai senti, tu le sais, les cruelles atteintes
Qu'il déguise toujours sous des caresses feintes :
Car le traître d'abord vous saisissant le nez,
Fait semblant de le rendre un des mieux façonnés ;
Et, dès qu'il vous voit fier d'un nez de Henri quatre,
Pour vous faire pester il l'enfle comme quatre ;
Tellement qu'il devient, à parler proprement,
Un nez de majordome ou de grand chambellan,
Ou tel que l'a d'Argout, ce nason de notre âge,
Au nez duquel tout nez doit rendre un juste hommage.
Mais tous ces jeux cruels ne sont que le présage
Des cuisantes douleurs qu'il vous faut endurer,
Et qu'il serait ici trop long d'énumérer.

Erysipèle affreux, monstre plein de furie,
Réserve à tes pareils ta lâche perfidie :
L'on ne trouve que trop de ces gens doucereux
A qui tu peux porter tes présents dangereux.
Mais t'adresser à moi qui hais tout hypocrite,
Que l'aspect seul d'un fourbe outre mesure irrite,
Ah! tu dois l'avouer, c'est oser beaucoup trop,
Surtout quand j'ai pour moi ton ennemi Pichot :
N'y reviens donc jamais ; porte à ceux de ta race,
De tes traîtres baisers, l'odieuse grimace.

LA PREVENTION

Parmi les animaux, comme chez les humains,
Il est aussi des rois, des princes souverains,
Qui lèvent des impôts sur leurs peuples fidèles,
Ayant maints employés d'octrois et de gabelles ;
Avec des directeurs pour les droits réunis
Lesquels ne manquent pas, comme on sait, de commis,
Chaque espèce chez eux n'obtient pas tous les grades.
Ils n'ont pas comme nous, des constitutions,
Qui confondent les rangs et les conditions :
Les uns sont grands-prévots, et les autres alcades.
Dans les humides lieux qu'habitent les oisons,
Le butor passé maître en l'art de la chicane,
Peut seul prêter l'appui de son braillard organe.
Les renards sont des rois les prudents conseillers,
Messagers les pigeons, et les lièvres courriers.
Et puis, dans leur police, on compte force agaces
Dont la fonction est d'écouter sur les places,
Les différents propos. Dans leurs droits réunis,
On ne reçoit jamais que des rats pour commis.

Or, un beau jour, leur chef plein d'une fausse alarme,
Fait sonner le rappel, peste, fait grand vacarme,
Afin de réunir à l'instant tous ses rats :
Certain limonadier avait son galetas
De fraude tout rempli. C'était impardonnable
De surveiller si mal un tel contrebandier ;
Oui, messieurs, c'est très-mal exercer son métier,
Et cette négligence est vraiment condamnable.
Mais il est temps encore ; ainsi courez, trottez
Chez ce maudit fraudeur, et si bien furetez

Dans tous les coins, partout, dans les moindres ca-
En rats intelligents et de prudentes têtes, [chettes,]
Si bien que dans cent ans, l'on cite ce coquin,
Comme un épouvantail à nos marchands de vin.

Voilà donc de nos rats une ardente cohorte,
Qui, dès l'aube du jour, soudain gratte à la porte
Du prétendu fraudeur qui ne l'attendait pas.
Chacun entre, et d'un saut, l'on est au galetas ;
Et vîte de fouiller jusqu'aux moindres crevasses.
Ha ! ha ! vous nous jouiez par de vaines grimaces,
Et c'est en ce lieu-ci que vous recéliez tout !
Mais l'on vous tient enfin, on vous tient pour le coup,
Bon homme, disait l'un, d'un ton plein d'assurance :
J'espère à vos dépens que nous ferons bombance.
Cependant on ne trouve, après bien du travail, [anse,]
Qu'un vieux chapeau sans bords, un vieux panier sans
Trois morceaux de pantouffle, un débris d'éventail;
Tant que sortant d'erreur, après telle capture,
D'un délateur infâme on voit bien l'imposture.
On le reporte au chef. Mais la prévention
L'emporte, en son esprit, sur l'évidence même ;
Et, sans rien écouter, dans sa fureur extrême,
Sitôt il les renvoie en la même maison,
Fureter de nouveau. C'était sous la pendule,
Que prétendait alors le directeur crédule
Que se trouvait le nid, il en était certain.
Nos gens donc aussitôt reprenant leur chemin,
Reviennent chez notre homme, et se mettant en quête,
Vous font sous la pendule, une nouvelle enquête,
Interrogent les murs, menacent les lambris
De les éventrer vifs, si leurs flancs sont remplis
De madère, d'Arbois, de quoi que ce puisse être.
Mais il leur faut encor retourner à leur maître.

Sans le moindre butin, comme ils étaient venus,
Si ce n'est qu'ils en sont mille fois plus confus.

Le ciel daigne éloigner de moi toute la vie,
De la prévention l'affreuse maladie.

LE TESTAMENT DE L'AGACE

PAR-DEVANT LE CERF.

Vieille et toute cassée était certaine Agace
Que les ans empêchaient d'aller de place en place,
Sauter en caquetant avec les oisillons,
Des nouvelles du jour, des sots bruits des salons,
Des ministres, de tout, comme font les commères,
Qui suivent en tout point la marche des affaires ;
J'ai lu, dis-je, et je tiens le fait pour très-constant,
Qu'une agace voulant faire son testament
Fit venir un beau jour un notaire chez elle.
Or, ce fut maître cerf qu'elle prit pour cela,
Comme le plus versé dans ces matières-là.
Il vient, et puis entend la longue kyrielle
Des richesses qu'on doit léguer par testament.
Je donne de mes biens à chaque neveu tant;
A mes nièces, mes bois avec la métairie,
Mes meubles, mes bijoux et mon argenterie;
Mais aux conditions de me faire enterrer
Après ma mort. Je veux qu'alors en notre église,
Avant qu'un long cortége au tombeau me conduise,
D'un brillant luminaire on me fasse entourer ;
Et qu'au champ du repos on me donne une place
Digne du rang qu'on tient, digne enfin d'une agace.

Notre cerf cependant, en praticien vanté,

Ecrit fidèlement tout ce qu'on a dicté;
Au point qu'il en reçoit de notre testatrice
Mille éloges flatteurs. Qui le croira, pourtant,
Un neveu prétendit qu'un si beau testament
Était faux; et le cerf fut traduit en justice! [vers!]
O temps! ô mœurs! quoi, tout, jusqu'aux oiseaux per-
Tout n'est donc plus que crime en ce bas univers;
Car accuser un cerf d'un infâme artifice,
Un si bon animal, c'est une énormité!
Mais le cerf eut bientôt prouvé la fausseté
De l'accusation du neveu de la pie:
Il ne fallut qu'un saut à son agilité,
Pour franchir les écueils de cette calomnie.

Ainsi sut échapper à la rigueur des lois,
Par sa légèreté, l'animal porte-bois.

La justice est chez nous si fort impartiale,
Que le blanc ou le noir lui semble chose égale,
Et que comme jadis, au temps de Rabelais,
Le sort le plus souvent décide les procès.
Témoin cet autre arrêt de même cour royale
Que présidait alors le bonhomme Pirus.
Ce bel arrêt prétend que les loueurs d'écus
Ne sont plus obligés de livrer leurs espèces;
(C'est un très-bon moyen d'augmenter leurs richesses).
Qu'il suffit qu'un contrat, quoique fictivement,
Dise qu'à l'emprunteur on les remit comptant,
Pour qu'il soit, sans pouvoir le contraire prétendre,
Dans l'obligation nécessaire de rendre
A son prêteur les fonds qu'il n'en a pas reçus,
Avec les intérêts, qui plus est, par-dessus.

Ainsi le vieux Pirus, d'une voix solennelle,
En prononça, dit-on, la sentence formelle.

LE QUIPROQUO

Un jour, au cabaret, deux magisters fameux
Pour nettoyer leur voix versaient à qui mieux mieux,
En leur bruyant gosier, cent rasades bachiques.
Le plus profond des deux dans les langues antiques,
Trinquant exactement à chaque coup qu'il boit,
Selon la politesse, et comme chacun doit,
Apostrophe soudain, en homme docte et prude,
D'un *tibi propino,* son confrère Boirude.
Il avait recueilli ce mot si bien sonnant
Au repas d'un synode, où tout dernièrement,
Il avait, m'a-t-on dit, servi de Ganymède;
Mais non moins appliqué que n'était Archimède,
Quand Rome s'empara des murs syracusains :
Le plafond eût croulé sur ses plus près voisins,
Qu'il ne l'eût aperçu, tant l'utile convive
Prêtait attention ardente et toute vive.

Bref, pour en revenir à mon premier sujet,
Boirude audit latin crut voir un quolibet,
Une injure d'autant plus grave et plus amère,
Que le chien de Louison du hameau la bergère,
S'appelait justement de nom propre *Tibi ;*
Si bien que furieux des latines injures :
Confrère, cria-t-il, c'est franchir les mesures !
Tète et sang ! suis-je donc plutôt *Tibi* que lui !
Si j'aboie au lutrin, le fais-tu pas aussi ?

Entre amis bien souvent, voilà de quelle sorte,
Pour un mot équivoque, on se fâche, on s'emporte.
Attendez-donc du moins, pour entrer en courroux,
Que vous ayez compris ce que l'on dit de vous.

LA VIEILLE ET LE CHANTRE

Chez nos bons vieux aïeux, du temps que la nature,
Naïve, s'exprimait sans nul déguisement,
Un moine (1) quelque part conte cette aventure.

Certain chantre, dit-il, modulait gravement,
A la gloire de Dieu, je ne sais quel office ;
Mais d'une telle voix, que le saint édifice
En était ébranlé jusqu'en son fondement.
Or, tandis qu'il chantait, une antique matrone,
Pieuse et naïve personne,
De son côté pleurait, sanglotait, larmoyait ;
Au point que notre chantre en son âme croyait
Que ses divins accents faisaient couler ses larmes,
Et qu'elle pleurait d'aise éprise de leurs charmes ;
Si bien que sa clameur allant toujours croissant,
Devenait à la fin tempête épouvantable.
Plus, dis-je, sa voix effroyable
Redoutait ses efforts, plus le gémissement
De la pauvre matrone allait en augmentant ;
Tant que n'y tenant plus de plaisir et de joie,
Superbe comme un paon, et non moins sot qu'une oie,
Notre nouveau stentor, suspendant ses clameurs,
S'en vient lui demander le sujet de ses pleurs.
Hélas ! j'avais, dit-elle, un âne des meilleurs ;
Il est mort, et je crois qu'encore en son étable,
Lorsque je vous entends, c'est lui-même qui brait ;
Car votre insigne voix est justement semblable

(1) Un moine, qui a traduit en français un ouvrage de Guy de Roye, archevêque de Reims, intitulé : *Doctrinale sapientiæ*, y a inséré ce conte.

A celle du pauvre âne ! A ces mots stupéfait,
Honteux et tout confus, faisant laide grimace,
Mon chantre retourna lestement à sa place.

Il n'est que trop de gens, qui comme ce chanteur,
Se mettent dans l'esprit que chacun les admire,
Quand partout, au contraire, on ne songe qu'à rire,
Du sot enivrement qui cause leur erreur.

LE VIEILLARD ET SES DEUX MULETS

L'excès d'attachement pour certains animaux,
Tels que chats, perroquets, chiens, mulets ou chevaux,
Peut si l'on n'y prend garde, étouffer dans notre âme,
Les sentiments qu'on doit à son fils, à sa femme ;
Ainsi qu'on le verra dans le récit suivant
Qui peut servir à tous d'utile enseignement.

Certain vieux laboureur, vanté pour sa prudence,
Qui, sans jamais faillir, vous eût dit par avance,
De chaque lunaison les divers changements ;
La tempête, la pluie, enfin ces mouvements,
Qu'on voit se succéder avec tant d'inconstance,
Depuis passé trente ans, nourrissait deux mulets.
L'un des deux commensaux, accablé de vieillesse,
Sous le poids du labeur, au milieu des guérets,
Succomba certain jour. Grande fut la tristesse
Du vieillard tout en proie aux plus cuisants regrets.
O mort ! s'écriait-il, ô mort cruelle et dure !
Me ravir de la sorte un si fidèle ami !
Que ne m'enlevas-tu, trop cruelle, avant lui ;
Je devais le premier payer dette à nature !
Or, tandis qu'il exhale en ces tristes accents,

(Sa funèbre oraison fendait le cœur aux gens),
Tout ce qu'a de poignant une douleur mortelle,
On l'avertit soudain, ô funeste nouvelle !
Que sa femme occupée à veiller dans sa cour,
D'une subite mort est frappée à son tour !
Mais bien loin d'imiter enfants, voisins, servante,
Qui font tout retentir de leur plainte touchante,
L'esprit tout occupé de son mulet perdu,
Il apprend ce malheur, sans même en être ému.
O scandale, on lui voit préférer une bête,
A celle qu'il nommait jadis sa mignonnette !

HÉRIVAUX

A M. FOMBERT

Hérivaux, lieu charmant, séjour délicieux,
Qu'un saint prélat (1) jadis peupla d'hommes pieux,
Je ne puis oublier tes aimables bocages,
Leurs sentiers escarpés, leurs vallons, leurs ombrages
Qu'au retour des zéphirs mille habitants des airs
Viennent comme à l'envi charmer de leurs concerts;
Ni le sublime aspect du vaste amphithéâtre
Que dessine si bien la cîme de chaque arbre;
Ni la source d'où naît un limpide ruisseau,
Qui roule en serpentant le cristal de son eau;
Ni ce charmant bassin que du bout de son aile,
Effleure en voltigeant la rapide hirondelle,
Et dans lequel parfois le perfide hameçon

(1) Maurice de Sully, évêque de Paris, fonda l'abbaye d'Hérivaux, à 4 kilomètres de Luzarche, vers le milieu du XIIe siècle. Ce n'est plus maintenant qu'une jolie maison de campagne qui appartint d'abord à Madame de Staël; puis à Benjamin Constant, et c'est actuellement la propriété de M. Fombert.

Offre un appât trompeur à l'avide poisson ;
Ni vous, touchants débris de ce temple gothique
Dont il ne reste plus que le portail antique,
Et d'où, comme l'encens qui fume sur l'autel,
La prière autrefois montait vers l'Éternel ;
Je ne puis oublier surtout ces jeunes hôtes
Que je formais naguère à l'ombre de tes grottes,
Et qui par leur candeur, leur grâce, leurs talents,
Faisaient déjà l'orgueil de leurs nobles parents.

LE NOUVEAU CHARLES-QUINT

Un nouveau Charles-Quint de M... court en Santerre,
Homme insolent et vain, bizarre caractère,
Ayant pris en dégoût le pouvoir souverain,
Et quitté la férule, abdique un beau matin.
Vainement on lui dit : Vous êtes jeune encore ;
On ne se couche pas si près de son aurore.
Quoi ! renoncer sitôt aux honneurs du lutrin !
Plus de dix ans encor le sceptre en votre main
Pour le bien du pays peut rester avec gloire :
Vous le reprendrez donc, si vous nous voulez croire.
Rien ne put ébranler sa résolution,
Et l'imprudent signa son abdication.

Mais un démon bientôt s'empara de son âme.
Voyant un des beaux jours voués à Notre-Dame
De trois coups d'encensoir honorer son rival,
Le malheureux jaloux pensa s'en trouver mal.
Hélas ! dit-il, hélas ! voir sur mon escabelle
Ce jeune muscadin, à la folle cervelle,
Dans un riche manteau de couleur de safran,

(Car le jaune (1) aujourd'hui tient lieu de rouge et
Se pavaner tout fier à mon ancienne place, [blanc]
Ah ! son triomphe enfin et m'irrite et me lasse ;
Et je veux dès ce soir travailler en secret,
Et faire déloger ce jeune freluquet.

Voulant donc remonter sur le siège curule,
Et s'armer de nouveau de la docte férule,
Messer Pancras, sous main, intriguant dans M... court,
Ainsi qu'un vieux Blaireau jour et nuit le parcourt,
Prodiguant chez les uns la basse flatterie;
Chez d'autres suppliant d'une voix attendrie,
Et bientôt deux partis divisent le hameau.
Un gros cultivateur, le curé, le bedeau
Se rangent bravement sous sa docte bannière;
Bientôt on n'entend plus partout que cris de guerre
En vain un maire sage et d'effet et de nom,
Espère ramener les gens à la raison :
Grâce au malin vouloir d'un fat à tête folle
Qui se fait l'avocat du vieux maître d'école,
La discorde toujours triomphe dans M...court.
Mais de l'esprit malin le règne sera court :
Pour faire succéder le calme à la tempête
Bientôt de ce serpent Dieu doit briser la tête.

MADAME DUFEU OU ETRANGE QUIPROQUO

A MM. les POMPIERS

Faisant sa méridienne au haut d'un galetas,
Bien que depuis une heure appelé par sa femme,
Le bon monsieur Dufeu ne se réveillait pas;

(1) Cette couleur de veau d'or est du plus mauvais goût.

Tellement que frappé des clameurs de sa dame,
Les gens crurent enfin qu'elle criait au feu,
Et que dans sa maison tout devait être en flamme.
On court donc avertir tous les braves du lieu,
Qui, volant à l'envi remplis du plus beau zèle,
Arrivent à l'instant où l'honneur les appelle ;
Et vite d'arroser si bien cette maison,
Qu'ils y causent soudain une inondation.
Une cage à poulets, de vieux ais, une huche.
Des fourches, des rateaux, et mainte et mainte bûche
Comme sur une mer flottent dans les deux cours.
Et madame Dufeu d'appeler au secours,
S'imaginant d'abord que c'était un orage :
Puis de dire : ah ! messieurs, cessez ce badinage !
De quel droit venez-vous submerger ma maison,
Et nous faire essuyer cette inondation !
S'est-on jamais permis une telle insolence !
Quoi ! tout noyer céans jusques à mes poulets !
Ah ! messieurs, nous irons en justice de paix,
Pour demander raison de tant d'impertinence !
Comment, fait un pompier, cessant enfin son jeu,
N'a-t-on pas averti que vous criiez au feu ?
Moi ? monsieur, pas du tout ; je réveillais mon homme
Qui là-haut par hasard dormait d'un profond somme.
Nai-je donc plus le droit de réveiller Dufeu ?
Ma foi n'ayant voulu que vous rendre service,
Madame, l'on ne craint ni vous, ni la justice :
Quand on fait son devoir on ne redoute rien ;
Mais puisque rien ne brûle, adieu ; portez-vous bien.

LE GRAMMAIRIEN

OU LE PÉDANT EN COURROUX

Depuis que Dieu créa le firmament
Vit-on jamais plus grand renversement
Que ce mépris des lois de la grammaire
Qu'ont affecté tant d'auteurs qu'on révère,
Et qui ne sont, hélas! si dangereux
Que pour jouir d'un renom trop fameux.
Qui peut surtout tolérer ce Corneille,
Que l'ignorance appelle une merveille,
Ce plat rimeur qui trop souvent confond
L'adverbe avec la préposition,
Et qu'on voit joindre un fréquent solécisme
Le pléonasme avec le barbarisme.
Ah! que je souffre, en lisant ces écrits,
Faits pour gâter tant de jeunes esprits,
Et dans lesquels la divine grammaire,
Qu'on devrait seule honorer sur la terre,
Reçoit souvent tant d'outrageux mépris;
Tant ce faquin se croyait tout permis!
Morbleu! souffrir qu'au siècle des lumières
De tels écrits, vendus par nos libraires,
Aillent partout, pour notre déshonneur,
Disséminer le poison de l'erreur,
Et faire voir le peu de révérence [France!....]
Qu'on montre, hélas! pour la grammaire en.
Halte-là donc, ô prince des pédants,
Qui ne sais pas, malgré tant de science,
Tant de babit et tant de suffisance,
Que comme un mot peut avoir plusieurs sens,
Il peut jouer des rôles différents;

Et que ces lois que tant on préconise
N'existaient pas pour ceux que l'on méprise ;
Puisque ce sont ces sublimes esprits,
Qui la formant dans leurs devins écrits,
Sans leur secours créèrent cette langue
Qui des pédants exerce trop la langue,
Car ce n'est pas à vos tardifs décrets
Que nous devons les beautés du français ;
Mais aux efforts sublimes du génie
Qui n'obéit qu'aux lois de l'harmonie,
Sans nul besoin des vains législateurs
Dont nos enfants sont seuls admirateurs.
C'est donc en vous qu'est la crasse ignorance,
Vous que l'on voit dans votre outrecuidance,
En vrais pédants, en éplucheurs de mots,
Vous trémousser aux endroits les plus beaux.

Car tout pédant afin qu'on le remarque,
Aime à paraître un sévère Aristarque.

TRANSLATION
DE LA FÊTE DES SOTS ET DES ANES

Chez nos dévots aïeux on chômait plus de fêtes,
Qu'en ce siècle incrédule on n'en chôme à présent,
Et les jours fériés ramenaient plus souvent
Joyeux ébats aux *fieus* et danses aux fillettes;
On comptait, dis-je, alors plus de jours solennels,
Et plus d'encens enfin parfumaient les autels.
Mais l'orgueil ici-bas corrompant toute chose,
De leur suppression le luxe fut la cause.
On n'offrit plus aux saints tant d'hommages pieux,
Tant de fleurs au printemps, d'offrandes ni de vœux;

Le travail remplaça les ébats du jeune âge,
Et si l'on fut plus riche, on sua davantage.
Or, de ceux qu'on maintint au rang des jours sacrés,
Et qui sans être mis au nombre des profanes,
Furent en d'autres temps néanmoins transférés,
Est la burlesque fête et des sots et des ânes
Qu'on crut devoir remettre au temps du carnaval.
Plus donc on se ressent de l'âne, du cheval,
Plus on goûte en ces jours de délices secrètes,
Et plus d'ardeur on montre à célébrer ces fêtes.
Aussi les plus niais, parmi les grands surtout,
Du céleste nectar, y trouvent l'avant-goût:
Un bal masqué pour eux c'est le bonheur suprême;
Ils le préfèreraient au plus beau diadème.

CONFIDENCE D'UN VIEUX NOTAIRE

A UN DE SES AMIS.

Je puis dire, mon cher, qu'étant royal Notaire,
J'étais un fin matois, un habile compère.
Dans l'espace environ de quinze à dix-huit ans,
Je fis plus de vingt faux dans les seuls testaments;
Non sans que quelque somme, en secret acceptée
Ne m'eût bien entendu d'abord été comptée,
L'or eut toujours pour moi les plus puissants attraits,
Et j'eusse pour de l'or commis tous les forfaits.
Aussi quoique mon cœur fut pour elle de flamme,
Je conçus le dessein d'assassiner ma femme;
Une opulente veuve à qui je plaisais fort,
Devait m'en consoler, grâce à son coffre-fort;
Mais enlevée, hélas! par une mort soudaine,
En m'épargnant un crime on redoubla ma peine;

Surtout quand des cousins, maîtres d'un bien si grand,
En firent devant moi le partage en riant.
Ah! ce malheur encore et m'accable et me tue,
Et je dois succomber à ce coup de massue!

Mais j'excellais surtout dans l'art de faire un faux,
Et certes sur ce point je mourrai sans rivaux.
Aussi venant à moi sans nulle inquiétude,
Vingt fripons chaque jour assiégeaient mon étude.
Lors donc que je disais : dix mots sont effacés;
Je n'en avais que huit bien souvent de biffés;
Ensuite j'en rayais deux pour changer la glose,
Et faire à mon contrat dire tout autre chose;
Des faussaires ainsi me montrant le héros,
Sans qu'on pût néanmoins me convaincre de faux.
Enfin je ne craignais aucun de mes confrères,
Pour tourner à mon gré toutes sortes d'affaires.

Ah! la ruse, mon cher, nous est d'un grand secours,
Et sans elle ici-bas on gueuserait toujours.

LA RECONNAISSANCE

Pour ne pas imiter cet auteur dangereux
Qui n'offre à ses lecteurs que des faits scandaleux,
Et qui n'a d'autre but, dans ses goûts mercenaires,
Que de vendre à grand prix ses infâmes *mystères*;
Pour ne pas flatter, dis-je, un public corrompu,
Je veux toujours au vice opposer la vertu.
Un généreux exemple au bien nous encourage,
D'une haute vertu retraçons donc l'image.
Le juste souvenir de ses bienfaits nombreux
Exige que je chante un maître généreux,

Dubois (1) qui sut unir au cœur plein de noblesse
Le savoir éminent, la sublime sagesse,
Et dont chacun vantait la générosité,
La franchise, l'honneur, l'antique probité.
Mais qu'osais-je tenter ! Des qualités si belles
Exigeraient des Dieux les lyres immortelles ;
Moi je profanerais le sujet le plus beau,
Si je l'osais chanter sur l'humble chalumeau.
Et comment en effet, bien dire en faibles rimes
De quel éclat brillaient tant de vertus sublimes
Cette noblesse d'âme et cette dignité,
Que rehaussait encor l'exquise urbanité ;
Ce généreux mépris d'une vaine richesse
Que l'orgueil insolent préfère à la sagesse ;
Et ce zèle surtout pour la religion
Qui sut le faire atteindre à la perfection.

Mais si pour l'exalter ma voix est impuissante,
Mon âme à le bénir sera toujours constante ;
Toujours je garderai dans le fond de mon cœur,
Le pieux souvenir d'un si cher bienfaiteur.

LE MARCHAND D'EAU DE COLOGNE

PERFECTIONNÉE

La voici donc enfin, cette eau si merveilleuse,
Cette eau dont la vertu plus que miraculeuse,
Est connue en tous lieux par ses divins effets :
L'un et l'autre hémisphère admire ses bienfaits.
Mesdames et messieurs que votre confiance
Redouble pour une eau si pleine d'excellence.

(1) M. Dubois, d'Oresmaux. ancien principal du collège d'Albert.

Ce que ne saurait faire ici-bas nul docteur,
Vous le devrez, messieurs, à votre serviteur ;
Exprès pour vous servir j'arrive en cette ville,
Et je quitte Neuilly pour être à tous utile.
Demandez ! demandez ! c'est la reine des eaux,
Etant en guérison sur toute autre fertile,
Et pouvant extirper toutes sortes de maux.
Avez-vous à la main, au pied quelqu'engelure,
Un rhumatisme au bras, au doigt une brûlure ;
Ou bien éprouvez-vous, en proie au mal de dents,
Ce qu'on peut appeler le plus grand des tourments ;
Une colique encore, la goutte ou la migraine
Que l'on ne guérissait avant moi qu'avec peine,
Servez-vous aussitôt de cette eau que voilà ;
C'est du triomphateur de Marie Farina,
De Panurge en un mot, cet ami de la France,
Qui ne veut que son bien pour toute récompense,
Que son bien, oui, messieurs, n'ayant rien tant à cœur
Que d'en être, au plutôt, l'unique possesseur.

LE PRATER A VIENNE

Il est auprès de Vienne une vaste prairie
Qu'arrose le Danube, à la rive fleurie,
Où l'on aime à goûter, au sein d'un vert bocage,
Sur l'émail des gazons la fraîcheur de l'ombrage,
Charmé par la douceur des magiques concerts
Qu'y forment les accents de mille oiseaux divers ;
Tandis qu'un cerf léger, à la haute ramure,
Y vient à votre main mendier sa pâture.

Là s'offre tout l'été le spectacle brillant
Dont Paris ne jouit que trois jours à Longchamp.
Exact au rendez-vous, tout un peuple en toilette,

Par groupes répandu sur la pelouse verte,
Y respire, en causant, le doux parfum des fleurs,
Où circule en essaims d'élégants promeneurs.

Ici maints jouvenceaux, pleins d'une gaieté folle,
S'agitant dans les airs par mainte cabriole,
Expriment par des cris, leur joie et leur bonheur,
Et semblent plus contents qu'un auguste empereur;
Là, sous l'immense dais que forme un chêne antique,
On goûte avec le vin une exquise musique;
Plus loin l'enfant joyeux, chevauchant fièrement,
Sur des coursiers de bois galope en tournoyant,
Mêlant ses cris de joie à la vive harmonie
D'un orgue qui séduit par sa douce magie.
Mais ce qui ravit l'œil, en ces lieux séduisants,
C'est le nombre infini d'équipages brillants,
Qui, sous l'ombrage épais d'une triple avenue,
S'élancent et bientôt échappent à la vue,
Vont, reviennent vingt fois pour repartir encor.
Quel ravissant spectacle, en sa magnificence,
Présente alors des grands l'orgueilleuse opulence!
Jusque sur leurs coursiers brille l'éclat de l'or.

Mais quel est ce seigneur si simple en son costume,
Qui, pour tout ornement, ne porte qu'une plume...
C'est notre souverain, me dit mon conducteur,
C'est le bon Ferdinand, notre auguste empereur,
Chéri comme doit l'être un monarque modèle,
Il se montre sans crainte à son peuple fidèle:
Nulle garde jamais ne défend son abord;
Il écoute quiconque a souffert quelque tort.
Voyez comme chacun vole sur son passage!
Du monarque adoré tout veut voir le visage;
Tout veut le saluer par ces vivat joyeux
Qui, toujours sur ses pas, font retentir ces lieux.

LE SONGE

A M. CAPART-DAMAY, Manufacturier

Morphée avait sur moi versé tous ses pavots,
Et mon corps fatigué goûtait un doux repos,
Quand un songe effrayant glace soudain mon âme :
Le trouble qu'il me cause épouvante ma femme.
Notre monde enrichi par tant d'arts précieux,
Devait n'être bientôt qu'un vaste étang de feux.
Déjà du sein du globe une chaleur brûlante,
En est, en s'élevant, la preuve convaincante.
Les empires divers, les villes, les palais,
Les hommes, les troupeaux, les moissons, les forêts,
Dans trente jours au plus tout sera mis en cendre :
Nous avons beau prier, Dieu ne veut plus entendre,
Trop longtemps sa bonté, lasse de nos forfaits,
Vit l'effroyable abus de ses divins bienfaits;
Quelques justes, martyrs de tant d'heureux coupables,
Ne peuvent retarder ses arrêts formidables.

Après m'être remis d'un si terrible coup,
Eprouvant le besoin d'être informé de tout,
Je m'abonne au plus vite aux journaux politiques
Qui sont les mieux instruits et les plus véridiques.
Prenant donc les *Débats*, cet ami si constant,
Qui d'un haut personnage est l'heureux confident,
J'y lus : minuit sonnait, quand le roi dans sa chambre,
Sans qu'on s'en aperçut, même de l'antichambre,
Voit un charmant jeune homme, au port majestueux,
S'incliner devant lui d'un air respectueux.
L'œil était ébloui de sa riche parure,
De perles, de rubis éclatait sa ceinture :

Sur la tunique d'or dont il est revêtu,
Brille un auguste signe à son coup suspendu.
Sans proférer un mot, il remet un message,
Et disparaît soudain, se rouvrant un passage,
Au travers de la voûte en laissant en sortant,
Une suave odeur dans tout l'appartement.

Le roi, sans s'étonner, tant sa vertu sublime
Nous le montre toujours et grand et magnanime,
Rompt le sceau du message et lit : « le Tout-Puissant
« Veut que dans trente jours tout retourne au néant.
« Avertis-en, ô roi, tes peuples indociles; [les villes.»]
« Qu'on le sache aux hameaux, dans les bourgs, dans

Le roi, sans différer, convoque son conseil.
Plusieurs étaient déjà plongés dans le sommeil.
Guizot, qui le premier se rend près du monarque,
Sur son auguste front aucun trouble ne remarque.
Duchâtel hâletant, arrive aussi bientôt,
Et Laplagne qu'on sait si zélé pour l'impôt ;
Bientôt tous sont rendus. Si l'on se fit attendre,
Nul du moins près du roi n'oublia de se rendre.
Presque toute la nuit le conseil a duré ;
Mais jusqu'à ce moment rien n'en a transpiré.
Seulement on ouït l'affreux coup de tonnerre
Qui parut ébranler et le ciel et la terre :
Tout le conseil en fut comme pétrifié,
Et d'autant plus uni, qu'il fut plus effrayé.
Ce que par là le ciel voulut nous faire entendre
Est pour tout bon Français très facile à comprendre:
Mais, reprenant le fil de ma narration,
Laissons le deviner à l'*Opposition*.
Commandants et préfets, tout retourne à son poste,
Et sur les divers points roule la malle-poste :

Plusieurs se confiant aux rapides wagons,
Se transportent au vol dans leurs divisions ;
Car chacun à l'envi brûle du plus beau zèle
Pour rejoindre le poste où le devoir l'appelle.
Le moniteur muet, pantomime-aérien,
Qui répand en tous lieux et le mal et le bien,
Le télégraphe enfin, de ses longs bras flexibles,
Dès l'aurore annonçait ces nouvelles terribles.
Jamais, durant nos jours de révolutions,
Il n'avait éprouvé plus de convulsions:
Tantôt il tend les bras, et tantôt les replie ;
Tantôt les lève au ciel, en homme qui supplie.
On voit bien qu'il s'agit d'un grave évènement,
Et que tout doit bientôt rentrer dans le néant ;
On le voit assez, dis-je, au déploiement de zèle
Qu'il met à publier la terrible nouvelle.

Le vigilant Guizot, en esprit supérieur,
Sent qu'il doit redoubler et de zèle et d'ardeur :
Profitant volontiers de cette circonstance,
Les factieux pourraient jeter le trouble en France;
Qu'il y doit avec soin maintenir le repos,
En rendant impuissants leurs criminels complots ;
Qu'il ne peut pas du roi compromettre la gloire,
Ni laisser d'un beau règne altérer la mémoire.

Carlistes, voyez-vous que Dieu le traite en roi !
Il se prononce ici suffisamment, je crois.
Que dira la *Gazette* avec sa loi salique ?
Ce qui vient d'avoir lieu n'est-il pas sans réplique?
Un céleste envoyé s'incliner devant lui !
Est-ce assez nous prouver que Dieu l'avait choisi,
Et, par ce choix rendu, certes, très légitime.
Foulant aux pieds les lois de l'honneur et du sang,

Le prince eût-il voulu s'élever par un crime!
Non, non; il a le cœur trop généreux, trop grand :
Celui que ses vertus rendent digne d'un temple,
D'un si lâche attentat n'eût pu donner l'exemple!

Ce journal étant lu, je pris celui de Thiers,
Dont la même nouvelle emplissait les deux tiers.
Depuis trente ans, dit-il, je signale à la France
Un danger dont on voit trop tard la conséquence,
La présence de ceux (1) qu'un monarque autrefois,
Bannit comme ennemis, comme assassins des rois;
De ceux dont Charles X, malgré tous leurs manéges,
Fit prudemment fermer les dangereux colléges;
Mais qui, tant ils sont fins, chez nous toujours puissants,
S'y montraient chaque jour beaucoup trop influents;
De ceux, dis-je, qu'encor vient de bannir la France.

Voulant donc pour jamais en extirper l'engeance,
Et par ce haut exploit doubler nos abonnés,
(Car on sait que d'hier nous ne sommes pas nés)
Nous nous fîmes aider d'un écrivain à gage,
Grand *piocheur* qui se fait payer à tant la page,
Et qui joignant la chose au nom le plus piquant,
Pouvait à les honnir nous servir puissamment :
Les cloaques infects, les sales immondices,
Sont de ses goûts grossiers les plus chères délices.
Etant, nous dîmes-nous, toujours sale et fangeux,
Il n'a pour les salir qu'à se frotter contre eux.
Que par son Juif-Errant il leur fit bonne guerre!
De leur succession, ô le bel inventaire!

(1) On sait que les jésuites sont les *Croque-Mitaine* dont se servent d'adroits sycophantes pour effrayer les peuples et les rois; comme si dans un siècle de lumières on pouvait encore croire aux fantômes et persécuter au nom de la liberté.

Mais nos efforts, hélas! contre eux ont été vains;
Ils n'ont pu détourner d'implacables destins!
Ces belles royautés constitutionnelles
Où le sujet commande aux monarques fidèles,
Tout dans peu doit tomber dans l'éternelle nuit,
Où cet ordre odieux pour jamais nous conduit!
Par trop longtemps, hélas! on souffrit leur présence,
Pour le salut du monde et celui de la France;
Trop longtemps on souffrit les machinations
De ces grands ennemis des constitutions!
Thiers seul dirigeant tout d'une main bien plus ferme,
De l'entière ruine eût reculé le terme;
Par lui seul, si sa main eût tenu le timon,
L'univers échappait à sa destruction.

Ensuite saisissant la *Gazette de France*,
Qui, d'une cause sainte ayant pris la défense,
Déploie en sa faveur un si rare talent,
J'y lus, non sans trembler, cet article effrayant.
La consternation est dans la capitale!
Nul magasin ne s'ouvre, aucun marchand n'étale.
Les temples sont remplis de peuples à genoux,
Qui voudraient détourner le céleste courroux.
O spectacle touchant! des mères éplorées,
Tremblantes de frayeur, pâles, défigurées, [flancs,]
Etreignant dans leurs bras les doux fruits de leurs
Y poussent des soupirs et des cris déchirants!
On se souvient enfin qu'aux cieux il est un maître,
Et beaucoup, mais trop tard, semblent le reconnaître.
Aux nombreux repentants manquent les confesseurs,
Et l'on se jette en foule aux pieds de ses pasteurs,
En vain donc un journal nous provoque à la lutte;
Il peut tout usurper, sans qu'on le lui dispute:

Les courts instants que Dieu nous accorde ici-bas,
Ne verront plus livrer d'inutiles combats.

Dans le *Charivari* je lus aussi ces lignes
Qui d'un haut intérêt durent me sembler dignes,

Un Grand qui fit hier l'achat d'un beau palais,
L'a revendu ce soir pour un cigare anglais :
Dépris du vain éclat des grandeurs, des richesses,
Il veut s'en dépouiller à force de largesses.
Dans le noble faubourg il n'est plus maintenant,
Ni maîtres, ni valets, tous sont au même rang.
Le *communisme* enfin n'est plus une chimère,
Et chacun a la clef du commun secrétaire.
Jamais on n'avait vu tant de fraternité,
Pas même au temps heureux du prince *Egalité*.

On rapporte pourtant qu'une illustre comtesse,
Voulant qu'à l'univers survive sa noblesse,
Fait faire un riche écrin de sept lames doublé,
Pour y mettre un vieux titre, en un tube roulé,
Afin de le sauver de l'immense incendie,
Qui doit du genre humain dévorer la patrie.
Ce trait que l'on prendrait pour un conte plaisant,
Je puis le garantir comme un fait très constant ;
Aussi bien que celui de la vieille baronne,
Qui courut ce matin elle-même en personne,
Faire assurer bien vite à l'*Union*, je crois,
Son magnifique hôtel de la place Maucroix.

On dit même que Thiers, que touche peu la vie,
Tant contre tout revers son âme est affermie,
Regrette cependant que son rapport fameux
Doive être sans pitié dévoré par les feux ;
Que l'Université plus que lui le regrette,

Et qu'enfin Michelet en doit perdre la tête :
Un rapport que Satan, qu'on sait si plein d'esprit,
Trouve le plus divin qu'on ait jamais écrit,
Mais il pleure surtout ces Bastilles nouvelles
Qui font de deux cités d'immenses citadelles ;
L'aimable liberté du temps de la *Terreur*
Conservant pour ses goûts un charme séducteur.

Mais les plus désolés sont surtout ces avares
Qui sont même pour eux inhumains et barbares ;
Qui ne chérissent rien que l'argent et que l'or,
Et n'ont d'affection que pour leur cher trésor.
Aussi certain Crésus, glacé du coup de foudre
Qui l'avertit que tout va rentrer dans la poudre,
Serrant entre ses bras ses chers trésors, ses Dieux,
Fend les cœurs les plus durs de ses cris douloureux :
L'insensé ne saurait, sans hurler de détresse,
Se résoudre à quitter son immense richesse ;
De cris, de hurlements son palais retentit :
Telle, en perdant son faon, la lionne rugit.
Damnable passion, mère des plus grands crimes,
La veuve et l'orphelin sont souvent tes victimes !
Semblable au gouffre affreux que rien ne peut remplir,
Ta dévorante faim ne saurait s'assouvir !

La Chambre dès l'aurore aujourd'hui réunie,
N'avait jamais paru si franchement unie.
Deux célèbres rivaux, en s'y pressant la main,
S'y jurent les premiers une amitié sans fin.
A l'exemple des chefs tout le monde s'embrasse,
Et sur les bancs divers sans nul choix on se place.
Jamais on n'avait vu spectacle plus touchant :
Il y coula, dit-on, des larmes par torrent.
Après avoir ainsi fait acte de présence,

Sans parler d'autre affaire on sortit en silence ;
Seulement on émit à l'unanimité,
(L'honorable Izambert néanmoins excepté)
Le vœu qu'en tout l'Empire il fut fait des prières
Telles qu'en fait le Prêtre à nos heures dernières ;
L'image d'un navire à ses derniers moments,
S'offrant alors aux yeux de nos représentants.

Curieux de savoir ce que dit l'Angleterre,
(Car le fatal arrêt frappe toute la terre)
Je me procure ensuite une feuille du soir
Où je lis que la reine étant en son boudoir
Occupée à se mettre une boucle d'oreille,
Chef-d'œuvre incomparable, étonnante merveille,
Qu'on vient voir de Pologne et de St-Pétersbourg,
Et qui charme surtout son fidèle Cobourg ;
La reine, dis-je, alors, se trouvant tête à tête
Devant son plus brillant conseiller de toilette,
Voit paraître soudain un charmant étranger,
A l'air noble, imposant, au céleste visage,
En vain sa majesté voulut l'interroger ;
Sans répondre un seul mot, il remet un message,
Et plus prompt que l'éclair, il disparaît aux yeux,
Franchissant d'un élan les vastes champs des cieux.
La reine, on le comprend, dut être fort saisie,
Au point qu'elle en resta longtemps évanouie.
S'étant enfin remise, elle rompt le cachet,
Et lit, non sans trembler, le formidable arrêt.
Mais son illustre époux lui dit: puissante reine,
Vous pouvez détourner ce danger là sans peine :
Tous vos braves pompiers, mûs par leur dévouement,
Auront bientôt dompté le terrible élément.
Vos îles se trouvant de la mer entourées,

Et de tous les côtés des terres séparées,
L'univers peut brûler et l'antique Albion
Echapper néanmoins à sa destruction.

La reine, à ce discours, sent renaître la vie,
Et, l'œil baigné de pleurs, tombe à genoux et prie.
Mais tous ses conseillers près d'elle réunis,
Achevèrent bientôt de calmer ses esprits.

Retrouvant donc partout le terrible message,
Nul espoir ne peut plus relever mon courage;
Quand prenant par hasard un journal protestant,
Le *Semeur* que ma main ne saisit qu'en tremblant,
J'y lus: puisqu'il le faut, dévoilons l'imposture:
On sait que nous sondons chaque jour l'Ecriture (1),
Et rien n'annonce encor, dit-il, la fin des temps.
Est-ce donc pour causer des bouleversements,
Qu'on aura répandu cette étrange nouvelle
Si propre à renverser mainte faible cervelle!

Me réveillant alors, encor plein de terreur,
Je vis bien en effet que c'était une erreur;
Je ris d'avoir pu faire un si bizarre songe,
Trop heureux de n'y voir qu'un comique mensonge,
Dans lequel nul ne peut rien trouver de blessant;
Car on ne blesse pas quand on blesse en songeant.

LA LANTERNE MAGIQUE

Regardez fixement, Messieurs; attention.
Voici l'Hôtel-de-Ville, avec le Panthéon;
Puis le Palais-Royal. Philippe, à son balcon,
Module avec transport l'altière Marseillaise,

(1) Sur le portail du temple protestant d'Amiens on lit cette plaisante inscription: *Sondez les Ecritures.*

Devant mille héros que l'on voit pleurer d'aise
De posséder un roi si familier, si bon.
Plus haut voyez la cour où brille Lafayette,
Que semblent adorer une foule de gens
De tribuns, tout-à-coup devenus courtisans;
Non par faveur, Messieurs, mais par droit de conquête.
Comme tous, à l'envi, sont richement parés,
Les uns bleus, tricolores, les autres bigarrés;
Et qu'ils paraissent bons, affables, populaires,
Etant d'ailleurs unis entre eux comme des frères!
Oh! l'on n'en peut douter, ils veulent notre bien!
Qu'on est heureux d'avoir un prince citoyen!
De cet autre côté, près de Dupin et Barthe,
Voyez maints champions de la défunte Charte;
Plus au centre Guizot et d'Argout Nasica
Dont l'héroïque nez d'âge en âge vivra.
Ce groupe, où l'on distingue un personnage auguste,
Semble comme immobile au milieu le plus juste;
Tandis qu'un peu plus bas, vers la gauche inclinant,
Un autre s'en détache imperceptiblement.
Mais tout cela, Messieurs, n'est qu'un jeu de l'optique,
Qui ne rend le coup-d'œil que plus intéressant,
Jeu que produit toujours la lanterne magique,
Surtout quand nous montrons la France politique.

LES NOUVEAUX COURTISANS

Muse, disons un mot des nouveaux courtisans
Qui sont, comme on le sait, de fort plaisantes gens.
Contents d'eux, au-delà de ce que l'on peut croire,
Ils pensent qu'on les doit tous loger dans l'histoire;
Surtout depuis qu'on voit ces grands seigneurs d'un [jour
Aller se pavaner sottement à la cour;

Tellement familiers, que leur main rude et sale
S'y décrasse souvent dans la dextre royale;
Et qu'y faisant gambade, au son des violons,
Ils y passent les nuits avec leurs jeannetons,
Dont les doigts encore gras et suant la mélasse,
A maints héros musqués font faire la grimace.
Ah! guérissez-vous donc de tant de vanité,
Bonnes gens, et songez que la prospérité
Ne diminue en rien la longueur des oreilles:
L'or, tout puissant qu'il est, ne fait pas ces merveilles;
Que chacun en son rang peut être respecté;
Mais que dès qu'il en sort, il se voit rebuté,
Comme le geai paré de plumes étrangères,
Le fut si justement autrefois par ses frères.

LA MALADE ET LE MEDECIN (1)

Certaine dame en proie à mainte infirmité,
Afin de rétablir sa débile santé,
Fit choix d'un médecin d'une haute science,
Austère en ses discours, grave en sa contenance,
Par qui semblait revivre Esculape ici-bas;
On accourait à lui des plus lointains climats.
Son parler solennel, sa gravité, son flegme,
Faisaient croire à beaucoup que c'était le Dieu même.
Mais le fourbe, accusé d'un tripot dégoûtant,
Dut craindre enfin l'éclat d'un arrêt flétrissant;
Au point que sa malade, en apprenant la chose,
Voulait qu'à l'imposteur sa porte restât close,
Ne pouvant plus souffrir qu'un orgueilleux pied-plat,
Pour lui tâter le pouls désormais l'approchât.

(1) L'auteur avait en vue la Chambre des Députés et un Ministre de Louis-Philippe.

Mais lui, sans s'étonner, d'aller vite en personne,
Lui dire : voulez-vous que l'on vous abandonne,
Madame, à tous vos maux qui sont sans guérison,
Si l'on ose porter quelqu'atteinte à mon nom !
Moi ! docteur, lui répond sitôt la pauvre dame,
Que je puisse sur vous déverser aucun blâme,
Vous, la gloire et l'honneur de notre Faculté,
Vous, dont l'art bienfaisant rend à tous la santé.
Non, non, je ne puis être assez méconnaissante,
Pour me montrer jamais une ingrate cliente.

Un médecin peut tout sur les pauvres humains
Qui, par peur de la mort, se jettent dans ses mains ;
Il peut leur commander avec un plein empire,
Sans qu'aucun d'eux jamais ose le contredire.

PROGRAMME DE LA NOUVELLE REPUBLIQUE

DIALOGUE ENTRE UN MODÉRÉ ET UN ENTHOUSIASTE

Telle est, dans la forêt, la lionne en furie,
Dont la férocité ne peut être assouvie,
Et qui, n'écoutant rien, que ses cruels penchants,
S'élance, sans besoin, sur de timides faons :
Telle fut autrefois chez nous la République.
Mais celle qu'aujourd'hui fonde un peuple héroïque,
Bien loin de nous offrir de sanglantes horreurs,
Par sa bénignité doit gagner tous les cœurs.
Que par zèle un des siens montre un front trop sévère;
L'amitié d'un collègue aussitôt le modère.
— Gardons-nous bien, dit-il, de réveiller Danton;
Réalisons plutôt le rêve de Platon ;

Ramenons l'âge d'or, et, nous couvrant de gloire,
Allons par la douceur, au temple de mémoire.

La France va, dans peu, jouir de tous les biens:
Déjà tous ses enfants sont d'égaux citoyens.
Quelques nouveaux impôts, pour sauver l'industrie,
Et tout donne au commerce une nouvelle vie.
Le malaise actuel n'est que pour un moment:
Afin de mieux sauter, on recule souvent;
Un malade parfois a besoin qu'on l'épuise:
Pour pouvoir le sauver, il faut qu'il agonise.
Ce qui me meut n'est pas l'amour d'un vain renom,
Moi dont le front est ceint des lauriers d'Apollon;
Je n'ai devant les yeux que ma noble patrie,
Pour laquelle, au besoin, je donnerais ma vie.
Nos ancêtres n'ont pu rien fonder autrefois;
Mais le peuple aujourd'hui sait user de ses droits.
D'antiques préjugés, le défaut de lumière,
Tout retenait le char embourbé dans l'ornière;
Mais, aidé du savoir, tout s'étant aplani,
Sans peine il peut rouler sur un chemin uni.
La sainte liberté par le peuple est conquise,
Et nous entrons enfin dans la terre promise!
Que l'Europe le sache, et ne nous mette pas
Dans la nécessité de voler aux combats.
La paix est dans nos vœux; nous l'avouons sans crainte.
Notre nouveau triomphe est l'œuvre la plus sainte;
Oser lever contre elle une offensive main,
Ce serait s'attaquer à tout le genre humain.
Qu'on imite plutôt l'immortelle prouesse
Des généreux enfants de l'antique Lutèce;
Qu'on brise enfin partout ces trônes vermoulus,
Qui sont l'unique obstacle à toutes les vertus;

Et chaque peuple alors, plus jeune et plus vivace,
De la rouille des temps ne verra plus de trace.

— Mais le froid allemand peu docile aux leçons
Que lui font de Paris nos modernes Solons,
Pour éviter l'écueil si funeste à la France,
Ne retrouve qu'au port une pleine assurance :
Content d'avoir conquis d'honnêtes libertés,
Sans se laisser charmer par d'autres nouveautés,
Autour de son monarque il se groupe, il se serre,
L'honorant d'autant plus qu'il est plus nécessaire :
Il ne préfère pas au légitime roi,
Un égoïste affreux qui n'est bon que pour soi.
Le souverain chez lui demeure inviolable,
C'est le ministre seul qui s'y voit responsable :
Le bien public le veut, le bon sens, l'équité,
Et la charte chez lui reste une vérité.
La vanité nous met de grands mots dans la bouche,
Dont nous nous montrons fiers, sans qu'aucun ne nous [touche;]
Ce que dit l'allemand part du fond de son cœur;
Il ne voit point chez lui d'ambitieux menteur;
Il fuit des charlatans le faux patriotisme,
Et ne saurait donner dans le donquichottisme;
La franchise, en un mot, chez le peuple allemand
Est bien plus en honneur que chez le peuple franc.
— Oh ciel! il est donc vrai que nul trait de lumière
Du stupide allemand n'éclaira la paupière,
Et qu'imitant en vain d'héroïques exploits,
Dès qu'ils les a vaincus, se soumet à ses rois!
Vingt peuples un moment n'ont brisé leurs entraves
Que pour redevenir de plus lâches esclaves!
Mais la France qui sert au monde de flambeau,
De la liberté sainte a levé le drapeau,
On ne la verra plus, courbant sa tête altière

Sous d'orgueilleux Tarquins, ramper dans la poussière.
Dormez, vils étrangers, dormez votre sommeil;
Pour nous seuls a sonné l'heure d'un beau réveil;
Seuls nous allons jouir de tous les avantages
Que les mortels heureux goûtaient aux premiers âges.

EPITRE A M LE MARQUIS DE ROUGÉ

PAIR DE FRANCE

Amis des jeux, des ris et de plaisirs,
L'on voit enfin régner les doux zéphirs;
Partout renaît la charmante verdure,
Riche ornement que reprend la nature.
Tout semble fait pour enchanter les yeux,
Et pour combler de délices ces lieux:
Le doux aspect des campagnes riantes,
Les prés fleuris, les forêts verdoyantes,
Et Philomèle aux chants mélodieux,
Et ce château déjà majestueux,
Tout en un mot, à l'envi semble dire,
Noble Rougé, tout après toi soupire.
Ah! reviens donc, illustre protecteur,
A mes censeurs imprimer la terreur,
Toi qui daignât, par ta bonté puissante,
Favoriser ma fortune naissante:
Un seul regard de ta protection,
Peut à l'envi ôter tout son poison.

Comme Phébus fait pâlir les étoiles,
Et de la nuit chasse les sombres voiles,
Quand, remontant sur son char radieux,
Il prend sa course aux espaces des cieux;

Ainsi doit fuir, rien qu'à ta seule vue,
La calomnie aux abois, éperdue.
Mais laissons-là ce pénible entretien ;
Du mal souvent le ciel tire le bien.
Disons plutôt, plein de reconnaissance,
Les doux transports qu'excite ta présence,
Et ceux surtout des jeunes nourrissons,
A qui par toi je donne des leçons.
Chacun déjà dans son impatience,
De ton retour calcule la distance;
Chacun voudrait déjà fêter le jour,
Qui parmi nous ramène ton séjour.

Mais Apollon, voyant que je m'abuse,
En ce discours arrête ici ma muse :
C'est un dessein pour toi trop périlleux
D'oser parler le langage des Dieux.
Je me tais donc, malgré l'ardente envie
De te louer en vers dignes de toi ;
De célébrer ce zèle pour ton Roi,
Qui te ferait mettre pour rien la vie;
Ces sentiments de magnanimité,
Cet air affable et plein de dignité
Qui font bénir ta personne chérie,
Et ces vertus de toute ta maison,
Qu'aux jeunes gens nous offrons pour leçon.

A M. LE VICOMTE BLIN DE BOURDON,
DÉPUTÉ

Te bien louer, Bourdon, fait ma plus douce envie,
Mais le zèle ne peut tenir lieu de génie !
Plus ton mérite est grand, plus je dois redouter
D'en affaiblir l'éclat, en pensant l'augmenter.

Dans la bouche de tous ta louange se trouve,
Et chez le ligueur même on t'admire, on t'approuve.
Ta noblesse n'est pas un de ces titres vains
Dont on voit se parer tant d'orgueilleux faquins;
La noblesse chez toi, vertu pure et réelle,
Aux plus grands, même aux rois, peut servir de modèle.
Aux jeunes gens partout on l'offre pour leçon,
Tant chacun rend hommage à l'éclat de ton nom,
Moi-même, pour former une illustre comtesse,
J'allais prendre chez toi mes leçons de sagesse;
Seul tu nous tenais lieu de ces fameux auteurs
Qui sont du genre humain les doctes précepteurs:
De toutes les vertus tu nous donne l'exemple.
On t'eût chez les payens élevé plus d'un temple.
Tous tes jours sont marqués par de nombreux bienfaits;
Le malheur près de toi trouve un facile accès;
Et ta rare bonté rend heureux par avance,
Tous ceux que l'infortune amène en ta présence.
Ta sublime vertu brille du même éclat
Au sein de tes foyers, qu'aux conseils de l'Etat;
Car partout on la voit active, bienfaisante,
S'appliquer à servir l'humanité souffrante,
A protéger quiconque implore ton secours.
Ce qu'on en sollicite, on l'obtiendrait toujours,
Et tous verraient combler leurs douces espérances,
Si l'on pouvait toujours répondre à tes instances.

Bien différent, Bourdon, de ces puissants mortels,
Fanfarons de vertus, égoïstes, cruels,
Qui, paraissant parfois touchés de nos misères,
Nous font de leur appui des offres mensongères,
Et nous laissent en proie à l'excès de nos maux;
Loin, dis-je, d'imiter de semblables héros,
Tu t'empresses de prendre en main notre défense,

Sans jamais nous bercer d'une vaine espérance.
En tout de ta vertu l'éclat brille à nos yeux;
Tes bienfaits, tes bontés qu'on exalte en tous lieux,
Tout fait bénir ton nom, tout sait le rendre aimable,
Et nous découvre en toi la grandeur véritable.

A M. LE MARQUIS HENRY DORIA

Doria, dont le nom célèbre dans l'histoire,
Brille avec tant d'éclat au temple de mémoire,
Que ne puis-je, en t'offrant un encens qui t'es dû,
En vers dignes de toi célébrer ta vertu;
Vanter cet air affable et plein de bienveillance
Qui charme ceux qui sont admis en ta présence,
Et cette politesse où tant de dignité
Nous montre la grandeur unie à la bonté.
Mais ton éloge exige un talent moins vulgaire;
Je ne puis l'essayer sans être téméraire.
Quand on sait à l'honneur immoler l'intérêt,
L'héroïque vertu se décèle à ce trait:
Un beau mépris de l'or met le comble à la gloire;
Il nous fait remporter la plus noble victoire.
Ce n'est pas seulement les armes à la main,
La fureur dans les yeux, couvert de sang humain,
Qu'on peut éterniser son nom et sa mémoire :
Il est pour s'illustrer plus d'un genre de gloire.
Etre grand, généreux, juste, humain, bienfaisant;
Se plaire à secourir chaque jour l'indigent;
De l'antique grandeur se montrer le modèle,
En restant à son Roi, comme à son Dieu fidèle,
Tout cela, Doria, rend un nom glorieux
Non moins que les hauts-faits des plus braves aïeux.

Or, toutes ces vertus qu'en toi chacun admire,
Et que ma muse en vain essaierait de bien dire,
Cette fidélité dans un siècle félon
Où chacun rampe aux pieds de l'usurpation,
De fils dignes de toi sont aussi l'apanage,
Et ton illustre épouse avec eux les partage;
Elle qui réunit aux plus rares bontés,
L'assemblage brillant de tant de qualités,
Et qu'on voit allier, à la haute naissance,
La piété sans fard avec la bienfaisance:
Car ne formant chez toi qu'un esprit et qu'un cœur,
Tous font de ta maison le temple de l'honneur,
Tous s'y montrent jaloux de la solide gloire,
Qui sut de tes aïeux illustrer la mémoire.

LA MISSION

A M. l'abbé GIRARD, Missionnaire

PHILOTHÉE.

D'où vous vient, cher voisin, cet air sombre et
Qui peut troubler ainsi votre joie ordinaire? [sévère?]
Et qu'auriez-vous enfin appris d'assez fâcheux,
Pour montrer tout-à-coup un front si sourcilleux?
Est-il dans la famille arrivé quelque perte
Dont le coup accablant ainsi vous déconcerte;
Ou bien d'une moitié, qu'à bon droit vous aimez,
L'éloignement tient-il vos esprits alarmés?
Quel sujet, dites-moi, peut sur votre visage
Répandre une tristesse, en vous si hors d'usage?

PHILANTHROPE.

Quoi donc! ignorez-vous ce que trop justement
Toute la ville, hélas! redoute en ce moment?

La ruine d'Amiens, sa ruine totale,
A grands coups de marteau contre la cathédrale,
Se prépare à l'instant et remplit tout d'effroi.
Cependant chacun reste immobile chez soi;
Personne de son bras ne signale la force!

PHILOTHÉE.

Ho! ho! je le vois bien, vous craignez qu'on vous
D'acheter quelque croix ou quelque chapelet [force]
Propre à vous attirer plus d'un fin quolibet.
Mais soyez rassuré; chacun en cette ville,
Peut sans rien redouter demeurer fort tranquille.

PHILANTHROPE.

Quoi donc! toujours le même en votre sentiment,
Toujours simple et crédule en votre aveuglement!
Ne craignez-vous donc pas de ces missionnaires,
Les dangereux discours, les ruses ordinaires?
Mais qu'avons-nous besoin de ces nouveaux docteurs?
N'avons-nous pas déjà tant de zélés pasteurs
Aussi capables qu'eux de prêcher l'Evangile?

PHILOTHÉE.

Mon cher, je le vois bien, vous jugez inutile
La sainte mission; mais à vous parler net,
Moi, je n'en juge pas comme vous tout-à-fait.
Nous avons, il est vrai, des pasteurs respectables,
Vertueux, pleins de zèle et même fort capables;
Mais après les excès et les impiétés
Qui trop longtemps, hélas, ont souillé nos cités,
Qui peut ne pas bénir cette mission sainte,
Bien loin d'en concevoir la plus légère crainte.

PHILANTHROPE.

Morbleu! parler ainsi! me prend-on pour un sot,
Un fanatique affreux, un jésuite, un bigot!

PHILOTHÉE.

Peste! notre voisin, quelle riche éloquence
Vous déployez toujours en votre impatience!
Mais d'où vient, dites-moi, l'excessive frayeur
Qui vous rend aujourd'hui de si fâcheuse humeur?
Pourra-t-on vous forcer d'assister à leurs prônes,
Et doit-on envoyer se saisir des personnes?

PHILANTHROPE.

La charte est violée! on veut nous enchaîner,
L'on veut au fanatisme encor nous ramener!
Mais qu'on y prenne garde!

PHILOTHÉE.

Allons, point de menace,
Et calmez un transport un peu hors de sa place:
On se fâche un peu moins, lorsque l'on a raison,
Et l'on sait discuter sans tant de passion.
Mais que nous parlez-vous de charte en cette affaire.
Il s'agit plus ici du ciel que de la terre;
Et la religion ne nous prescrit jamais
Que d'être obéissants et fidèles sujets;
Elle enseigne à chacun une exacte justice,
L'amour d'un Dieu suprême et l'horreur de tout vice.
Cessez donc de tant craindre, en cette occasion,
Et bénissez plutôt l'aimable mission.

PHILANTHROPE.

La Charte est violée! ô France, ô ma patrie,
Quel funeste avenir!

PHILOTHÉE.

Quelle étrange manie
De rejeter toujours avec emportement,
Ce qui devrait paraître au moins fort innocent;

Ce que dans tous les temps on reçut avec joie,
Et qui peut ramener par une douce voie,
Tant d'esprits prévenus à la religion,
Ce flambeau sans lequel s'égare la raison.
Un tel excès de crainte est donc inconcevable,
Dans un homme surtout qu'on sait si raisonnable.

PHILANTHROPE.

Ma crainte est légitime, on m'en a convaincu :
Un monsieur qu'hier soir par pur hasard j'ai vu,
Un monsieur qui n'est pas, comme on dit, une bête,
Mais qu'on peut appeler une savante tête ;
Qui tous les jours au moins vous lit quatre journaux:
Constitutionnel, Courrier, bref, les plus beaux.
Redoutez, me dit-il, ces fins missionnaires
Que blessent de nos jours les trop vives lumières ;
Fuyez, mon cher, fuyez les perfides leçons,
Des secrets ennemis des Constitutions.
Enfin il m'en dit tant, qu'au risque de ma vie,
Je n'irais les ouïr.

PHILOTHÉE.

Ah ! quelle bonhomie,
Quelle simplicité ! je ne m'étonne plus
De l'horreur qu'on vous voit témoigner là-dessus.
Mais parce qu'on l'a dit, faut-il donc sur parole,
Le croire aveuglément, de même qu'une folle,
Pense que tout sorcier, tout impudent devin
Peut infailliblement lui dire son destin ;
Faut-il de la raison s'interdire l'usage
Et se conduire en fou, lorsque l'on est si sage ?
Mais, sans tant discourir, cher voisin, dites-moi,
Me parlez-vous ainsi de la meilleure foi :
Croyez-vous bonnement qu'en prêchant l'Evangile,

L'on puisse pervertir ou troubler une ville?
Non, loin de le penser, vous savez qu'en tout temps
La prédication eut des fruits excellents:
De nos sages aïeux la vertu le publie,
Et vous-même bientôt n'aurez plus d'autre envie
Que d'entendre annoncer les hautes vérités,
Auxquelles vous verrez courir de tous côtés.

PHILANTHROPE.

Qui? moi!

PHILOTHÉE.

Oui, vous!

PHILANTHROPE.

Fi, donc! ah! plutôt la noyade.

PHILOTHÉE.

Si l'on vous en privait vous en seriez malade;
Vous aimez les discours touchants, pleins d'onction:
Aussi je vous attends dans deux jours au sermon.

PHILANTHROPE.

Non! de moi je suis sûr, à moins qu'on ne m'y traîne,
Et ce ne serait pas sans une extrême peine.
Mais brisons là-dessus, véritable enjôleur,
Capable de tenter pour ce qui fait horreur.

PHILOTHÉE.

Hé! hé! traiter ainsi l'ami de son jeune âge!
Mais l'on m'appelle; adieu, jusques à l'avantage.

Deuxième partie.

PHILOTHÉE.

Eh bien! n'avais-je pas fort juste deviné?
Vous avez, me dit-on, hier après-diné,

Entendu les discours de nos missionnaires,
En dépit du journal et même des affaires?
Mais, quoi! que dites-vous de ces nouveaux docteurs
Dont le nom seul en vous causait tant de frayeurs;
Quel effet leurs discours ont produit sur votre âme?
Ont-ils su tout au moins éviter votre blâme?

PHILANTHROPE.

Dans quelle erreur, mon cher, j'étais à leur égard!
Plein de prévention, j'en parlais au hasard,
Je les calomniais, j'en vois bien l'injustice.
Mais ceux qu'on m'avait peints si remplis d'artifice,
Sont des mortels pieux, sages, pleins de candeur
De qui le zèle ardent n'attaque que l'erreur;
Qui font aimer le bien, font détester le vice,
Et viennent nous sauver au bord du précipice.

PHILOTHÉE.

Quel soudain changement en vous s'est opéré!
Le ciel par leur moyen vous a donc éclairé?
A peine en puis-je croire à ce que mon oreille
Vous entend raconter d'une telle merveille!
Quoi! vous goûtez enfin l'aimable vérité
Que nous prêchent des saints brûlants de charité!
Un tel bonheur, mon cher, me tient l'âme ravie,
Et j'en ressens pour vous une joie infinie.

PHILANTHROPE.

Le Ciel dont la bonté ne se lasse jamais
Comble jusqu'aux ingrats de ses rares bienfaits:
Grâce au zèle éloquent des saints missionnaires,
J'en éprouve aujourd'hui les effets salutaires.
Aussi d'un si beau jour, d'un jour si précieux,
Jamais je n'oublierai le souvenir heureux,

Ni jamais qu'un ami courageux et sincère,
Daigna me faire entendre un langage sévère.

PHILOTHÉE.

Eh bien! comparez donc vos feuillistes menteurs,
Avec ces prêtres saints, et voyez quels docteurs,
Vous voulez préférer, ou de ces vains sophistes
De mille affreux écrits misérables copistes;
Ou de ces hommes vrais, modestes, généreux,
Qui brûlent de nous rendre aussi vertueux qu'eux.

PHILANTHROPE.

Ah! ne me parlez plus que des missionnaires
Qui font luire à mes yeux de si douces lumières!
Mon esprit détrompé se rend à leurs discours,
Et je veux désormais les ouïr tous les jours.
Beaucoup en parleront, l'on pourra même en rire,
Mais qu'importe, après tout, ce qu'on en pourra dire:
D'un tas de vains censeurs faut-il craindre les traits,
Et s'asservir toujours à de honteux respects?
Non, je veux m'affranchir d'un indigne esclavage
Et vivre désormais en homme un peu plus sage;
Je ne veux plus penser par la tête d'autrui,
Ni croire comme on croit chez tel ou tel ami.
Honneur donc et respect aux saints missionnaires,
Et honte à ces jongleurs révolutionnaires,
Qu'on entend chaque jour du haut de leurs tréteaux,
Vanter effrontément leurs poisons libéraux (1).

(1) Je veux parler du faux libéralisme qui est jonglerie et mensonge, et non du véritable que j'honore et que j'aime.

MADEMOISELLE FUZELLIER.

A M. l'abbé PETIT, curé de Roye.

Que d'illustres vertus ici-bas ignorées,
Eussent mérité d'être en beaux vers célébrées,
Fuzellier nous le prouve, elle qui quarante ans,
Fut parmi nous l'objet des respects les plus grands :
Sa bonté, sa douceur, sa piété sublime
Obtinrent constamment un suffrage unanime.
Dans ces temps malheureux d'horrible impiété
Où tout ce qu'on vénère était persécuté,
L'enfer à son aspect, perdant toute sa rage,
Lui rendait forcément un légitime hommage :
Sa présence, toujours calmant les passions,
Transformait en agneaux, les tigres, les lions ;
Tant cette humble grandeur qu'à bon droit l'on admire,
Sait exercer sur tous de puissance et d'empire.

O toi, hameau chéri, témoin de ses vertus,
Qui jouis aux récits des biens que tu lui dus,
Joins ta voix à la mienne, et vantons une sainte
Qui veille encore sur nous de la céleste enceinte ;
Redisons à l'envi tout ce qu'ont fait pour nous
Elle et le saint pasteur (1), qui de ton bien jaloux,
Pour te faire bénir l'éternelle sagesse,
Comme elle te comblait de bontés, de tendresse ;
Prodiguait au malheur de généreux secours ;
Instruisait, consolait, formait par ses discours ;
Et, remplissant chacun et d'amour et de crainte,
Ne fit de tes enfants qu'une famille sainte
Dont on vantait partout la foi, la piété,

(1) M. Fuzellier, curé de Cachy et dernier Doyen du vaste doyenné de Fouilloy qui s'étendait de Longueau au Quesnel.

L'innocence des mœurs, l'exacte probité :
Car on ne peut louer cette illustre héroïne,
Rare et précieux don de la faveur divine,
Sans louer à la fois le frère généreux
Qui la forma si bien par ses conseils pieux.
Et comment oublier celui dont la tendresse,
Nous prodigua ses dons avec tant de largesse !
Malgré ce qui périt dans des temps désastreux,
Grâce au soin d'un ami courageux et fidèle,
Qui trompa des tyrans l'avidité cruelle,
Tout nous retrace encor ses présents généreux :
Ces brillants chandeliers, d'un travail magnifique,
Et dignes d'embellir même une basilique ;
Ces croix, ces ornements, cet orgue aux sons si doux,
Sont d'illustres témoins de son amour pour nous.
Que ne l'ai-je pu voir, ce sage et digne prêtre,
Qu'un trop funeste exil m'empêcha de connaître.
Hélas ! quand il partit à peine je naissais,
Et je n'ai vu de lui que ses nombreux bienfaits.

Mais toi, je t'ai connue, illustre et sainte fille,
Qui nous chérissais tous en mère de famille,
Toi, dont les chastes mains se plurent constamment
A s'occuper du soin de vêtir l'indigent.
Dans ta sainte maison qui paraissait un temple,
Tout ce qui t'entourait suivait ton noble exemple.
De nos afflictions, ange consolateur,
Tu savais si bien l'art d'en calmer la rigueur,
Que jamais tu ne vis de mère désolée,
Que ta puissante voix n'ait enfin consolée.
Ta vertu de chacun attirait les respects ;
Aux voisins divisés elle rendait la paix :
Le plus grossier, pour toi dépouillant sa rudesse,
Devenait tout-à-coup rempli de politesse,

Et jamais, en un mot, plus grande autorité
Ne s'était vue unie à tant d'aménité.

Ah ! prie encore pour nous, et, du séjour des Anges,
Souris à ce tribut de mes faibles louanges.

LE MONT DE L'ÉVANGILE (*)

A M. l'abbé PORQUEZ

O Mont, qui fut jadis en merveilles fertile,
Et qu'on nomme toujours le Mont de l'Evangile,
Mont sacré, sur lequel l'intrépide Firmin,
Aux peuples accourus au bruit de ses miracles,
Du Dieu qui se fit homme expliquait les oracles,
Plein du souffle divin.

Avec quel saint respect je foule ta poussière,
Quand mon pied franchissant ta cîme solitaire,
Je repense à ces jours, où nos fervents aïeux,
Désertant les autels d'un culte abominable,
Y vinrent embrasser la doctrine adorable
Dont l'auteur règne aux Cieux.

Tel ce mont d'Arabie, où l'Hébreu plein de crainte,
Au milieu des éclairs vit dicter sa loi sainte,
S'acquit dans l'univers un immortel renom;
De même sur ta cîme, ô montagne sacrée,
Une plus sainte loi donnée à ma contrée,
Eternise ton nom.

Que ne puis-je, inspiré par ce trait mémorable,

(*) Eminence à 9 kilomètres 1/2 d'Amiens, à gauche de la route de Roye, où, selon une ancienne tradition, St-Firmin aurait prêché l'Evangile aux peuples des campagnes.

T'élever dans mes vers un monument durable
Qui transmette ta gloire à nos derniers neveux ;
Et redire à la fois l'héroïsme sublime

Du généreux martyr, de l'illustre victime
Qui nous sourit des Cieux.
Car ce grand protecteur, pressé par sa tendresse,
Auprès de Dieu pour nous intercédant sans cesse,
Aime à se souvenir de ses enfants chéris ;
C'est lui qui leur obtient ces grâces secourables
Qui leur font surmonter les assauts redoutables
De nombreux ennemis.

Mais, peu favorisé du Dieu de l'harmonie
Qui refuse à ma voix les accents du génie,
Je dois, mettant un frein à mon ambition,
Me contenter d'offrir au héros qu'on révère,
Au lieu d'encens lyrique, un encens de prière
Et d'admiration.

STANCES SUR LA MORT DE M. HAREUX,

Curé d'Albert.

Des prêtres du Très-Haut l'honneur et le modèle,
Quoi ! Hareux n'est donc plus !
Hareux dont le savoir, l'éloquence et le zèle
Ornaient tant de vertus.

Il n'est plus ! sa belle âme au haut de l'Empyrée,
Dans les divins pourpris,
Reçoit, trop tôt, hélas ! pour l'église éplorée,
Un ineffable prix.

O toi, dont chaque jour, sa charité sublime

Soulageait les malheurs,
Mêle ta voix plaintive au concert unanime
Des publiques douleurs.

Répands sur son tombeau, comme une douce essence
Digne de l'honorer,
Ces bénédictions que la reconnaissance
A droit de t'inspirer.

Par sa vaste science et sa vertu parfaite,
Digne du plus haut rang,
Jamais il n'eût quitté la modeste retraite,
Qu'illustrait son talent.

Il préféra toujours le toit simple et rustique
De l'humble laboureur
A ces riches palais, au superbe portique,
Qu'habite la grandeur.

Mais Demandolx entend ce prêtre magnanime,
D'une imposante voix,
Emouvoir tous les cœurs par le récit sublime
D'un Dieu mourant en croix.

Il l'entend; et, frappé de sa mâle éloquence,
Il résout à l'instant
D'offrir à ses talents, à sa haute prudence,
Un théâtre plus grand.

O cité * de Marie, à juste droit sois fière:
C'est vers toi que Hareux,
Comme un astre brillant d'une vive lumière,
S'avance radieux.

Bientôt tu l'entendras dans l'ardeur de son zèle,

* Albert.

Par les plus nobles traits,
D'une religion aussi sainte que belle,
Retracer les bienfaits.

Bientôt à tes enfants, l'objet de sa tendresse,
Par des soins assidus,
Il saura faire aimer des leçons de sagesse,
Fécondes en vertus.

Vous donc qui recherchiez l'honneur de le connaître,
Pour apprendre sous lui,
Ce que l'on n'apprend bien que sous un si grand maître,
Imitez-le aujourd'hui.

Faites que n'étant plus, il nous ravisse encore,
Dans vos doctes leçons ;
Mais retracez surtout ce qui bien plus l'honore,
Ses nobles actions.

Pour moi, qui sous le poids de sa gloire succombe,
Sage dans ma douleur,
Je dois me contenter de gémir sur la tombe
D'un si haut protecteur.

LES TOMBEAUX DE L'EGLISE DE SAINS (*)

Vénérables tombeaux des martyrs de ma foi,
Quels touchants souvenirs vous réveillez en moi,
Lorsque portant mes pas dans ce modeste temple,
Mon œil respectueux longuement vous contemple.
Sans eux, me dis-je alors, sans tant de saints héros

(*) Village à 8 kilomètres d'Amiens, environ.

Ce fut vers la fin du IIIe siècle que les trois martyrs dont on voit les tombeaux dans l'église de Sains, eurent la tête tranchée par

Que ne put ébranler la rage des bourreaux,
La parole du Christ, en miracles féconde,
De vrais adorateurs n'eût pu remplir le monde.
De l'édifice immense élevé par la foi,
Leur sang dut cimenter les diverses parties;
Par eux d'un culte affreux les erreurs sont bannies,
Et l'univers embrasse une nouvelle loi.

Dès lors tout ici-bas doit prendre une autre face;
Aux plus nobles vertus l'égoïsme fait place.
L'humanité bannit l'esclavage odieux,
Et l'homme est affranchi par des maîtres pieux.
La loi plus équitable est bientôt moins cruelle,
Et la société devient plus fraternelle.
Or, tous ces biens divers de la nouvelle loi
On les doit aux martyrs, auteurs de notre foi;
Sans eux, des dieux grossiers, souillés par l'adultère,
Seraient encore les dieux que servirait la terre.

---

ordre du gouverneur Rictius Varus, à l'endroit même où se trouve l'église actuelle.

La pierre monumentale qui recouvre ces tombeaux, est d'un fort beau travail, et mérite d'être vue, et comme objet d'art, et à cause des souvenirs qu'elle rappelle. Dans le haut sont représentés les trois saints, dont les figures ont beaucoup de noblesse et d'expression; dans le bas est représenté leur martyre. On ne sait pas bien de quelle date est ce curieux monument gothique, qui, d'après le peuple de Sains, aurait été envoyé par un roi de France, et apporté sur un char traîné par des bœufs, qu'il fut impossible de faire avancer plus loin quand ils furent arrivés à l'endroit où les saints avaient été enterrés. Mais les antiquaires rejettent cette pieuse tradition que j'adopterais volontiers moins le merveilleux, si je ne craignais de me brouiller avec ces doctes interprètes du passé.

SAINT-ANSCHAIRE, L'APOTRE DU NORD. (*)

A M. l'abbé FOURNIER de Soyecourt.

Partout j'entends vanter ces fameux conquérants,
Illustres assassins, magnanimes tyrans,
Dont l'indomptable orgueil, la rage sanguinaire,
Tant de fois, sans sujet, ont ravagé la terre;
Tandis qu'un long oubli pèse sur ces héros
Qui l'ont su féconder par leurs pieux travaux,
En y faisant germer la divine semence
Qui bientôt fit porter des fruits en abondance :
Aux lieux même où sont nés ces hommes merveilleux,
On ignore souvent jusqu'à leur nom fameux.
Qui connaît le héros que députa Corbie
Pour arracher le nord à son idolâtrie,
Et dont les fils d'Odin, foulant aux pieds leur loi,
Avec enthousiasme embrassèrent la foi ?
Malgré l'éclat brillant des plus rares merveilles,
Son nom fameux jamais frappe-t-il nos oreilles ?
Entendons-nous vanter ses immortels bienfaits,
Célébrer ses vertus ou chanter ses hauts faits ?
Fouilloy même, où naquit ce héros qu'on révère,
Semble ignorer le nom du magnanime Anschaire !
D'Anschaire qu'admirait ce monarque fameux,
Charles que Rome antique eût mis au rang de dieux.

(*) Saint Anschaire, né à Fouilloy, près Corbie, était professeur du collége de l'abbaye de cette ville, quand, à la demande de Charlemagne, il fut envoyé en Danemark prêcher la foi aux peuples de ces contrées encore idolâtres Par son éloquence et surtout par l'austérité de sa vie il parvint, après vingt ans de travaux apostoliques, à convertir deux royaumes au christianisme, la Suède et le Danemark ; conquête qui vaut bien celle de tant de fameux héros.

Il fut archevêque de Brème et de Hambourg qui faisaient alors partie de la France.

Aimant à visiter les pieuses retraites,
Ce prince y célébrait nos plus augustes fêtes.
Etant donc à Corbie un des jours solennels,
Où l'encens et les fleurs parfument les autels,
Il dut être frappé du mérite d'Anschaire
Dont l'éloquente voix s'y fit entendre en chaire.

Or, les grands dont l'orgueil est la suprême loi,
Chez le Danois farouche avait banni leur roi.
Ainsi que ses sujets ce prince malheureux
Etait encore soumis au culte des faux-dieux,
Dieux atroces auxquels, pour apaiser leur haines,
Il fallait immoler des victimes humaines;
Dieux enfin, ou plutôt indomptables démons
Que Charles combattait chez les vaillants Saxons.
Auprès du grand monarque obtenant un asile,
Harald en peu de temps embrasse l'Evangile.
Ne songeant plus dès lors qu'à la conversion
De sa chère patrie, ingrate nation,
Il demande au héros un saint missionnaire,
Charles jette les yeux sur l'éloquent Anschaire
Qui, se sentant soudain plein d'une sainte ardeur,
Voit dans le choix du prince un ordre du Seigneur ;
Il part, non sans regret de l'aimable retraite
Où sa vertu goûtait une paix si parfaite.
Arrivé chez un peuple asservi par l'enfer,
Tyran qui courbe tout sous son sceptre de fer,
Le saint y fait bientôt goûter la loi sublime
Dont un Dieu même fut l'auteur et la victime.
A sa puissante voix tout le Nord est ému;
Chacun sent naître en soi l'amour de la vertu;
On aime son semblable en qui l'on voit un frère,
Et l'on sent qu'on naît tous enfants d'un même père.

D'un Dieu farouche en vain les ministres cruels
Du sang d'un malheureux rougissent les autels ;
En vain leur grand pontife, écumant de colère,
Maudit ceux qu'a bénis le saint missionnaire :
Le ciel, qui trop longtemps souffrit leur culte affreux,
Veut que le Christ enfin règne où régnaient leurs dieux.
Tout s'ébranle à la voix de l'éloquent Anschaire ;
Tout fuit d'un Dieu cruel le culte sanguinaire.
On abat ses autels; son temple renversé
Par un temple au vrai Dieu bientôt est remplacé ;
Partout du vieil Odin cessent les vains oracles,
Tant le zèle du saint est fécond en miracles :
Deux royaumes bientôt, abjurant leurs erreurs,
Pour le Dieu des chrétiens voient brûler tous les cœurs;
Et tout le Nord, cédant au feu de sa parole,
On y voit s'amollir jusqu'aux glaces du pôle.

Mais je voudrais en vain dignement célébrer
Un nom que par respect je ne dois qu'admirer,
Un nom qui pourrait seul remplir un long ouvrage
Et qui d'un plus savant doit être le partage.

L'ÉGOÏSTE

N'aimant que soi, l'égoïste odieux
Croit que lui seul doit être cher aux Dieux;
Il croit qu'en lui l'univers se concentre,
Et que de tout, son mérite est le centre;
S'estimant plus que personne ici-bas,
C'est de lui seul que son orgueil fait cas.
Loin d'être ému par aucune infortune,
Ce qu'on en dit l'irrite, l'importune;
Même des siens le funeste malheur

D'un tel parent ne touche point le cœur.
Ces sentiments de pitié naturelle
Qui, pour autrui, font naître un si beau zèle,
Sont inconnus de l'égoïste affreux
Dont les instincts n'ont rien de généreux ;
Comme époux même, au lieu de noble flamme,
Il n'a souvent que rigueur pour sa dame ;
Ainsi qu'on peut s'en convaincre au récit
Que dans ces vers je couche par écrit.

Certain baron, dur et sombre despote,
Qui foulait tout aux pieds de son orgueil,
Gardait en cage un charmant écureuil,
Preste, éveillé, plus léger que Linotte,
Et dont la queue, en panache brillant,
Se déployait majestueusement.
Mais ce mignon, encor qu'incomparable,
Autant était l'idole du baron,
Autant pour lui montrait d'aversion
Sa noble dame, à qui son air aimable,
Sa gentillesse et ses folâtres jeux
N'empêchaient point qu'il ne fut à ses yeux
Objet affreux, horrible, monstrueux :
A son aspect pâmée, évanouie,
Elle restait immobile et sans vie !
Or, un beau jour qu'il lui vint compagnie,
Notre baron s'empresse, pour régal,
D'ouvrir la cage au charmant jovial,
Fermant l'oreille à l'instante prière
De sa moitié que le fol animal
Glace d'effroi, quand, quittant sa volière,
Et s'ébattant dans le premier abord,
Esprit follet, lutin et pire encor,

Il fait tels bonds que l'on pense qu'il vole:
En tous les coins d'un vaste appartement,
Le beau mignon folâtre et caracole,
Fait tant de tours qu'il semble en un instant,
Changer cent fois de nature et de forme;
En mille objets le lutin se transforme.
Tant que soudain, ô malheur imprévu!
Le farfadet aux yeux a disparu;
Il s'est coulé sous le châle de la dame
Qui jette un cri, s'évanouit, se pâme!
Mais le baron, comme j'ai déjà dit,
Despote affreux, loin d'en être interdit,
Se laisse aller à la plus folle joie,
De voir qu'ainsi le fripon se fourvoie.
Rien ne retient: la baronne aux abois,
Pâle, effarée, immobile, sans voix,
N'arrête pas les grands éclats de rire
Du fou d'époux auquel un vrai délire
Fait oublier toute civilité,
Tant l'égoïste est plein de cruauté?

Pourquoi faut-il qu'une vertu trop haute,
Pour se venger d'un semblable despote,
Ait empêché de traiter ce baron
Comme le fut l'indiscret Actéon;
Ce châtiment, dont il eut été digne,
Nous eût fait voir, par une marque insigne,
Qu'à juste droit tout égoïste affreux,
En s'aimant seul, est à tous odieux.

L'ANARCHIE PARTOUT. — 1830.

Au sein d'une aimable prairie,
Dans un canton de Picardie,
Vivaient en paix maints beaux troupeaux
De toute espèce d'animaux,
Quand, hélas? par trop d'indulgence,
Le vieux Lion, roi du pays,
Tombant du trône avec ses fils,
L'ordre y fit place à la licence.
L'âne surtout se signala,
Jusqu'à publier un libelle
Dans la picarde sentinelle,
Croyant s'éterniser par là,
Et prodiguant ainsi l'outrage
A ceux à qui tout rend hommage ;
Non sans troubler par ses chansons
Chaque jour tous les environs.
A sa voix semant l'épouvante,
Et qui fait fuir tous les oiseaux,
La grenouille toute tremblante,
Se cache au plus profond des eaux ;
Le lièvre emporté de son gîte,
Comme le vent se précipite ;
Tout, en un mot, songe à sa fuite.
Tant qu'enfin un noble coursier,
Ne pouvant plus par sa présence
Contenir cette sotte engeance,
Se renferma, fut casanier.
Tout n'offre plus dans la prairie,
Que cabale, délation ;
Partout la pâle et sombre envie,

Et l'odieuse calomnie
Y versent leur affreux poison :
Et, par de lâches artifices,
Flétrissent les plus beaux services.
Un sage oiseau devenu maire,
Y convoque par circulaire,
Les plus notables animaux ;
Et des gardes nationaux
Est élu chef un vieux molosse,
Si brave en ce nouveau métier,
Qu'il pourrait même défier
Mayeux à la vaillante bosse :
Pour conseillers municipaux
Des perroquets, de vieux corbeaux,
Stylés aux jargons libéraux,
Par un journal plein d'artifice ;
Puis des mulets pleins de malice,
Et des brochets, gens fort gloutons,
Qui happent les petits poissons.
Mais bien que grand propriétaire,
Bien que digne du nom de père,
Par ses bienfaits, par sa bonté,
Le beau coursier n'étant compté,
Fut bêtement mis de côté.

UN DES PLUS BEAUX JOURS DE MA VIE.

Tout m'échauffe et m'inspire en ce projet nouveau ;
Je célèbre, en ces vers, de mes jours le plus beau,
Jour qui doit à jamais vivre dans ma mémoire, [gloire.]
Comme un jour bienheureux et pour moi plein de
Majestueux Kreutzberg, témoin de mon bonheur,
Toi-même sois aussi fier de l'insigne honneur

Que nous fit à tous deux un prince magnanime : (1)
Car tu lui vis fouler ton orgueilleuse cîme ;
Et moi je l'entendis, à l'ombre de tes bois,
M'adresser la parole et répondre à ma voix.
Puis-je donc oublier un jour si mémorable,
Puis-je oublier jamais le lieu trois fois aimable
Où je pus converser avec le fils des Rois,
Avec ce sage enfin dont la rare vaillance
Egale les vertus et la haute naissance.

Mais je dois ajouter par quelle autre faveur,
Je fus aussi comblé d'un excès de bonheur :
L'orphelin qu'on bannit de son propre héritage,
Avait daigné lui-même agréer mon hommage.
Saisi d'un saint transport à son auguste aspect
Dans mon ravissement je demeurai muet.
Qu'en lui tout montre bien qu'il est fils du miracle :
Jamais l'œil n'avait vu plus ravissant spectacle.
Mais il est dangereux de parler du proscrit,
Et peut-être ma muse en a déjà trop dit.

(1) Ce fut vers la fin du printemps de 1833, que j'eus l'insigne honneur de m'entretenir avec le duc d'Angoulême que je rencontrai par hasard sur la cîme du Kreutzberg, l'une des hauteurs qui entourent Carlsbad, si célèbre par ses bains et ses eaux thermales. Le prince était assis à l'ombre d'un buisson pour se garantir de la chaleur qui était excessive, accompagné de Mme de Gontaud, en attendant le retour de la duchesse d'Angoulême qui était allée jouir d'un magnifique point de vue, sur un endroit encore plus élevé. Par une curiosité bien naturelle, je m'approchai pour mieux voir le prince qui aussitôt m'adressa la parole, et ce fut ainsi que j'eus l'bonneur de m'entretenir avec un si grand prince, avec un prince dont chacun conviendra qu'on eût pu dire, sans ironie, que c'était le plus honnête homme de France.

Brûlant du vif désir de voir le royal orphelin qu'un sort rigoureux jeta dès l'enfance sur la terre d'exil, j'avais, avant de partir de Vienne pour Carlsbad, demandé à M. le comte de Montbel, ancien ministre, une lettre pour M. le baron de Damas, gouverneur du jeune

A M. LE COMTE DE MONTBEL

Ancien Ministre

SUR SA VIE DU DUC DE REICHSTADT.

Avec quel doux plaisir j'ai lu le bel ouvrage
D'un illustre proscrit, d'un véritable sage !
La candeur de son âme est peinte en ses écrits ;
Tout est fait pour charmer même ses ennemis,
Pour dissiper l'erreur, pour éclairer, instruire ;
Tant la noble vertu par son charme puissant,
Sait exercer sur tous d'empire et d'ascendant ;
Surtout quand elle joint au talent de bien dire,
La clarté, la douceur et la simplicité
Dont aime à se parer l'aimable vérité.

---

prince, afin d'en obtenir la facilité de voir son royal élève; mais, par malheur, Henry n'était plus à Prague quand nous y arrivâmes; il était allé à Carlsbad, où se trouvaient la duchesse d'Angoulême et Mademoiselle. Me rendant moi-même en cette ville, il me restait quelque espoir de jouir d'un bonheur si ardemment désiré. En effet, par un hasard que je regardai comme une faveur divine, la voiture du prince et les nôtres se rencontrèrent justement aux mêmes relais, entre Prague et Carlsbad. Je m'empressai de remettre ma lettre à M. de Damas qui ne l'eût pas plus tôt lue, que le jeune Henry mit pied à terre, comme pour satisfaire plus aisément notre avide curiosité.

Les nobles personnages dans la compagnie desquels je me trouvais, éprouvèrent, quoique étrangers, le même bonheur que moi à considérer le jeune prince, et leur admiration ponr tout ce que sa physionomie noble, franche et ouverte a de vraiment grand, fut égale à la mienne.

LA FABRIQUE DE SUCRE DE ROSIÈRES

A MM. LEROY frères, fondateurs de l'usine.

Toi, qu'aux bords de la Sprée enfanta le génie, (1)
Viens régner parmi nous, bienfaisante industrie;
Viens, t'unissant enfin à l'une de tes sœurs,
Comme elle y prodiguer tes dons et tes faveurs,
Et, répandant ici le bonheur et l'aisance,
Faire sentir à tous ton heureuse influence;
Tout y doit partager tes dons et tes bienfaits,
Les hommes, les troupeaux, et même les guérets.

Ta présence, en effet, accroissant leur richesse,
Ces champs paieront nos soins avec plus de largesse,
Et bien loin d'en venir épuiser l'heureux fonds,
Tu dois les rendre encore plus riches, plus féconds.

De ta pulpe engraissant force bêtes à laine,
Maints superbes troupeaux bondiront dans la plaine,
Et par eux la culture augmentant ses engrais,
Elle verra doubler les produits des guérets;
Y trouvant à la fois une source nouvelle
Capable d'exciter et de payer son zèle;
Outre qu'on y doit voir se vêtir les moutons,
Plus beaux et plus nombreux, de plus riches toisons,
Et par là, secondant votre ancienne industrie,
La nôtre en devenir la bienfaisante amie;
Tant, comme on l'a pu voir, je ne m'abuse pas,
Elle est en tout féconde en heureux résultats!

C'est elle aussi qui rend pour la classe indigente,

(1) Margraff, chimiste prussien, s'est le premier occupé à extraire le sucre de la betterave, dès 1747.

La source du travail beaucoup plus abondante ;
Au point que l'ouvrier, sans redouter la faim,
Par elle désormais peut s'assurer du pain ;
Bienfait d'autant plus grand que le peignage antique
Déjà, de toute part, fait place au mécanique,
Et qu'en ces lieux surtout, maint et maint ouvrier,
Eût pu se voir dans peu réduit à mendier.

Mais déjà, pour son bien, tout a changé de face;
Le chômage, en tous lieux, au travail a fait place.
Quel mouvement partout! que de bras employés!
Par cent chars circulant, les chemins sont broyés;
Et la campagne en est tellement animée,
Que l'œil trompé d'abord, pense y voir une armée.
Noble et rare bienfait, pour ton utilité,
Tu ne saurais jamais te voir assez vanté. [tance]
Qui donc, s'il comprend bien quelle en est l'impor-
N'applaudit à l'aspect d'une entreprise immense;
Qui, dis-je, quand il voit user si noblement
De capitaux risqués pour un dessein si grand,
Ne souhaite en son cœur que le ciel favorise,
Dans l'intérêt de tous, cette vaste entreprise,
Et n'aime à répéter: vivent les nobles cœurs
Qui dotent leur pays de si rares faveurs!

M. OMER JEROSME

Que d'autres, se rangeant sous les drapeaux de Mars,
Célèbrent, dans leurs vers, les exploits des Césars;
Qu'ils peignent les horreurs d'une ville assiégée,
Et pleurent Ilion réduite et saccagée;
Que d'Hécube et des siens, retraçant les malheurs,
Des plus fameux héros ils chantent les fureurs.

Pour moi, d'un ton moins haut, d'une voix moins [puissante,]
D'un sage je dirai la piété fervente.

A de rares talents, malgré lui si connus,
Jérosme sut unir les plus hautes vertus;
Et brûlant pour son Dieu du plus généreux zèle,
Il put servir à tous d'exemple et modèle.
Grand par sa modestie et sa simplicité,
Tout en lui rehaussait sa vive piété,
Tout rehaussait l'éclat de sa vertu sublime;
Et nul dans le malheur ne fut plus magnanime;
Tant sa soumission au souverain auteur,
Des plus rudes assauts sut braver la rigueur.
La foi, qui le doua d'une force héroïque,
Fit toujours admirer sa fermeté stoïque.

Mais ce qui fit surtout briller sa piété,
Ce fut sa bienfaisance et son humanité :
Ces nobles sentiments qui l'animaient sans cesse,
D'un cœur vraiment chrétien, décelaient la noblesse.
C'est là ce qui rendait plus forts ces doux penchants
Où l'entraîna toujours la culture des champs;
A bon droit convaincu qu'en leur riche abondance,
Se trouvait le remède aux maux de l'indigence,
Et qu'à force de soins et d'incessants travaux,
On parviendrait enfin à guérir tous ces maux.
Par là disparaîtrait le funeste chômage,
Plus cruel mille fois que l'antique servage;
Et, sans aucun besoin des dangereux secrets
Que vantent les Proudhons, que prêchent les Cabets,
Aux cruelles rigueurs d'une immense souffrance,
Succéderaient partout le bonheur et l'aisance.

Pour atteindre ce but, par mille essais savants,
Jérosme, chaque jour, exerce ses talents;

Chaque jour, se livrant à mainte expérience,
En rival de Spineux, (1) il étend la science.
Et bientôt, en effet, se remplissent les champs
De groupes plus nombreux d'ouvriers diligents ;
Bientôt sous l'humble toit, au lieu de la misère,
L'ouvrier trouve enfin l'honnête nécessaire.

C'est ainsi qu'animé des plus beaux sentiments,
Jérosme sait user de ses nobles talents ;
C'est ainsi qu'inspiré du plus généreux zèle,
Il se plaît, sans orgueil, à servir de modèle,
Et pour tout dire enfin, qu'en illustre chrétien,
En passant ici-bas, il sait faire le bien.

(1) M. Spineux, célèbre agronome.

L'ORGUEIL DU LUTRIN,

OU DÉFENSE DU CHANT D'ÉGLISE CONTRE LE MAUVAIS GOUT ET L'IGNORANCE.

Chacun doit avouer qu'il est bon quelquefois
De donner à l'orgueil quelques coups sur les doigts,
A l'orgueil qui contraint les moins prompts à médire
A s'armer si souvent du fouet de la satire ;
Et que c'est à bon droit qu'on abhorre un tyran
Qui veut régner partout si despotiquement ;
Que même on ferait bien, sans être trop sévère,
De bannir pour jamais ce tyran de la terre.
Mais qu'on bannisse ou non l'orgueil du genre humain,
Jamais on ne saurait l'expulser du lutrin.

C'est là que sous les traits d'un sot plein d'assurance,
Il tousse pour montrer sa haute suffisance,

Et qu'y voulant lui seul faire admirer sa voix,
Nouvel usurpateur de nos plus anciens droits,
Il fait taire, en frappant du pied son escabelle,
Sans qu'un sage pasteur à l'ordre le rappelle;
C'est là que fredonnant un *O salutaris*
Qui d'aise fait pleurer maints sots tout ébahis,
Par des roulements faux et pleins d'irrévérence,
Il brave insolemment la divine présence;
C'est là que trop docile aux leçons de *Beaugeois*,
Du chant le plus divin il renverse les lois,
Quand, pensant l'embellir, par une erreur fatale,
Il donne à chaque note une valeur égale,
Imitant follement l'ennuyeux balancier
Qui chemine d'un pas toujours si régulier;
Ou qu'en sot magister, sans goût et sans étude,
Et qui n'a de talent que celui de Boirude,
A des morceaux de chant plein d'exquises beautés,
Il ose préférer de fades nouveautés;
C'est là qu'en suivant, dis-je, une absurde méthode,
Qui, grâce à l'ignorance, est si fort à la mode,
En dépit du vrai goût qui proteste à bon droit,
Il fait d'un chant sublime un chant maussade et froid,
Et que déconcertant les plus mâles oreilles,
Du haut des vieilles tours il fait fuir les corneilles.
Ou bien c'est là qu'au bruit d'un tortueux serpent,
De l'oreille ébranlée, il brise le tympan,
Et que par des accords dépourvus de justesse,
Il vous force à jurer au milieu d'une messe,
Indigné que l'on est du tapage indécent
Dont il vous assassine impitoyablement.

Mais un sage prélat, ami de la décence,
Veut bannir du lieu-saint l'orgueil et l'ignorance,
Et bientôt à la voix de son autorité,

Le chant doit recouvrer son antique beauté.
La mesure qui donne une âme à la musique,
Conserve par ses soins sa puissance magique :
Elle seule, on le sait, possède l'heureux don
De procurer au chant sa noble expression ;
Seule elle le rend gai, grave, mélancolique ;
Mais sans elle il n'est plus que froid et mécanique.

Par un autre bienfait de ce prélat savant
Tout clerc doit désormais exceller dans son chant,
Et nul ne sera plus admis à la prêtrise,
S'il ne possède à fond le noble chant d'église.
Le sot orgueil alors, bien moins présomptueux,
En sera plus soumis et plus respectueux,
Et l'indécence, hélas ! si fréquente en nos temples,
Ne nous offrira plus tant de hideux exemples.

Quand donc le zèle saint de l'illustre prélat
Aura fait rendre au chant son primitif éclat,
Nos fils, mêlant leurs voix aux harpes d'or des anges,
Chanteront dignement d'éternelles louanges ;
Et nul n'osera plus par un goût dépravé,
Préférer au vrai beau ce qu'il aura rêvé.

BALLADE A MADAME LA MARQUISE DE ROUGÉ.

Le Dieu d'hymen m'est en songe apparu,
Tel qu'il se montre aux plus beaux jours de fête.
(Rien de plus beau jamais ne s'était vu)
Mortel, dit-il, un noble hymen s'apprête :
Les Dieux là-haut ont unanimement
Hier décrété qu'une héroïne, un ange

Devait s'unir au jeune et beau Lostange.
A ces saints nœuds tout ici-bas consent.
Déjà Mondor vient à pas de notaire :
Plus noble hymen ne parut sur la terre.

Car l'héroïne à sa rare candeur
Joint les vertus de son illustre père ;
Et, sans parler d'une extrême douceur,
Tout ce qu'on vante en sa très noble mère.
Mais au milieu d'un si charmant récit,
Le Dieu soudain s'interrompt et s'envole,
Sans ajouter une seule parole.
J'en soupirai ; car l'immortel eût dit
Bien autrement que je ne saurais faire,
Plus noble hymen ne parut sur la terre.

M'éveillant donc encor tout plein du Dieu,
Je résolus d'achever la ballade.
Tout me devait remplir d'un noble feu,
Et la laisser m'eût pu rendre malade.
Couple héroïque, oh ! combien je gémis,
Pour tout talent de n'avoir que du zèle,
J'élèverais votre union si belle
Jusqu'au dessus des célestes lambris,
En répétant sur le ton d'un Homère,
Plus noble hymen ne parut sur la terre.

Nobles époux, je l'ai lu dans les cieux,
Il vous naîtra maints héros demi-dieux :
Un astre plein d'une vive lumière,
Par plus d'un signe en assura mes yeux :
Rien de plus beau n'aura charmé la terre.

LES HONNEURS DU TRIOMPHE REÇUS SUR UN CHAR A BAUDET

Comme à Rome jadis, où les héros vainqueurs,
Sur un char de triomphe étaient comblés d'honneurs,
Un franc conseiller, la gloire d'Harbonnières,
Vient d'en être accablé, sur un char à baudet;
Au point qu'en souvenir d'un si glorieux trait,
Il doit joindre à son nom, l'illustre nom d'Asnières.

Clarinettes, tambours marchant devant son char,
Dans le bourg, à l'envi, ronflent de toute part,
Et lui, gardant toujours sa gravité d'usage,
Prodigue des saluts à tous sur son passage,
Auxquels chacun répond par maint joyeux vivat,
Qu'on répète au milieu du plus bruyant éclat;
L'âne même, voulant faire honneur à son maître,
Pousse un tel coup de voix, qu'il brise une fenêtre:
L'enthousiasme alors est au comble en ces lieux;
Maint chapeau vole en l'air, à ce trait merveilleux.

Bref, du haut de ce char que traine Longueoreille,
On ressent une joie à nulle autre pareille;
D'un triomphe éclatant recevant les honneurs,
Jamais nul ne goûta de plus rares douceurs:
Notre héros semblait comme inondé de joie;
Aux transports les plus doux son âme était en proie.

L'universel suffrage, à ce trait éclatant,
Nous montre ce qu'il peut et de noble et de grand.

LA PUCE,

TRAIT D'HÉROÏSME DE LA GARDE NATIONALE DE...

(Air de...)

Mon Elise étant absente,
Seul je rêvais en mon lit,
Quand d'horreur et d'épouvante,
Soudain tout mon corps frémit :
Plein d'un récit alarmiste,
Je crois voir l'affreux portrait,
D'un horrible anarchiste,
A l'œil sombre et discret.
Plus mes yeux sur le fantôme,
Malgré moi restent fixés,
Plus à l'aspect d'un tel homme
Je sens mes esprits glacés.
Me levant donc plein d'alarmes
Soudain je fuis en criant :
Chers citoyens aux armes !
Saisissez le brigand !
Sitôt la garde fidèle,
Qu'anime un sublime élan,
Vole où la gloire l'appelle,
Arrive en moins d'un instant.
Mais comme moi trop émue,
Tant est vive son ardeur,
Tout lui brouille la vue
Et le zèle et la peur.
Armant donc sa carabine,
Paul crie au spectre effrayant
Qu'à l'instant il l'extermine

S'il fait un seul mouvement.
Mais, le dirai-je, on se musse,
Quand on voit sortant d'erreur,
  Qu'un insecte, une puce
  A causé tant d'horreur.
Conviens-en, grand Lafayette,
Un si glorieux exploit
D'une honorable épaulette
Est digne, à bien juste droit.
Qu'un ordre du jour, bien vite,
Annonce donc au pays
  Qu'aujourd'hui le mérite
  Ne reste plus sans prix.

NOS CHIENS SERONT-ILS CONTRIBUABLES?

Nos moutons ont été jadis contribuables;
Mais jamais on n'a vu leurs fidèles gardiens
Comme eux soumis au fisc par les Rois très-chrétiens.
Les Anglais, il est vrai, *taxeurs* insatiables,
Rendent chez eux les chiens matières imposables;
Mais il ne s'ensuit pas qu'il les faille imiter,
Et qu'à de lourds tributs on en doive ajouter.
Ils n'ont pas eux l'impôt des portes et fenêtres
Qu'on ne connaissait pas jadis chez nos ancêtres.
Pour marcher ici-bas il est plus d'un chemin,
Et l'on vit à Paris autrement qu'à Pékin.
Chaque peuple a ses mœurs, ses lois et ses usages,
Et tels qu'on blâme ici semblent ailleurs très-sages.
Un député pourtant, servile imitateur,
Prétend qu'enfin nos chiens, connus du percepteur,
Doivent être imposés comme ceux d'Angleterre.

Ce fameux financier, raton du Ministère,
N'a plus d'autres penseés que l'impôt sur les chiens
Qui produirait, dit-il, chez nous d'immenses biens.
Ne lui parlez donc plus, s'il vous plaît, d'autre chose,
Car il vous répondrait : il faut qu'on les impose.
Des nouvelles du jour ne l'entretenez pas,
Ni de ce qu'en Afrique auront fait nos soldats ;
Taisez-lui qu'on s'insurge en Pologne autrichienne,
Où, les grands et les serfs voulant leur liberté,
On s'égorge à ce cri : Nationalité !
Tandis que le Bédouin dispute aussi la sienne,
Voulant nous expulser de la rive algérienne ;
Car il vous répondrait: Sans l'impôt sur les chiens,
On doit voir ici-bas plus de maux que de biens.
Bref, de quelque sujet qu'enfin on l'entretienne,
Qu'on lui parle de Rome, ou qu'on parle de Vienne,
Il n'a que ce refrain : Il faut les imposer.
Non, je ne cesserai de le leur proposer :
Pour n'y point persister j'aime trop ma patrie.
Car cet impôt d'abord détruit l'hydrophobie ;
Puis le noir-animal en baisserait du quart,
Tant les os deviendraient communs de toute part.
Tout s'enchaîne ici-bas, et des plus minces causes
On voit naître souvent les plus puissantes choses.
Le noir donc coûtant moins, vous doublez les produits
Du sucre que l'on peut donner à plus bas prix.
Alors tout citoyen, pour déjeûner en France,
D'un café bien sucré peut doubler la pitance ;
Joint qu'on affaiblirait ces affreux aboiements
Qui, dans les longues nuits, épouvantent les gens !

Malgré tant de motifs puissants, inexpugnables,
La Chambre ne rend pas nos chiens contribuables.

PLAINTES DE L'AUTEUR

A un Ami.

De l'un à l'autre bout, l'explorant à la ronde,
Parcourez, j'y consens, tous les climats du monde,
Scrutez en tous les lieux, les coins les plus secrets,
Nul plus que moi n'y fut en butte à tous les traits.
Toujours d'un sort bizarre essuyant l'injustice,
Je m'y vois le jouet de son cruel caprice;
Toujours, quoi que je fasse, agent ou professeur,
Je me trouve frustré du fruit de mon labeur.
Je pourrais, m'étendant sur ce nouveau chapitre,
Faire en vers pleins d'aigreur une assez longue épître;
Mais en parlant de soi je craindrais que l'auteur,
Loin de l'intéresser, n'ennuyât le lecteur.
Hé! que suis-je, en effet, pour qu'en fat j'ose croire,
Pouvoir plaire et charmer en contant mon histoire;
Assez d'autres sans moi, dans leur fatuité,
Voulant léguer leur nom à la postérité,
Et couchant par écrit d'insipides mémoires
De tant de sots comme eux grossiront les histoires;
Jusques à publier qu'en plus d'un bal masqué,
Ils auront bravement le roi même intrigué!

Mais qu'importe d'ailleurs qu'inique en son caprice
La fortune envers moi n'ait eu nulle justice;
Tant d'autres qui valaient peut-être cent fois plus,
N'ont pas eu plus de part aux faveurs de Plutus;
Qu'importe qu'indomptable en mon ferme courage
Je demeure impassible au plus fort de l'orage,
Et que le cœur trop haut pour plaire à la grandeur,
De son orgueil blessé je sente la rigueur;

Faudrait-il que ces riens, grossissant un ouvrage,
A nos derniers neveux passassent d'âge en âge;
Non, non; et trop heureux si le peu que j'ai dit
N'a déjà contre moi prévenu maint esprit,
Ne m'a point fait taxer d'âme superbe et vaine
Qui de sa propre estime elle-même est trop pleine.

Le plus sûr donc pour nous, quittant ce vain projet,
Ami, c'est de choisir un plus heureux sujet.

INSIGNE HÉROÏSME DE M. RENAN,

Savant extracteur d'arianisme.

A la religion chacun doit rendre hommage,
Chacun doit s'indigner, quand il voit qu'on l'outrage,
Quand un lâche apostat, foulant aux pieds ses vœux,
En son orgueil impie, ose braver les cieux.
Camille, respectons le culte de nos pères;
C'est lui qui nous apprend que les mortels sont frères,
Du vrai sage toujours il se vit respecté;
Jamais par l'honnête homme il ne fut insulté.
Comme Chateaubriand qu'un zèle magnanime,
Nous enflamme toujours pour ce culte sublime.

Se voyant en danger de n'être jamais rien,
Qu'un singe d'Arouet, un hideux Voltairien,
Renan, sollicité par son mauvais génie,
Pour se rendre fameux, produit une œuvre impie:
Du père des Ariens reproduisant l'erreur,
Il s'en déclare ainsi hautement le fauteur;
Pensant que l'infecter, c'est servir sa patrie,
Et que saper la foi, c'est montrer du génie.

Des dogmes de l'Etat prudemment il se tait,
Et, sage, sur ce point, il sait rester muet;
Mais contre ceux du ciel, sans craindre les gendarmes,
Renan, en vrai héros, bravement prend les armes.

Mais c'est moins un vain bruit que la beauté du gain,
Qui fit prendre la plume à l'honnête écrivain,
Lui qui, plein du beau feu d'un philosophe à gage;
En digne auxiliaire, écrit à tant la page;
Fier d'unir ses efforts à ceux de ces docteurs
Du culte national fervents démolisseurs;
Sans songer qu'en brisant le doux catholicisme,
On prépare au pays un sombre despotisme;
Comme on en peut juger par l'œuvre de Henry, (1)
Qui, chez le fier anglais règne encore aujourd'hui.

Quand le chef de l'Etat devient chef de l'Eglise,
Tout, sous ce double aspect, s'y gouverne à sa guise:
Le prêtre alors n'est plus qu'un servile instrument
Qui le seconde en tout, avec un zèle ardent.
César est, à ses yeux, le successeur de Pierre;
Il voit en lui du Christ l'infaillible vicaire:
Plus il rampe à ses pieds, plein d'adulation,
Plus il peut exercer de domination;
Son zèle excuse tout; il peut avec empire,
Commander en tyran, sans qu'on n'ose en rien dire
Tout divertissement au peuple est interdit;
Le dimanche est pour tous plus sombre que la nuit;
Nul n'y peut faire un pas qu'un *prédicant* farouche
Ne l'assomme des traits qui partent de sa bouche.

C'est ainsi que l'anglais, si libre au Parlement,

(1) Henry VIII, roi d'Angleterre, se déclara chef de l'Eglise dans ses Etats, où ses successeurs continuent d'être papes ou papesses, avec une gravité qui ne se dément pas.

Ailleurs est asservi sous la loi d'un tyran, (1)
Et que, justement fier de son droit politique,
Il doit courber le front sous un joug despotique;
C'est ainsi qu'on voudrait que chez nous le français,
Par ce mauvais côté, ressemblât à l'anglais,
Et qu'abjurant la foi, triomphe de ses pères,
Il se laissât piper par d'habiles compères.

Mais la France préfère à l'œuvre d'un tyran,
Le culte de Bossuet et de Chateaubriand.

(1) Des hommes qui osent se dire amis de la liberté, jusqu'au républicanisme, travaillent depuis plusieurs années, avec une ardeur incroyable, à ruiner le catholicisme en France, pour le remplacer par un culte à la Henry VIII.

TANTUM ERGO.

Humblement prosternés le front dans la poussière,
Adorons avec crainte un si grand sacrement.
Une plus sainte loi succède à la première;
Mais si nos sens trompés combattent ce mystère,
Que la foi nous y montre un Dieu toujours présent.

Gloire, louange, honneur, vertu, chant d'allégresse,
Au Dieu Père Eternel, au Fils notre sauveur,
Qu'avec eux, à la fois, tout bénisse sans cesse,
L'Esprit-Saint qui console et remplit de sagesse,
Ceux dont ses plus doux feux ont embrasé le cœur.

AVE MARIS STELLA.

Salut, brillante étoile, aux chrétiens favorable,
Leur guide le plus sûr, en ce monde orageux,
Vierge et mère à la fois, aussi douce qu'aimable,
C'est ton puissant appui qui leur ouvre les cieux.

Par ton obéissance à l'envoyé céleste,
Prépare au monde entier les plus rares bienfaits;
Et d'Éve réparant l'outrage si funeste,
Procure à ses enfants le bonheur et la paix.

Du coupable qui pleure, ô Vierge, rompts les chaînes,
De l'aveugle égaré dissipe les erreurs ;
Des mortels affligés daigne adoucir les peines,
En procurant à tous les célestes faveurs.

Sois toujours envers nous des mères la plus tendre;
Et que par toi ce fils, ce divin roi des cieux,
Qui dans ton chaste sein, pour nous voulut descendre,
Reçoive avec bonté nos hommages pieux.

Modèle de douceur, ô vierge incomparable,
Toi qui du haut des cieux, daigne veiller sur nous,
Romps les tristes liens dont le poids nous accable,
Et fais-nous devenir aussi chastes que doux.

Fais qu'innocents et purs, la vertu, la sagesse,
Nous conduisent un jour à la félicité,
Afin qu'unis aux saints, dans des transports d'ivresse,
Nous bénissions Jésus durant l'éternité.

Gloire éternelle au Père, à son Fils adorable,
Gloire au divin Esprit notre consolateur :
Auguste Trinité, mystère impénétrable,
Que tout dans l'univers adore ta grandeur.

FIN

ERRATA

Page 37, vers 31e. — C'est toi qui, chaque jour, au Peuple tends ces *lacs*.

Page 41, vers 18e. — De tous les biens promis *par* la naissante Belle.

Page 43, vers 4e. — *Ses* terribles clameurs, frappant tout à la ronde.

Page 45, vers 2e. — Tous *fuiraient* aujourd'hui le barbare spectacle.

Page 47, vers 8e. — *On eût dû, s'il se peut,* l'embellir davantage.

Page 48, vers 17e. — Non sans que tout *son peuple* en fût saisi de crainte.

Page 51, vers 5e. — Trop digne du *héros* de qui l'audace impie.

Page 60, vers 18e. — Et dont, *grâces* à moi, notre greffe fourmille.

Page 60, vers 23e. — En dehors d'un logis tout *serin* suspendu.

Page 61, vers 23e. — Elle *laisse* fonder le pire des États.

Page 65, vers 5e. — Aux peuples délivrés tous leurs droits *sont* rendus.

Page 65, vers 9e. — De ses iniques droits chacun se sent *dépris*.

Page 65, vers 22e. — Plus d'un peuple offre encor de *hideuses images*.

Page 66, vers 12e. — Que *lent* fut le réveil des libertés aimables.

Page 71, vers 22e. — *Sent* déjà sous ses pieds trembler la masse ronde.

Page 71, vers 30e. — Ils se sont en *Ajax* rués sur nos volailles.

Page 73, vers 10e. — Par lui se *signalant*, dans maints combats fameux.

Page 74, vers 12e. — Pleurez, *peuple!* baignez de larmes son cercueil.

Page 75, vers 20e. — Il *trouve* en lui toujours un indulgent ami.

Page 87, vers 5e. — Et bientôt il vous happe *une* jument fort belle.

Page 93, vers 1er. — Tout y charme à *l'envi*, tout enchante les yeux.

Page 105, vers 13e. — J'ai pu, du moins, tirer *quelque* profit.

Page 106, vers 18e. — Qu'il cite à tout propos *en* docte perroquet.

Page 107, vers 18e — *Souillent le bénitier* afin qu'on parle d'eux.

Page 204, vers 13e. — Ah! que je souffre en lisant *ses* écrits.

TABLE DES MATIÈRES

Pages

PROLOGUE . . . . . .
Le Pèlerinage à Londres (1843), à l'immortel Berryer 9
Itinéraire de Vienne à Carlsbad, à M. le vicomte Blin de Bourdon, député 11
De la force d'un Principe, à M. Béchard, ancien député 17
Révolution dans un royaume de la Lune, à M. le comte de Montbel, ancien ministre 19
L'Italie et la Prusse, à M. Gaultier de Claubry, ancien professeur de l'Ecole politechnique 29
La République conservatrice, nouvel enfantement de M. Thiers, à M. Levrien-Delacour, manufacturier 35
De la puissance temporelle du Pape, à Mlle Blin de Bourdon . . 36
Bombardement de Cachy, 27 novembre 1870 38
La Duchesse d'Angoulême à Carlsbad (1834), à Mme la vicomtesse Blin de Bourdon 40
Enfantement d'une nouvelle République, février 1848, à M. Edouard Dumont, fabricant 41
Contre le spectacle de l'échafaud, à M. Alfred Tassart, fabricant. 44
Le Chant d'Amieus, à mon Fils 45
Grandeur des Hébreux, à la Jeunesse 48
Etrange usurpation, à MM. les Antiquaires 49
César et Auguste, à M. Mercier, manufacturier 51
Affreux Vandalisme, ou ruine du magnifique dôme d'Harbonnières, aux Habitants de ce Bourg 53
Ma Prison politique, à M. Du Bos, de Fransart 55
Le Rossignol du parc de M. le marquis Doria 57
Les Membres et leur Chef, à M. Langlet-Tonnel 58
Haute prouesse d'un Commissaire rural, à M. Arsène Goret . . 59
De l'Etat populaire père de la Commune, à M. Moirez, filateur . 61
Mahomet à Constantinople ou quatre siècles de honte pour l'Europe, à M. le comte de Riencourt 62
Le Messie ou le servage enfin aboli, à M. le vicomte Raoul Blin de Bourdon, député 63
De la superbe Tour et de l'Eglise de Caix, à M. T. Courtois, manufacturier 67
Les Tables tournantes, à M. Cléomène Dumont 68
Les Abeilles, à M. Albéric Mortier, manufacturier 69
Nuée de corbeaux sur les toits de Paris 70
Plaintes des corbeaux contre le déboisement 72
Puissance du jeu de cartes 73

Pages
M. Théodore-Arsène Delacour, à Mad^e Poiré-Delacour 74
La nouvelle Lucrèce, au docteur Dubois 75
Plaintes du bourg de Moreuil 77
Le Fisc, à M. Levrien aîné, manufacturier 80
De l'alliance d'un peuple voisin, ou la hallebarde du garde-champêtre 82
Contre la guerre, à M. Eugène Leroy 84
Les Tours de force ou le voleur qui ne vole pas 86
Le Congrès de Vienne, à M. Emile Goret 88
Villers-Bretonneux et sa magnifique Eglise, à M. François Delacour, manufacturier 90
De la magnifique Eglise de Quesnel, à M. le vicomte Charles Blin de Bourdon 92
Origine de la fortune 93
Recette d'un célèbre médecin pour la guérison des catarrhes . 94
Célèbre bataille électorale 95
L'architecte et le levier 96
Beau triomphe électoral du canton de Moreuil, à M. le comte de Riencourt, conseiller général 97
Les Chiens de la Somme, à M. le Préfet 98
Proudhon et le Chien 99
Les joyeux coups de bâton 100
Etrange lettre pastorale ou le suffrage universel au mont Sinaï. 100
L'Emule de Bismark 105
Le Libre-Penseur 106
Le Suisse de paoisse 108
Le Voleur qui se vole lui-même, à ma Mère 109
La Battue musicale 111
Le Plaideur ou la trappe aux sangliers, à mon Père 113
Bonne leçon d'un domestique à son maître 116
L'Amant sourd à Elise 118
Les Epoux économes 120
Inconséquence de l'orgueil 122
L'Enfant curieux 123
L'Anse du Chaudron 132
Les Levrauts, leur mère et le faucheur 136
Revue historique, à M. de Laurentie, rédacteur en chef de l'*Union* 138
Le Camail, à M Vasselle, avoué 146
La Révolution chez les animaux, à M. Capart-Damay, manufacturier 151
Le sot devenu riche 154
L'Intendante ou l'orgueil incurable dans un riche 155
La Bibliothèque, ou Entretien littéraire entre un professeur et son élève, à Mad^e la comtesse Auguste Potocka 156

Pages
La Colonne de la Bastille, à M. Marcellin Cozette, manufacturier. 160
De l'usage qu'on doit faire de l'orgue 160
Stances sur la mort de M. l'abbé Moranvillé, à M. François Moranvillé 163
Le Charlatan 165
Le Drapeau 166
Les Pleurs d'une Mère 167
Don Quichotte et les wagons, à M. Lavallard-Boulenger, filateur. 168
Le Pasteur d'hommes et le Pasteur de bêtes, à M. Desachy-Colmaire, fabricant 171
Le Berger libéral et ses deux chiens 173
La plus forte tête du lieu 175
Le Joueur de violon qui a perdu un bras à la bataille 177
La Leçon retenue 180
Les deux Boiteux 181
Le Chien hargneux 181
L'Elève du sorcier ou la présomption 182
Le vieux Hibou à deux pieds sans plumes 183
La Naïveté 185
Le Physicien de village 185
Le Donneur de promesses 186
Satisfaction d'un maître d'école de village 187
La Vanité punie 189
La Marchande de beurre 189
L'Erysipèle, au docteur Pichot 192
La Prévention 193
Le Testament de l'Agace pardevant le Cerf 195
Le Quiproquo 197
La Vieille et le Chantre 198
Le Vieillard et ses deux Mulets 199
Hérivaux, à M. Fombert 200
Le nouveau Charles-Quint 201
Madame Dufeu ou étrange quiproquo, à MM. les Pompiers . . . 202
Le Grammairien ou le Pédant en courroux 204
Translation de la fête des sots et des ânes 205
Confidence d'un vieux notaire à un de ses amis 206
La reconnaissance 207
Le Marchand d'eau de Cologne perfectionnée 208
Le Prater à Vienne en Autriche 209
Le Songe, à M. Capart-Damay, manufacturier 211
La Lanterne magique 219
Les nouveaux Courtisans 220
La Malade et le Médecin 221
Programme de la nouvelle République, dialogue entre un modéré et un enthousiaste 222

Pages
Epître à M. le marquis de Rougé, pair de France 225
A M. le vicomte Blin de Bourdon, député 226
A M. le marquis Henry Doria 228
La Mission, à M. l'abbé Girard, missionnaire 229
Mademoiselle Fuzellier, à M. l'abbé Petit, curé de Roye 236
Le Mont de l'Evangile, à M. l'abbé Porquez 238
Stances sur la mort de M. Hareux, curé d'Albert 239
Les Tombeaux de l'église de Sains 241
Saint Anschaire, l'apôtre du Nord, à M. l'abbé Fournier, de Soyécourt 243
L'Egoïste 245
L'Anarchie partout (1830) 248
Un des plus beaux jours de ma vie 249
A M. le comte de Montbel, sur sa vie du duc de Reichstadt . . . 251
La Fabrique de sucre de Rosières, à MM. Leroy frères, fondateurs de l'usine 252
M. Omer Gérosme 253
L'Orgueil du Lutrin, ou défense du chant d'église contre le mauvais goût et l'ignorance 255
Ballade à Mad^e la marquise de Rougé . . . . . .
Les Honneurs du Triomphe reçus sur un char à baudet 259
La Puce, trait d'héroïsme de la garde nationale de..... 260
Nos Chiens seront-ils contribuables 261
Plaintes de l'Auteur, à un ami 263
Insigne héroïsme de M. Renan, savant extracteur d'arianisme . 264
Tantum ergo 266
Ave Maris stella 267

FIN DE LA TABLE

74-825 — Montdidier (Somme), Typ. Méroy.

DEC -0 1942

Deacidified using the Bookkeeper process.
Neutralizing agent: Magnesium Oxide
Treatment Date: Feb. 2008

PreservationTechnologies
A WORLD LEADER IN COLLECTIONS PRESERVATION
111 Thomson Park Drive
Cranberry Township, PA 16066
(724) 779-2111

LIBRARY OF CONGRESS
0 020 639 608 8